

Barbara Polla

 https://t.me/livres_2020

Le Nouveau Féminisme

Combats et rêves
de l'ère post-Weinstein



Odile
Jacob

Le Nouveau Féminisme

Combats et rêves de l'ère post-Weinstein

Le nouveau féminisme est né. Un féminisme multiple, tel est l'enjeu de ce livre.

La libération de la parole des femmes, de toutes les femmes, toutes singulières, toutes différentes, toutes uniques, révèle en réalité une galaxie de féminismes, créatifs, foisonnants, parfois convergents, parfois divergents. Le nouveau féminisme est un mouvement qui a pris une ampleur inattendue et sans précédent.

Il nous fallait ce livre d'une femme engagée pour recenser les différents féminismes existants, ceux qui émergent et ceux qui s'ignorent encore, et pour nous aider à nous positionner entre combats et rêves – les uns ne vont pas sans les autres.

Des rêves de réconciliation, d'éros et de liberté, avec la poésie comme arme, sans blessure, à la rencontre de l'autre.

Barbara Polla

Barbara Polla est médecin, femme politique, galeriste engagée pour l'art et la culture et très investie dans la cause des femmes. Elle est l'auteur de plusieurs ouvrages aux éditions Odile Jacob : *Tout à fait femme*, *Tout à fait homme* et *Femmes hors normes*.

Barbara Polla

Le nouveau féminisme

Combats et rêves
de l'ère post-Weinstein



© ODILE JACOB, MAI 2019
15, RUE SOUFFLOT, 75005 PARIS

www.odilejacob.fr

ISBN : 978-2-7381-4783-7

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 et 3 a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

« J'ai décidé d'être désormais une Féministe Africaine
Heureuse qui ne déteste pas les hommes, qui aime mettre
du brillant à lèvres et des talons hauts pour son plaisir. »

Chimamanda NGOZI ADICHIE,
Nous sommes tous des féministes,
Gallimard, 2015.

Avant-propos

Ce livre brosse le chatoyant paysage occidental actuel des tendances féministes, des féminismes universaliste ou différencialiste, qui ont déjà une longue histoire, aux néoféminismes en éclosion, du féminisme pop à l'antispécisme, de l'écoféminisme au pro-sexe, des mouvances LGBTIQ+ à l'afroféminisme, de Justin Trudeau aux Pussy Riot, des prochoix aux Glorieuses... Il s'inscrit dans la grande mouvance de la libération de la parole de femmes, qui a vu émerger, fleurir, se démultiplier les réseaux et la littérature féministes, philosophiques et humanistes et quantité de textes, pamphlets, livres, souvent contradictoires, voire critiques dans leurs messages d'une mouvance féministe à l'autre, mais aussi certains plus inclusifs, optimistes, et même joyeux.

Pourquoi une telle déferlante ? Que s'est-il passé, quelle digue a sauté ? Que nous disent, sur l'état actuel de la position des genres et sur les tendances politiques, les réactions du monde occidental à « Weinstein & Co » ? Quel avenir nous prédit la brèche ouverte dans les rapports de pouvoir entre hommes et femmes : renversement, révolution, nouvelle guerre des sexes ? Ou peut-on rêver au contraire que cette brèche nous permette de lier de nouvelles alliances, d'amour, de séductions réciproques vécues dans la joie, de sexualités en tous genres, toutes épanouies et espérer voir la puissance d'être – et d'être *ensemble* – remplacer enfin le pouvoir de soumettre ?

Ce livre renseigne sur quelques-uns des courants féministes les plus actifs, certains nouveaux, d'autres classiques déjà. Il ne se veut le héraut d'aucun féminisme en particulier, mais plutôt de tous – et, bien naturellement, de celui, singulier, qui

m'a guidée, comme auteure, tout au long de mes différents écrits¹. Et s'il ne saurait couvrir l'ensemble des passionnantes questions qui se posent aujourd'hui à nous, femmes et hommes, sur l'historique, le présent et l'avenir de nos positions de genre, il ouvre à tout le moins des fenêtres qui devraient permettre de balancer quelques concepts éculés et d'accueillir un vent frais et libérateur pour l'ensemble de cette humanité interdépendante que nous constituons.

Ce que j'espère, c'est que le XXI^e siècle, après les tremblements de terre féministes de ces dernières années, soit finalement le siècle de Charles Fourier, lui qui affirmait, au tournant du XIX^e déjà, que « partout où l'homme a dégradé la femme, il s'est dégradé lui-même », et que « le bonheur de l'homme se proportionne à la liberté dont jouissent les femmes ».

La première partie de cet ouvrage, « De la caverne à #MeToo », propose des hypothèses sur la genèse des violences faites aux femmes et subies par elles depuis la nuit des temps, en investigue quelques déterminants historiques ou actuels et donne à entrevoir des esquisses de changements, voire de réels progrès.

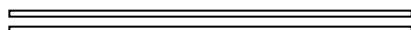
La deuxième partie, « Une galaxie en expansion », présente une revue non exhaustive des féminismes existants, de ceux qui émergent et prennent de l'ampleur, non sans inclure les féminismes qui s'ignorent encore, comme le féminisme entrepreneurial ou le féminisme silencieux, non théorisé, de celles « qui font » et qui balisent des territoires.

La troisième partie, « La puissance et la joie », contient des pistes, des rêves d'avenir, des visions d'espoir et de réconciliation auxquels l'épilogue s'ingénie à donner une

forme poétique qui est aussi politique – une forme
« poélitique », donc : « Poésie féministe, résistance poétique. »

PARTIE I

DE LA CAVERNE À #METOO



La violence, histoire d'hier et d'aujourd'hui

L'histoire est irrévocable

De la nuit des temps – cette nuit que nous ne pouvons qu'imaginer –, personne ne nous a écrit pour nous dire exactement de quelle manière et sous quelles impulsions déterminantes la répartition des responsabilités humaines s'est organisée. Mais on peut penser que la volonté irrépessible de survie des siens, de sa tribu, voire parfois de l'espèce humaine tout entière, a joué un rôle déterminant. Et il est une réalité biologique qui depuis cette nuit des temps mène le monde : les femmes ont en leur ventre une machine à fabriquer la vie.

Certes, aujourd'hui, beaucoup d'entre nous, femmes, peuvent choisir et décider si elles veulent, ou non, laisser un futur enfant habiter, pour un temps, leur ventre. Nous pouvons aussi, le cas échéant, utiliser l'insémination artificielle pour instiller la vie dans notre « machine ». Cependant, c'est toujours notre ventre de femme qui porte et véhicule pendant quelques mois ce qui constituera, génération après génération, l'avenir de l'humanité et ceci très probablement pour longtemps encore.

Cette réalité assigne à la femme une place particulière : une place à chérir, à protéger, à cajoler, à admirer, à envier. Les

femmes : chéries, protégées, admirées, enviées, par les hommes, ces humains d'un autre sexe, nés sans cette puissance. Alors ces humains non femmes ont développé, valorisé, mis en avant, déifié, ce qu'ils avaient en propre : leur force physique en premier lieu. Bien sûr, il ne s'agit que d'une généralisation – mais « en général » les hommes ont une musculature plus développée que celle des femmes.

Ainsi, « le monde d'hier distinguait clairement les ordres : aux hommes le monde du “dehors” – l'action publique, physique et intellectuelle –, aux femmes celui du “dedans”, la sphère privée... Pour comprendre cette division, il faut revenir aux temps les plus anciens de notre histoire. Dans des environnements hostiles, il fallait, pour survivre et protéger sa descendance, chasser, se battre, transformer la matière. C'est aux hommes que cette tâche fut dévolue, parce qu'ils possédaient une qualité bien particulière : la force physique¹. »

Le ver dans le fruit

D'emblée, le ver fut dans le fruit. Certes, je m'imagine volontiers, bien installée au fond de ma caverne, pendant que l'homme avec lequel j'aime dormir la nuit chasse au-dehors, tue l'animal que nous allons manger ensemble, cet animal qui, sans la présence de l'homme, eût peut-être dévoré mon bébé bien-aimé. L'action du « dehors », donc, la force physique. Je veux bien admettre. Encore que, en acceptant la supériorité physique des hommes sans autre forme de procès – et sans travailler à développer notre agilité, notre force, notre puissance, l'ensemble de nos capacités physiques –, nous, femmes, sapons d'une certaine manière notre droit, notre nécessité et notre capacité à nous défendre, mieux, notre « éthique martiale » de nous-mêmes, selon les termes de la philosophe Elsa Dorlin².

Mais pourquoi donc la force créative et intellectuelle fut-elle associée à la force physique ? Je n'y vois aucune raison physiologique, aucune base « différentialiste », aucune nécessité ni vérité associées au sexe : rien, absolument rien qui soit à proprement parler lié au sexe. Le sexe masculin, même en érection, ne saurait être garant de la capacité de construire le monde – même s'il peut être un modèle de matière qui, lorsqu'on la manipule, change de forme et de fonction.

« Le sexe a-t-il un genre ? », se demande Jean-Marie Lacrosse, dans *Le Débat*³. Excellente question. Pourquoi, comment, les hommes, à partir de la différence de sexe, ont-ils inventé le genre masculin ? Si je puis comprendre que l'homme ait besoin de valoriser son sexe (ce que j'ai fait d'ailleurs, peut-être mieux que quiconque : jamais auparavant n'avait-on vu publier un *Éloge de l'érection*⁴), d'où est venue l'idée, le concept, ce leurre absurde, à savoir que le monde intellectuel appartient au sexe, puis au genre masculin ? Pourquoi, comment les hommes ont-ils construit cette illusion ? Pourquoi les femmes, globalement, ont-elles laissé faire ? Je n'ai pas d'explication à ces questions historiques fondamentales. Je n'étais pas là, je ne suis pas historienne et je ne comprends pas. Mais, comme nous toutes, je suis héritière de ce qui de leurre est presque devenu réalité : un monde pensé par les hommes. Un héritage que je rejette. Un héritage que nous sommes des millions, voire des milliards, à rejeter désormais. #MeToo. Balance l'histoire. Recréons le monde à notre image, selon nos désirs et nos visions d'avenir. Ce n'est pas parce que cela fut que cela doit être. Nous sommes ce que nous faisons pour changer ce que nous sommes.

La violence des unes

La violence est. Elle est, dans le chaos et dans l'organisation du cosmos, dans les « forces de la nature », dans le règne animal, dans l'espèce humaine. C'est une partie inhérente de notre existence. L'accouchement est une violence inouïe. Le conflit complice qui se joue entre le corps de la mère et celui de l'enfant à naître est un apprentissage inoubliable de la violence « procréative ». Une bataille des corps dans laquelle, au risque de la vie, on arrache un corps à l'autre, on jette un corps dans la vie, on coupe l'attache, on largue les amarres et les deux protagonistes, à bout de souffle, aussi épouvantés l'un que l'autre, crient à tour de rôle. La vie surgit dans la violence, toujours : il faut l'avoir vécu pour comprendre combien la violence est indissociable de la vie et quels liens indéfectibles elle crée lorsqu'elle est ainsi partagée. Nous l'avons tous vécu, nous qui sommes nés un jour.

On dit que les mères sont douces. Est-ce parce que la violence incomparable de l'accouchement consomme, consume, épuise bien d'autres formes de violence ? Sont-elles douces parce qu'elles ont vécu cette folie : éjecter dans la vie – et vers la mort, par conséquent – un corps qui a fait partie d'elles ? Serait-ce cela, la véritable *sauvagerie maternelle*⁵ dont parle Anne Dufourmantelle ?

Oui, cette violence de la naissance, nous l'avons tous subie. Mais seules les femmes la vivent pleinement. Les hommes regardent. Je me demande d'ailleurs pourquoi et comment on en est venu à quasiment exiger désormais leur présence en tant que spectateurs sur ce champ de bataille féminin. Quel effet peut bien avoir sur la compréhension de la pénétration du corps de la femme par l'homme (que ce soit lors d'un rapport désiré, consenti, ou non) le fait de regarder la violence irrépressible de l'éjection d'un petit corps hors de celui de la femme, par l'étroite voie vaginale béante pour la

circonstance ? Il me semble étrange que la violence intime de notre corps de femme – la violence de la vie même – veuille désormais se donner à voir à celui-là même chez qui nous voulons abolir la violence⁶.

Et la violence des autres

Dans la nuit des temps, les hommes, eux, exerçaient leur violence ailleurs, au-dehors, sur d'autres champs de bataille. De la préhistoire aux débuts de l'histoire, la force physique et la violence masculines avaient tant de cibles honorables sur lesquelles elles pouvaient ou devaient s'exercer – la nature, les animaux, la sauvagerie du monde, les ennemis –, qu'elles s'en trouvaient constamment valorisées. Les femmes, alors, n'étaient pas une cible préférentielle de la violence des hommes. Au contraire, souvent, cette violence exercée contre des prédateurs potentiels les protégeait.

Avec l'évolution des civilisations, cependant, cette violence et cette force physiques semblent être devenues sans objet et sont aujourd'hui plus critiquées qu'admirées. C'est ce que l'on appelle parfois la « masculinité contrariée ». Ces caractéristiques masculines n'ont cependant pas disparu ; mais, dévoyées, elles s'exercent désormais, entre autres, à l'encontre des femmes. En 2016, une moyenne de deux à trois femmes par semaine en France, une à deux par mois en Suisse, meurent des suites de violences domestiques⁷.

Face à cette réalité, l'étude des causes, des effets et les méthodes sociales et juridiques mises en place pour prévenir cette violence si souvent meurtrière et toujours aveugle, injuste, destructrice, si elles ne font pas l'objet du présent ouvrage, nécessitent la plus grande attention, la plus grande mobilisation de tous les acteurs de nos sociétés. Un exemple parmi tant d'hommes et de femmes qui conduisent un

remarquable travail d'écoute de la violence domestique et d'empathie : Claire Mestre. À Toulouse, en sa qualité de psychiatre-psychothérapeute, Claire Mestre, depuis plus de vingt ans, écoute les histoires – l'histoire – de ses patientes. Et entend dans ses consultations « les voix de celles, africaines, qui fuient leurs pays pour dire non aux coutumes qui les mutilent et les contraignent, aux régimes qui les violent et les asservissent. Elles disent #MeToo avec leurs pieds, elles forment les bataillons des migrations contemporaines, sûres de ne pouvoir être défendues et entendues dans leur contrée et gonflées d'espoir d'être protégées en Europe. Le continuum des violences : la brutalité domestique jamais punie, la barbarie des viols politiques des guerres et des dictatures, l'asservissement sexuel des réseaux de prostitution, la cruauté des passeurs et des riverains des pays traversés, la dangerosité de nos rues la nuit. Toutes ces violences ne résident-elles pas encore une fois dans la moindre valeur du corps féminin, asservi depuis toujours à la domination masculine⁸ ? ».

J'entends Claire Mestre, mais je me demande si ce n'est pas plutôt la singulière, l'incroyable valeur de donneur de vie du corps féminin, que sa moindre valeur, qui est en cause dans la violence masculine ? N'est-ce pas plutôt dans la frustration, face à cette folle puissance du corps féminin, que la violence masculine trouve sa source ?

Violence « compensatoire » ?

Je fais partie de celles et de ceux, féministes ou non, qui considèrent avec intérêt l'hypothèse que la violence masculine est aujourd'hui essentiellement compensatoire. Compensatoire de plusieurs réalités : la perte de certains territoires qui leur étaient autrefois exclusivement réservés ; l'inversion des valeurs sociétales, avec une prééminence, nouvelle, de valeurs

« féminines » ; la puissance féminine supérieure, puissance de donner la vie ; la capacité désormais acquise des femmes de donner la vie presque seules, avec sperme certes, mais en l'absence potentielle du donneur. Comme l'écrit Marcel Gauchet, se référant à Françoise Héritier : « Les femmes engendrent des filles et des fils, ce qui veut bien dire qu'elles détiennent en propre une puissance qui regarde le tout de la condition humaine. Privilège exorbitant dont le constat va enclencher le mécanisme conduisant à leur subordination⁹. »

La journaliste Marie-Pierre Genecand, dans un article sur les tueurs de masse, souligne, comme dans tous les articles sur le sujet, le fait que les tueurs de masse sont des hommes dans une proportion qui avoisine le 100 %¹⁰. Elle utilise également le terme de « compensation » pour parler de cette folle violence, compensation à l'impuissance sexuelle : « Le tueur prend une revanche sur son impuissance. » Elle s'interroge : « Est-ce que les hommes, qui n'enfantent pas, auraient plus facilement, face à la masse, la perception de la vanité de la vie et le besoin d'en accélérer la fin ? », et établit ainsi un lien entre la finitude humaine et la violence de ces hommes.

Fondamentalement, la violence serait donc « compensatoire » de notre condition humaine, cette condition humaine qui est elle-même d'une violence infinie. Nous sommes éjectés dans ce monde que d'autres ont fait pour nous, séparés par une coupure au ciseau de l'être dont et dans lequel nous avons vécu nos premiers mois d'existence. Nous sommes totalement dépendants des autres humains pour répondre à nos besoins vitaux – notre ventre et notre besoin d'amour. Et nous comprenons très tôt que la mort nous attend, avec une certitude irrévocable. Que faire alors ? Que faire contre cette violence inouïe qui nous est imposée : notre disparition programmée ? La volonté des humains de maîtriser la

condition humaine est fondatrice de l'humanité. Si ce n'est l'accepter, avec l'aide de la philosophie et de la création, quelle qu'elle soit, il existe trois voies essentielles pour maîtriser cette violence de la condition humaine : tenter de maîtriser la vie en la perpétuant par toutes formes de création et de procréation ; tenter de maîtriser la mort en la donnant¹¹ ; ou encore, devenir immortel.

Maîtriser la vie en jouant avec la mort – et avec le pouvoir

Donner la vie et la préserver sont une manière de « maîtriser la vie ». Les femmes ont ce privilège de pouvoir, si elles le souhaitent, donner la vie. Elles ont cette formidable puissance. Tuer – à la guerre comme à la guerre – est une autre manière de maîtriser la vie : en la supprimant. Comprendre et maîtriser la vie en en maîtrisant la fin : la fin de la vie de l'autre. Cette manière de tenter de comprendre et de maîtriser la vie en « donnant » la mort est expérimentée par tous les petits enfants. Regardez les petits qui écrasent des insectes. Et souvent rien de l'atrocité qu'ils commettent : le rire pour chasser l'effroi. Nulle innocence dans leurs jeux : ils cherchent à comprendre la vie en jouant à donner la mort et explorent la limite et l'irréversibilité entre exister et ne plus exister.

Pour les hommes, dépourvus de leurs champs de bataille préhistoriques où ils pouvaient donner la mort, la regarder en face, notamment dans la chasse, pour le bien de leur famille, de leur tribu, de leur monde, la question se pose avec acuité : comment faire pour maîtriser la vie ? Ils ont inventé mille possibilités pour tenter de ce faire : le patriarcat, l'obstétrique, la royauté de droit divin, l'exploration de l'univers, l'embryologie, l'école, la prison, la torture... Mais la plus évidente semble bien avoir été, et être encore, celle de prendre

le pouvoir sur le corps de la femme. De s'approprier ce corps. Par le mariage, le droit de cuissage, le viol, la prostitution... – par la force, la violence, par le pouvoir. La grande Françoise Héritier le disait ainsi : « La valence différentielle des sexes et la domination masculine sont fondées sur l'appropriation par le genre masculin du pouvoir de fécondité du genre féminin et *ipso facto* sur la jouissance de la sexualité des femmes¹². »

Le pouvoir de prendre contre la puissance de donner

La langue française a ceci de magnifique – entre mille mots, figures de style et jeux de langue – qu'elle est spinozienne et qu'elle sait donc distinguer le pouvoir de la puissance : le pouvoir qui prend *versus* la puissance qui donne. Lorsque certains hommes, pour telle ou telle raison, se voient dans l'impuissance de donner, alors ils prennent. Ils prennent le pouvoir, en usent et en abusent. L'abus de pouvoir est toujours le signe et l'aveu d'une impuissance. C'est la triste histoire de Harvey Weinstein et de tant de milliers, de millions d'hommes dont les abus de pouvoir le plus souvent restent tus.

La possibilité d'une alliance entre les puissances conjuguées des femmes et des hommes, contre tous les pouvoirs destructeurs, fera l'objet des propositions parfois utopistes de la troisième partie de cet ouvrage. Utopies indispensables que l'alliance et l'amour ! Les femmes dans cette alliance nouvelle auront un rôle essentiel à jouer, non pas tant parce qu'elles seraient plus aimantes, plus liantes que les hommes, mais parce qu'en tant que mères – quand elles le deviennent – elles se voient contraintes à un apprentissage naturel de la dépossession. Un apprentissage à développer et à partager.

En attendant, face à la puissance du corps de la femme et de la vie qu'elle peut donner, les hommes en mal de puissance semblent avoir le choix entre : se l'approprier (par voies légitime, illégitime ou pécuniaire), le détruire, le nier en le dévalorisant ou en le cachant. Le choix de Napoléon : « Nous autres peuples d'Occident, nous avons tout gâté en traitant les femmes trop bien... Elles ne doivent pas être regardées comme les égales des hommes, et ne sont, en réalité, *que* des machines à faire des enfants. »

Le « que » est évidemment de trop : la « machine à faire des enfants » est depuis toujours ce qui permet la perpétuation du monde.

Mais comment échapper vraiment à la finitude humaine ?

Pour ce faire, les hommes ont eu une idée formidable. Ils ont tout simplement inventé la vie éternelle¹³. Et, pour fonder cette sublime trouvaille, ils ont créé les dieux tout-puissants des religions monothéistes et le paradis et l'enfer. Et, pour deux d'entre elles, les guerres de religion. Pour souligner peut-être que de donner la mort rend l'homme immortel – au paradis. Proche de ses dieux. Le lien intime qui existe entre la volonté de domination masculine et l'invention de la domination divine est fondateur du féminisme universaliste, pour lequel il n'est pas de féminisme sans laïcité de l'État. Ce lien est aussi l'une des thèses développées par Marcel Gauchet dans « La fin de la domination masculine¹⁴ ».

Dans la foulée, les chrétiens ont inventé la grossesse pour autrui (GPA). Une évidence : leur Dieu voulait un fils. Mais il ne voulait pas d'épouse ni ne voulait, en aucun cas, de cette minoration que constitue le fait d'avoir besoin d'une femme pour enfanter. Qu'à cela ne tienne : inventons la GPA. Que

ceux qui vénèrent la Vierge Marie me pardonnent : c'est bien elle qui a instauré la GPA. Sauf que, dans son cas, Autrui était un peu particulier puisqu'il s'agissait de Dieu. Mais elle fut exactement ce qu'Elisabeth Badinter appelle, dans le cadre de la GPA, une « nourrice bienveillante¹⁵ ».

Et non seulement elle n'a pas joui lors de la conception « immaculée » – puisque enceinte par insémination artificielle, voire virtuelle (ce qui n'est, en tout cas pour l'artificielle, pas particulièrement jouissif) –, mais, de plus, elle n'a pas accouché. Il n'existe à ma connaissance aucune représentation de l'accouchement de la Vierge Marie ; or on peut dire : ce qui n'est pas représenté n'existe pas. La femme modèle du christianisme ne donne pas la vie : la vie ne fait que la traverser. Ce qui semble être aussi ce que vivent les femmes favorables à la GPA dite « encadrée ». Sauf que ces femmes, elles, *mettent au monde*, à la différence de Marie qui, soudain, dans une étable, tient un bébé dans ses bras – sans accouchement. Là, le miracle est total.

Bientôt peut-être la science saura en faire de même, et alors, à nouveau, tous les rapports entre femmes et hommes seront à réinventer. Mais cela, c'est l'histoire de demain...

Weinstein & Co

Harvey Weinstein, le déclencheur

Harvey Weinstein était un magnat de l'industrie cinématographique, un mécène du parti démocrate américain, un roi hollywoodien connu et reconnu. Début octobre 2017, le *New York Times* et le *New Yorker* rapportent qu'une douzaine de femmes accusent Harvey Weinstein de harcèlement sexuel, d'agression sexuelle ou de viol. À la suite de ces accusations, de nombreuses autres personnalités féminines de l'industrie du cinéma l'accusent de faits similaires. Les détails des plaintes et des agissements de Harvey Weinstein, notamment sa manière de procéder pour acheter le silence de certaines femmes dont la parole eût été par trop compromettante, sont présentés dans la page Wikipédia consacrée à l'« affaire Weinstein », page qui publie également une « galerie des victimes déclarées » de 76 noms en date de l'été 2018¹. Il est particulièrement piquant de constater que dans la version anglaise de la page Wikipédia consacrée non pas à l'« affaire » mais à Weinstein lui-même, on trouve sa filmographie, ses honneurs et ses succès, mais bien peu de choses sur ladite affaire² alors que la page française apporte tous les détails connus et liste quant à elle les noms de plus de 80 victimes déclarées³.

#MeToo, #BalanceTonPorc, l'immense mobilisation des femmes de tous pays et des médias du monde occidental quasi

unanimes ont conduit en quelques mois à l'accusation et à la démission de centaines d'hommes en position de pouvoir dans les mondes du spectacle, des médias et de la politique. Souvent, ces hommes ont été remplacés par des femmes. Accusation ; compensation.

#MeToo, par Alyssa Milano

Le 15 octobre 2017, l'actrice Alyssa Milano appelle toutes les femmes victimes de harcèlement ou d'abus sexuels à tweeter #MeToo, dans le but de donner au monde une idée de l'ampleur du problème. À ce jour, à travers le monde, des millions de femmes ont dit : #MeToo. Le hashtag est largement utilisé sur Twitter, Facebook, Snapchat et autres plateformes. Sur Facebook, il aurait même été partagé dans plus de 12 millions de messages et de réactions dans les premières vingt-quatre heures⁴. #MeToo devient une manière de dire : « Je fais partie d'une communauté, ce qui m'arrive singulièrement est en fait une réalité commune, je suis une femme comme les autres, je ne suis pas "en cause". » L'objectif d'Alyssa Milano est indubitablement atteint, et la communauté internationale profondément bousculée par cette déferlante. Bousculée dans tous les sens : aussi bien par la prise de conscience et la volonté de changer le monde que par les critiques. Mais quelles critiques ? Le fait que #MeToo génère un grand mélange des genres entre harcèlement, viol et violence ; le fait, aussi, que #MeToo propose l'affirmation d'être victime, mais aucune de méthode de changement. Mais le changement ne commence-t-il pas toujours par l'établissement des faits et par la reconnaissance publique de ceux-ci ? Et si le #MeToo avait en fait été créé plus de dix ans auparavant par Tarana Burke⁵, c'est bien Alyssa Milano qui lui a apporté ses lettres de noblesse désormais mondiales :

85 pays à ce jour ont repris le hashtag, soit tel quel, soit adapté à leur langue propre.



Alyssa Milano ✓

@Alyssa_Milano

Follow



If you've been sexually harassed or assaulted write 'me too' as a reply to this tweet.

Me too.

Suggested by a friend: "If all the women who have been sexually harassed or assaulted wrote 'Me too.' as a status, we might give people a sense of the magnitude of the problem."

1:21 PM - 15 Oct 2017

#BalanceTonPorc, #MeToo version française

À la mi-octobre 2017, Hollywood est toujours sous le choc des cas de harcèlement et de violence sexuelle attribués à Harvey Weinstein, mais de nombreux témoignages visent désormais d'autres harceleurs. La journaliste française Sandra Muller, basée à New York, tweete alors, en deux messages distincts :

Et si nous aussi on donnait les noms des prédateurs sexuels qui nous ont 1) manqué de respect verbalement, 2) tenté des tripotages. Qui ?

et

#BalanceTonPorc !! Toi aussi raconte en donnant le nom et les détails d'un harcèlement sexuel que tu as connu dans ton boulot. Je vous attends.

Sandra Muller, pour donner l'exemple, dénonce nommément « son porc ». Il s'agit d'Éric Brion, ex-patron d'Équidia, à qui elle attribue ces propos : « Tu as des gros seins. Tu es mon type de femme. Je vais te faire jouir toute la nuit. » Un message qui génère un emballement « viral » immédiat. Le mouvement « Balance ton porc » est né à son tour et Twitter et Facebook en sont les relais privilégiés⁶. Éric Brion a depuis déposé plainte pour diffamation⁷. #BalanceTonPorc est critiqué plus activement que #MeToo : d'abord pour des raisons sémantiques et d'espèce – l'assimilation des hommes aux porcs⁸ – mais aussi par refus épidermique de la délation, en France notamment. D'ailleurs, en réponse à cette dernière critique, Sandra Muller modulera ses propos dans une tribune du *Monde*⁹, dans laquelle elle dit notamment : « Il est impératif que les hommes ne soient pas à leur tour victimes d'une guerre des sexes ou jetés en pâture à la vindicte populaire et lapidaire sans éléments probants... Nous devons grandir et nous élever les uns avec les autres. Pas nous diviser. » Et de conclure : « Il s'agit de ne pas balancer pour balancer. »

Toujours est-il que #BalanceTonPorc, même s'il propose non seulement de rejoindre la grande communauté des victimes mais aussi une manière de réagir – notamment se séparer d'un compagnon inadéquat en le « balançant » – est globalement moins suivi que #MeToo. Les femmes qui aiment les hommes – elles sont nombreuses – n'adhèrent pas à la comparaison. Et puis, « balance ton porc », cela veut dire qu'on en a un, dont on s'est accommodée précédemment. Et même s'il ne s'agit pas de « balancer pour balancer », des

critiques et des questionnements surgissent, souvent en sous-main, tels que : quelles sont réellement les motivations de ces femmes du monde du spectacle qui déposent plainte aujourd'hui, elles qui n'ont jamais déposé plainte précédemment ?

To be #MeToo – or not to be ?

Comme souvent quand je suis perplexe sur des sujets qui touchent aux femmes, je demande leur opinion à mes filles, pour avoir l'écho d'une génération plus jeune et, pour Ada Polla, ma fille américaine, un écho américain, puisque c'est bien de là que #MeToo est venu.

« Je n'utiliserai pas #MeToo, écrit Ada Polla, même si j'ai vécu plusieurs de ces expériences. Mais ces expériences m'appartiennent, je les ai gérées à ma manière et ce n'est pas quelque chose que je voudrais partager sur les réseaux sociaux. Pour les victimes de viol, je pense que le mouvement #MeToo manque de respect. Un mec vous pince les fesses dans un ascenseur, vous mettez #MeToo sur les réseaux sociaux et vous appartenez au même groupe qu'une victime de viol ? Il me semble que le mouvement #MeToo minore le viol et la situation des victimes de vrais abus sexuels – et cela ne devrait pas être. Si maintenant je me réfère au cas précis des relations entre producteur et actrice – le cas Weinstein –, il me semble alors que la question qui se pose le plus souvent est celle du choix. Harvey Weinstein propose des relations sexuelles en échange de rôles. Le plus souvent, je crois, bien que je ne connaisse pas les détails des situations spécifiques, ces femmes-là pouvaient dire soit oui, soit non. Je respecte leur choix et leur décision, quels qu'ils soient, mais je n'approuve pas qu'elles s'en plaignent. Certes, rétrospectivement, elles se disent qu'elles auraient pu faire un

choix différent. Rétrospectivement, j'aurais fait bien des choix différents dans ma propre vie. C'est bien là le bénéfice de la réflexion et de la vision rétrospectives : elles changent le regard sur le passé – et peut-être sur l'avenir. »

La question brûlante qui se pose ici est celle de savoir quand le libre choix existe réellement, et quand, en réalité, il n'existe pas. Quelles sont les femmes qui ont la possibilité d'exercer un libre choix et qui plus est d'en gérer seules les conséquences ? Et comment elles ont acquis ces possibilités ? La réponse tient probablement à la fois dans l'éducation reçue et dans une force personnelle, innée ou acquise. Mais cette force-là n'est pas une évidence. La question de savoir si un choix donné, à un moment donné, était réellement un choix – un « libre choix » – pour la femme concernée se pose encore et toujours avec autant d'acuité que de complexité.

Il n'en reste pas moins que le fait que vingt, trente ans après, à l'occasion du « tsunami Weinstein », des actrices qui ont vécu ce qu'elles ont vécu reviennent sur le devant de la scène pour accuser les uns ou les autres est sujet à caution et ne semble favorable ni aux femmes, ni aux hommes, ni aux interactions entre les unes et les autres, ni à la dignité professionnelle. Mais cette réserve ne s'applique qu'aux cas des femmes les plus visibles, et non pas aux millions d'autres femmes concernées. De plus, leur réalité reflète peut-être simplement, une fois de plus, combien il est difficile aux femmes de rejeter le manteau de silence que semble imposer, toujours, le fait d'être, d'avoir été victime d'un pouvoir et d'un abus.

*« Libérer la parole »,
c'est rejeter ce manteau*

Pour toutes les femmes qui ont participé au mouvement #MeToo, on peut espérer qu'il fut, et continue d'être, libérateur. Mais aux autres, il évoque parfois une certaine faiblesse – celle des femmes – alors qu'au contraire, elles voudraient se renforcer. « L'une des façons de se protéger, c'est de se sentir forte. C'est quelque chose d'un peu subtil, mais il me semble qu'en ayant confiance en soi et en les autres, on attire autour de soi plus de personnes partageant ces valeurs tandis que l'on repousse les autres. Les gens qui aiment abuser autrui choisissent en général des personnes qui présentent des failles dans la confiance qu'elles ont en elles-mêmes et qui peuvent ainsi moins bien se dépêtrer de leur emprise. Il va sans dire que ce n'est absolument pas la responsabilité de la victime d'être victime. Mais l'une des solutions consiste peut-être à aborder la vie en refusant de s'identifier comme une personne courant constamment le risque d'être abusée, stigmatisée, persécutée¹⁰. »

Une réplique française : les 100

Un groupe de femmes françaises (et deux Suissesses, une de mes filles et moi-même) a souhaité réagir à l'affaire Weinstein autrement que par #MeToo et s'est positionné de manière critique vis-à-vis de #BalanceTonPorc. Dans une tribune du *Monde*, ce collectif de cent femmes, dont Catherine Millet et Peggy Sastre, propose « une autre parole¹¹ ». Et déclenche un nouveau tsunami de critiques. Des critiques qui, pour la plupart, ont suivi les prises de parole de Catherine Deneuve. Une erreur de communication : elle devait porter le texte, mais sa visibilité personnelle en a détourné la lecture. Personne ne semble avoir vraiment lu le texte. Que dit-il d'ailleurs, au juste, ce texte et quelle est cette « autre parole » ? Il commence par réaffirmer que le viol est un crime.

Mais il dit aussi que « la drague insistante ou maladroite n'est pas un délit, ni la galanterie une agression machiste », établissant ainsi une hiérarchie des comportements.

Poursuivons.

« À la suite de l'affaire Weinstein a eu lieu une légitime prise de conscience des violences sexuelles exercées sur les femmes, notamment dans le cadre professionnel, où certains hommes abusent de leur pouvoir. Elle était nécessaire. Mais cette libération de la parole se retourne aujourd'hui en son contraire : on nous intime de parler comme il faut, de taire ce qui fâche, et celles qui refusent de se plier à de telles injonctions sont regardées comme des traîtresses, des complices ! Or c'est là le propre du puritanisme que d'emprunter, au nom d'un prétendu bien général, les arguments de la protection des femmes et de leur émancipation pour mieux les enchaîner à un statut d'éternelles victimes. [...] De fait, #MeToo [et surtout #BalanceTonPorc] a [ont] entraîné dans la presse et sur les réseaux sociaux une campagne de délations et de mises en accusation publiques d'individus qui, sans qu'on leur laisse la possibilité ni de répondre ni de se défendre, ont été mis exactement sur le même plan que des agresseurs sexuels. Cette justice expéditive a déjà ses victimes, des hommes sanctionnés dans l'exercice de leur métier, contraints à la démission, etc., alors qu'ils n'ont eu pour seul tort que d'avoir touché un genou, tenté de voler un baiser, parlé de choses "intimes" lors d'un dîner professionnel ou d'avoir envoyé des messages à connotation sexuelle à une femme chez qui l'attirance n'était pas réciproque. »

« Le philosophe Ruwen Ogien défendait une liberté d'offenser indispensable, entre autres, à la création artistique¹². » Pour Peggy Sastre, l'une des rédactrices de la « Tribune des 100 », comme pour moi, Ruwen Ogien était un

maître à penser – voire un coup de foudre¹³. Ainsi, nous défendons, dans la « Tribune des 100 », une liberté d'importuner (noter que le terme utilisé ici, à dessein, est bien *importuner* et non *offenser*) indispensable à la liberté sexuelle : à la nôtre notamment. « Nous sommes aujourd'hui suffisamment averties pour admettre que la pulsion sexuelle est par nature offensive et sauvage, mais nous sommes aussi suffisamment clairvoyantes pour ne pas confondre drague maladroite et agression sexuelle. [...] Nous pensons que la liberté de dire non à une proposition sexuelle ne va pas sans la liberté d'importuner. Et nous considérons qu'il faut savoir répondre à cette liberté d'importuner autrement qu'en s'enfermant dans le rôle de la proie. »

Dans la « Tribune des 100 », nous n'avons pas oublié le futur. Celui de nos enfants. Celui de nos filles. Et nous estimons collectivement qu'il est plus judicieux d'élever nos filles de sorte qu'elles soient suffisamment informées et conscientes pour pouvoir vivre pleinement leur vie sans se laisser intimider ni culpabiliser. Nous n'oublions pas non plus ni l'importance essentielle du désir dans nos vies ni sa complexité. De cela, nulle mieux que Belinda Cannone ne sait parler, elle qui prit sa plus belle plume pour rédiger sa propre tribune, publiée en regard de celle des 100, dans *Le Monde* du même jour¹⁴ et qui affirme : « Le jour où les femmes se sentiront autorisées à exprimer leur désir, elles ne seront plus des proies. » Nous reviendrons sur cette affirmation essentielle.

« *De quoi le cochon est-il le nom ?* »

Le lendemain, nouvelle tribune dans *Le Monde*, du politologue Olivier Roy cette fois, qui propose une analyse

intéressante du retour de l'explication « naturelle » de la constitution violente de l'homme. L'homme est un porc, ceci est dit. Il l'est naturellement et non pas culturellement¹⁵. Or « on ne demande pas au porc de se cultiver. Il doit se repentir et apprendre un nouveau code de comportement qui, pour lui, relève d'une langue étrangère ». Déjà que la langue partagée entre hommes et femmes d'une même contrée est si difficile à apprendre, à parler et à transmettre, voici une nouvelle ère, où la difficulté pour les hommes de parler avec les femmes du « tsunami Weinstein » et de tout ce qu'il recouvre est telle que la plupart d'entre eux préfèrent se taire. Quant au repentir, je ne le vois pas venir : les hommes ne sont pas particulièrement enclins au repentir. Il faudra leur proposer autre chose pour leur donner envie de changer de registre et de « sortir de la porcherie » : un peu d'utopie, comme le demande Olivier Roy, une potion magique peut-être, avec une cuillerée de bonheur, une pincée de désir, quelques lamelles de gingembre, un brin d'initiative, un grain de fantaisie, et la beauté et le sexe et l'amour... Car, comme le dit si bien Olivier Roy, « la lutte contre l'agression sexuelle n'est pas porteuse d'utopie. C'est la demande de suppression d'un mal, pas l'espérance d'un monde nouveau ». Et, à ce stade, il semble bien que seule l'utopie pourra (ré)générer le désir d'un monde nouveau et de la séduction dans la joie. L'aggravation des codes, définissant désormais non seulement ce qu'il ne faut pas faire, mais aussi ce qu'il faut faire et comment, a peu de chances quant à elle d'atteindre ce but.

La réaction de Diana Mouqallad

Dans le sillon de l'affaire Weinstein, nombreux sont les hommes, le plus souvent des personnages publics, qui se voient reprocher des faits similaires. Cependant, les milieux

concernés restent essentiellement ceux du cinéma, du spectacle, des médias et de la politique, ce qui n'a pas manqué de générer des réactions de féministes d'autres milieux, d'autres mouvances. Diana Mouqallad, journaliste active, voire activiste, nous dit que, vu du monde arabe, le débat féministe transatlantique entre Oprah Winfrey d'un côté de l'Atlantique et Catherine Deneuve de l'autre semble réservé à une élite¹⁶.

« En quelques heures, écrit-elle, le monde occidental s'est passionné pour ce débat sur la frontière entre les libertés qu'il faudrait accorder aux individus et le moment où cela bascule dans une hypertrophie machiste qui, profitant de positions de pouvoir et d'influence, instaure le harcèlement en système. Où s'arrête la liberté individuelle, à partir de quand faut-il parler d'agression ? Le débat occidental en est là. Nous, ici, dans la région, sommes devant des luttes féministes d'un autre genre... et moi, je ne peux faire autrement que de me positionner en tant qu'Irakienne, Syrienne, Yéménite, Libanaise, Jordanienne, Saoudienne, Égyptienne, Tunisienne... Je suis consciente qu'il ne faut pas tout mélanger. Les choses sont réellement complexes et difficiles à démêler. Mais comment ne pas considérer ce débat transatlantique comme un privilège réservé à une élite, un luxe que nous ne pouvons pas nous permettre, nous qui vivons dans des pays où des violences épouvantables sont commises contre les corps et les âmes des femmes ? »

Il ne faut pas tout mélanger – le viol, la violence domestique, le harcèlement et la séduction – ou faut-il au contraire tout mélanger, parce que tout est lié ? Ce qui est certain, c'est que les questionnements et les controverses sont vifs dans le monde entier et interrogent globalement le statut des femmes dans la société, ici et ailleurs. Et nous, toutes

privilégiées que nous sommes, en France notamment, nous ne saurions oublier que, comme je l'ai déjà mentionné plus haut, deux à trois femmes meurent chaque semaine de violences domestiques même en France.

Toutes les violences contre les femmes doivent être abolies, qu'elles soient mortelles ou apparemment anodines.

Aparté politique

« Que des accusations et des types qui ne peuvent pas se défendre – tandis que Donald Trump gouverne encore ! »

Frédéric BEIGBEDER, *Elle*, 2017.

Cette phrase de Frédéric Beigbeder est l'une des premières que j'aie lues qui associaient Donald Trump à l'affaire Weinstein et ses suites. Il en fut bien d'autres : celle d'Al Franken quand il annonce sa démission (« Je suis le premier conscient qu'il y a une certaine ironie dans le fait que je me retire tandis qu'un homme enregistré en train de se vanter de ses agressions sexuelles passées occupe le Bureau ovale¹⁷ ») ; celle d'un numéro de *Courrier international* aussi, qui titre : « Après Weinstein, pourquoi pas Trump ? »

Mais oui, Donald Trump gouverne encore. Et sa présence à la présidence des États-Unis n'est probablement pas innocente à l'affaire en question. Trump est en effet un stéréotype, pire, un superstéréotype de la dérive patriarcale conservatrice. Il a battu aux élections une femme qui politiquement avait peu de chances de gagner mais qui a fait le plein de voix profemmes. Mais oui, Donald Trump gouverne encore, et l'abus de pouvoir semble bel et bien intégré autant à sa manière d'être, lui qui est même capable de passer devant la reine d'Angleterre lorsqu'il s'agit pour elle de lui présenter ses troupes, qu'à sa manière de gouverner. Les multiples connexions entre Weinstein et Trump semblent une évidence

aux États-Unis et, de la côte Est à la côte Ouest, on me dit : « Deux hommes blancs, “western”, hétéro, misogynes avec du pouvoir et de l’argent, qui font des femmes des objets, qui pensent qu’ils sont au-dessus des lois et qui utilisent tour à tour la menace, la force et l’argent les rares fois où les femmes ont tenté de résister à leurs actions. » Posture, langage, physique, pouvoir, argent et mépris : les ressemblances, en effet, ne manquent pas. Et, contre le mépris en particulier, les femmes du monde entier sont prêtes à s’unir, sans discussion, et à marcher ensemble. Au lendemain de l’investiture de Donald Trump, la Women’s March on Washington s’inscrit clairement dans la vague féministe intersectionnelle¹⁸ qui veut lutter contre tous les abus à la fois.

L’artiste américaine activiste Dana Hoey me décrit ainsi les similitudes entre les deux hommes : « Deux épouvantables gargouilles décadentes qui prennent et prennent et prennent. Ils représentent tous deux l’apothéose des réactions masculines envers quelque sorte de pouvoir féminin que ce soit. Ni l’un ni l’autre n’ont jamais hésité à utiliser de leur influence de manière brutale pour s’entourer d’un flux continu de corps de jeunes femmes. Ils sont comme des rois de l’ancien temps. Un charcutage électoral ignoble a conduit les chrétiens évangélistes à s’associer aux républicains pour faire élire Trump malgré ses multiples corruptions, tandis que les démocrates se faisaient payer par Hollywood dont ils aimaient les films “libéraux”, justifiant et couvrant les prédatons de Weinstein pendant des décennies. »

Balance ton Trump !

Et balance, avec ses suppôts, symboliquement, une partie de la vieille garde, honnie depuis des décennies. On semble cajoler cet espoir minuscule : la chute de l’un pourrait-elle être annonciatrice de la chute de l’autre ? L’un est finalement

accusé, sous le coup de la loi – l'autre pourrait-il l'être aussi ?
« Après Weinstein, pourquoi pas Trump ? »

Pourquoi maintenant, et pourquoi cette ampleur ?

Ce bref éclairage politique oblique apporte peut-être quelques éléments expliquant la temporalité et l'ampleur inédite du mouvement #MeToo : parce que le moment était venu ; parce que Donald Trump ; parce qu'une femme avait été candidate à la présidence des États-Unis ; parce que nous sommes dans un moment de repositionnement global. Et parce que le problème est effectivement immense – la question du harcèlement n'est en réalité que la pointe d'un iceberg –, une immensité que ce livre n'a pas l'ambition de couvrir mais dont il est l'un des reflets. Marcel Gauchet l'explique savamment dans « La fin de la domination masculine¹⁹ », qui débute par ces mots : « L'événement n'est pas petit, il est tellement énorme, même, qu'il suscite l'incrédulité... »

Alors, en écho à ceux qui cherchent encore à s'appuyer, non sans succès, sur les restes d'une nostalgie de cette domination masculine, les femmes ont répondu en balançant Weinstein. Ce qui s'ensuit vient aussi du fait que nous vivons un temps de profondes mutations sociales et que les repositionnements semblent tous, chacun à leur tour, insuffisants. « Quoi mettre à sa place ? » (à la place de la domination masculine désormais révolue), interroge Marcel Gauchet à la fin de son texte²⁰.

Le temps des citoyen·ne·s

Notre temps est aussi celui d'un glissement de la politique vers la citoyenneté. L'écologie est un immense mouvement citoyen, qui glisse au-delà de la politique tout en s'y appuyant.

Les féminismes sont de grands mouvements citoyens eux aussi, surtout si on les additionne les uns aux autres. Parfois ces mouvements féministes se superposent aux mouvements écologiques. #MeToo signifie aussi : moi, citoyenne du monde, je veux être entendue. Et les citoyennes du monde, de mille manières, sont peut-être en train de recentrer la politique vers l'administration des citoyen·ne·s : un nombre incroyable de femmes encore novices en politique se sont présentées aux élections législatives américaines de l'automne 2018²¹, et nombre d'entre elles ont été élues. Elles défendent désormais les femmes – entre autres – au plus haut niveau.

Quel·le féministe êtes-vous – ou n’êtes-vous pas ?

Le mot « féminisme », dans son acception actuelle, apparaît pour la première fois en 1872, sous la plume d’Alexandre Dumas fils, qui l’emprunte au vocabulaire médical, dans lequel le féminisme était alors considéré comme une maladie... des hommes. Mais, bien avant d’avoir trouvé son nom, le féminisme existait déjà, chez les artistes notamment et les poètes : ainsi Sapho, Artemisia Gentileschi, Louise Labé... et chez les philosophes. Mary Astell (1666-1731), qui se définit comme « *a lover of her sex* », montre que l’affirmation de l’infériorité de la femme n’est pas tenable philosophiquement¹, quand bien même ce sera Mary Wollstonecraft (1759-1797) qui sera considérée comme la première philosophe féministe. Enseignante, elle avance l’idée que si les femmes paraissent inférieures aux hommes, c’est là une injustice qui n’est pas liée à leur nature, mais qui résulte du manque d’éducation appropriée auquel elles se trouvent soumises. Pour Mary Wollstonecraft, hommes et femmes sans distinction méritent d’être traités en êtres rationnels, ce qui implique que l’ordre social soit fondé sur la raison. Tant de femmes, féministes, intellectuelles, engagées, écrivaines seraient à citer ici : Olympe de Gouges, Simone de Beauvoir, Germaine Greer l’Australienne (à qui certains voudraient cependant aujourd’hui retirer l’épithète « féministe »),

Françoise Héritier, Elisabeth Badinter, et bien sûr Judith Butler et toute une série de femmes américaines, Angela Davis, bell hooks et tant d'autres...

Plus rarement citée parmi les « grandes » féministes, Françoise Picq², créatrice de l'Association nationale des études féministes (ANEF³), historienne, sociologue, universitaire, militante depuis toujours, auteure elle-même d'une abondante littérature, propose un site à la fois personnel et fort instructif⁴ : « Parce que, dit-elle, j'ai été à la fois actrice et historienne d'un moment exceptionnel dans l'histoire du féminisme, en un temps où n'existaient ni Internet ni ordinateurs personnels. Parce que je fais partie d'une génération pionnière, qui a dû redécouvrir l'histoire des femmes et du féminisme, jusqu'alors occultée et déformée, en même temps qu'elle écrivait la sienne. Parce que *féministe encore et toujours*⁵, il m'importe de transmettre au mieux mon expérience, mes analyses, mes points de vue. »

Et ainsi de suite : pour chaque livre ouvert sur le thème du féminisme, il en est dix autres à lire ; pour chaque site consulté, dix autres à étudier... Pour en faire le tour, il faudrait un travail encyclopédique et beaucoup de recherches dans des domaines peu étudiés mais où néanmoins se sont joués et se jouent, dans la discrétion puis l'oubli, tant de destins féminins, féministes, qui en ont influencé d'autres et d'autres encore... Ce modeste ouvrage ne saurait couvrir l'immensité des mouvances féministes⁶, tout au plus offrir une coupe dans le présent, dans la déferlante féministe de l'ère post-Weinstein.

Selon l'Américaine Hillary Thompson, première femme trans dans le domaine du skate, dont nous reparlerons plus loin, « certaines féministes soutiennent les femmes trans, d'autres non. C'est compliqué car le terme “féministe” recouvre désormais un champ très large d'idéologies très

différentes les unes des autres, au point qu'aujourd'hui le terme "féminisme" ne décrit plus un mouvement collectif mais plutôt, de manière assez lâche, une identité ou, mieux dit, de multiples identités individuelles. On peut être un·e irréductible capitaliste néolibéral·e et se dire féministe, comme on peut être un·e fervent·e marxiste-léniniste et se dire féministe. L'action collective devient alors difficile ». Les joutes oratoires souvent violentes entre femmes qui se disent et se veulent pourtant les unes comme les autres d'ardentes féministes illustrent ce glissement d'une identité singulière vers des identités multiples.

Identités multiples qui font, justement, le cœur de cet ouvrage. Mais avant d'y arriver, quelques questions encore...

Féministe – ouvertement déclarée ou non ?

Malgré (ou à cause de ?) la déferlante post-Weinstein, de nombreuses jeunes femmes rechignent encore et toujours à se dire féministes, quand bien même, en France, en Suisse, en Belgique, au Canada et ailleurs, une écrasante majorité se dit favorable à l'égalité entre hommes et femmes. Le discours militant, parfois agressif et parfois victimaire de certaines féministes de l'ère post-Weinstein, ainsi que le fait qu'elles semblent trop souvent se cantonner dans le binôme accusation-réparation sans élaborer de nouvelles propositions, semble décourager plus d'une jeune femme à se déclarer ouvertement féministe. « Les gens sont différents les uns des autres », écrit l'Américaine Maggie Nelson, romancière, essayiste, poète... auteure des *Argonautes*⁷, citant la féministe universitaire Eva Kosofsky Sedgwick⁸, spécialisée dans les études gays, lesbiennes et queers : « Malheureusement, c'est une vérité presque toujours gommée dans le processus qui fait d'une

personne un porte-parole. Vous pouvez bien continuer de dire que vous ne parlez que pour vous-même, votre seule présence dans la sphère publique amorce la fusion de plusieurs différences en une seule figure, et la pression se met à peser fort sur celle qui prend la parole. »

C'est probablement pour, par, à cause de ce mécanisme que beaucoup d'entre nous préfèrent garder le silence en public. Pour éviter, aussi, ces joutes oratoires qui risquent de vider de son sens la « sororité » souvent mise en avant comme fondement des féminismes d'aujourd'hui.

Non déclarées comme telles mais néanmoins féministes

Ainsi Isadora, 35 ans, jeune cheffe d'entreprise européenne, évite de prendre la parole en tant que « féministe » en public et d'ailleurs ne pense pas être une féministe. « Il est vrai que la différence de salaire, qui persiste encore entre hommes et femmes – à compétences égales –, me fâche. Mais je n'aime pas les quotas et ne voudrais jamais penser que mon emploi ou ma promotion sont dus à une loi qui a contraint mon entreprise à m'engager et me promouvoir. Je n'aime pas non plus penser que nous sommes, quotidiennement, le “sexe faible”. Je n'aime pas la victimisation et je suis pacifiste. Je ne rentre donc pas vraiment dans la “boîte” féministe. D'ailleurs, je n'aime pas les boîtes ; elles étouffent et sont contre-productives. Disons donc que je suis “pro-humain” et que l'injustice me met en colère. Je suis souvent en colère...

« Je considère toutefois que j'ai une chance folle d'être née en 1982. J'ai pu compter sur une multitude de femmes, féministes, qui ont fait le “sale boulot” avant moi : elles se sont battues à une époque où la bataille faisait sens, pour avoir les mêmes droits que les hommes. Grâce à elles, j'ai

aujourd'hui toutes les libertés : avorter ou non, élever ma fille seule ou non, travailler ou être mère au foyer, travailler à temps plein ou à temps partiel. Je suis consciente que c'est un cadeau et je sais qu'il y a encore du chemin à parcourir. Mais je pense que ce chemin est aussi vrai pour les hommes (quand auront-ils le droit au congé paternité, le droit de s'occuper des enfants sans qu'ils soient jugés ou qu'on leur dicte comment faire, le droit d'imposer à une femme le fait de ne pas avorter pour élever leur enfant seul, le droit de travailler à temps partiel... ?). Le temps de la bataille devrait être révolu. Il a fallu la créativité de certaines entreprises pour bouleverser l'ordre établi et donner envie de créer des espaces de travail plus égaux et plus libres. Même si le chemin sera encore long, grâce à la conviction de certaines femmes – et d'hommes aussi – et à leur capacité à générer un environnement de paix et de compréhension plutôt que de haine ou d'agression, les mentalités changeront. On arrêtera de voir l'autre comme une menace (à tous les niveaux) et on le prendra pour ce qu'il est : un partenaire. »

Ainsi Salomé, 40 ans, elle aussi cheffe d'entreprise : « Je n'aime pas le mot "féministe". J'aime presque tous les mots – mais celui-ci, non, vraiment je ne l'aime pas. À mes oreilles il résonne agressif, a-féminin, antihomme, et je ne suis rien de tout cela. Mais quelle est la question, au juste ? Si la question est de savoir si je suis favorable à "à travail égal, salaire égal", la réponse est évidemment oui ! Mais si la question est de savoir si les hommes et les femmes sont pareils et sont confrontés aux mêmes défis dans le monde du travail, alors la réponse est non. En fait, la question ainsi posée : "Êtes-vous féministe", appelle une réponse conditionnée par l'environnement social actuel. Moi, en tant qu'entrepreneure,

je ne vois pas les genres. En dehors de la question de la maternité, qui nécessite une considération particulière, je vois les hommes et les femmes comme je vois les introvertis et les extravertis, les suiveurs et les leaders, ceux qui sont comptables dans l'âme et ceux qui sont doués en marketing : des personnes différentes. »

*Alors, qui se dit féministe ?
Comment savoir quel·le féministe
je suis ?*

D'un autre horizon, Marianne Grosjean, journaliste, est également féministe « à sa manière » et revendique aussi, entre autres, le droit de ne pas être féministe. En collaboration avec Cécile Denayrouse, elle réalise, pour la *Tribune de Genève*, un travail d'analyse et d'évaluation des féminismes actuels sous forme d'un « super-webdoc », intitulé *Quel·le féministe êtes-vous ?* et qui porte sur les différents types de féminismes actuels présents en Suisse et en France. Il est sorti le 8 mars 2018, Journée de la femme oblige. Ce qui a motivé les deux jeunes journalistes, c'est, encore une fois, #MeToo : pour mieux comprendre ce qui était en train de se passer, elles ont interviewé des femmes représentatives de différentes tendances actuelles et, sur la base de ces entretiens, généré une série de vingt-cinq questions qui permettent aux participant·e·s au questionnaire de définir leur propre type de féminisme, il est vrai parmi cinq d'entre eux seulement : les féminismes universaliste, intersectionnel, différencialiste, pop, ou pro-sexe.

Les vingt-cinq questions du webdoc *Quel·le féministe êtes-vous ?* explorent les thèmes du droit, des lois, les questions de société, de sexualité, de militantisme et de la présence des femmes dans l'espace public⁹. Elles vont du congé paternité à

l'écriture inclusive, de la prostitution au port du voile... Les réponses, elles, se basent sur cinq possibles : pas du tout – plutôt non – sans opinion – plutôt oui – tout à fait. Elles – et ils ! – sont plus de 70 000 à avoir répondu au questionnaire en quelques semaines. « Ils » sont un tiers. Les résultats soulignent la préférence de la grande majorité des participants, femmes et hommes, pour les féminismes considérés comme « doux ». Les courants différentialiste puis universaliste arrivent en tête ; chez les hommes le pro-sexe est en deuxième position. Ni le féminisme pop ni le féminisme intersectionnel ne sont plébiscités.

Femme, féministe ou non

Marianne Grosjean, à titre personnel, estime que l'émancipation ne saurait venir de la revendication publique d'une identité de victime et appelle de ses vœux un féminisme qui construise, sans ignorer que l'on peut être une femme accomplie et ne pas être féministe et en reconnaissant que tous les choix et tous les engagements sont louables. « Il y a une confusion entre le terme “féministe” et “femme respectable qui assume ses choix”. Pour moi, on est féministe lorsque l'attitude que l'on a et le discours que l'on tient contribuent à émanciper toutes les femmes. Si l'on fait le choix personnel de respecter les traditions patriarcales d'une religion sans y être obligée (porter le voile ou respecter l'abstinence avant le mariage, dans un pays où ce n'est pas la coutume, par exemple), on fait un choix qui n'engage que soi, mais qui ne renvoie pas un message de liberté aux autres femmes. C'est donc un choix personnel noble – dans cet exemple, on a trouvé sa voie dans la religion et on s'astreint à en suivre les règles –, mais ce n'est en aucun cas un choix féministe. Et alors ? On a encore le droit de ne pas être féministe, que je sache. »

On a le droit, sans aucun doute. Nombreuses sont celles qui ne le sont pas ou qui, à tout le moins, ne souhaitent pas être classifiées comme telles et encore moins dans l'une ou l'autre des multiples obédiences féministes spécifiques. Mais voyons un peu, maintenant, dans la partie centrale de cet ouvrage : si on l'est féministe, que l'on se définit comme tel·le, si on se situe dans ce navire multicoque, de quel bord est-on ? Bâbord, tribord, cour ou jardin ?

Et les hommes, féministes ?

La plupart, en ce moment, se taisent prudemment. Quelques-uns disent haut et fort qu'ils le sont, qu'ils veulent l'être, et qu'eux aussi #MeToo. Je n'en connais pas qui aiment #BalanceTonPorc. Je n'ai pas réalisé d'étude statistique sur le sujet, mais ils sont nombreux à être navrés, globalement, les porcs et les autres, du grand mélange des genres que génère #BalanceTonPorc. Nombreux aussi ceux qui, comme mon ami Alain, qui tient un pressing rue de Turenne, quand je leur dis que j'écris un livre sur le nouveau féminisme et leur demande : « Et toi, et vous, quel féministe êtes-vous ? », me glissent « Plus trop féministe, en ce moment... » Et celui qui me dit : « Bientôt, on nous trouvera chez les antiquaires, vous irez chiner aux puces pour trouver un homme... », ou encore : « Causez, causez, chères féministes, pendant ce temps les hommes continuent de batifoler avec leurs maîtresses consentantes et de construire le monde ! »

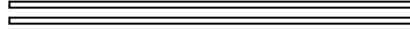
Et puis il y a tous ceux, bien sûr, humanistes depuis toujours dans le sens d'un Charles Fourier, qui nous aiment et nous respectent et nous soutiennent dans nos indispensables (r)évolutions. Parfois en souriant, mais alors d'un sourire admiratif, tendre, amoureux et non pas ironique. Ils sont la fine fleur de la masculinité et il fait bon converser avec eux. Les

hommes féministes ont beaucoup à nous apprendre et désirent apprendre de nous. Échanger avec eux est un régal.

Mais en attendant que les hommes soient tous des féministes, les féminismes fleurissent. Ils sont promis à un riche avenir et ont fort à faire. Le jour où, peut-être, ils disparaîtront, cela signifiera peut-être que l'équité sera – enfin ! – devenue une évidence. Alors les femmes pourront se consacrer, aux côtés des hommes, avec eux, à construire le monde tel qu'elles le rêvent.

PARTIE II

UNE GALAXIE EN EXPANSION



Dans cet immense champ des théories, des politiques et des pratiques féministes, parfois convergentes, parfois divergentes, voire conflictuelles, ou ignorées encore, je me suis essentiellement inspirée de femmes qui portent haut et fort, individuellement, ou discrètement, par leurs actions, leur parole et leurs écrits, chacun de ces différents mouvements, chacun de ces mondes. Je les ai rencontrées, je les ai écoutées, chaque fois que cela a été possible ; elles m'ont écrit leur point de vue lorsque les rencontres n'ont pu se faire ; j'ai lu leurs livres pour transmettre au mieux leurs visions. Pour certaines des tendances non encore clairement identifiées (celles que j'ai baptisées féminisme « d'artistes », féminisme « entrepreneurial », ou encore féminisme « qui fait »...), j'ai rassemblé des témoignages, forcément parcellaires, pour les réunir sous un « chapeau » certes provisoire, mais pas inutile pour autant.

Adeptes du foisonnement, méfiante face au morcellement¹, je reprendrais bien volontiers le titre du livre de Chimamanda Ngozi Adichie, devenu maxime, voire slogan : *Nous sommes tous des féministes*².

Féminisme différentialiste : nous sommes différent·e·s

Dans la longue liste des différents féminismes que nous allons aborder, commençons par le féminisme différentialiste. Il semble de prime abord facile à comprendre : différentialiste ? Différence. Les femmes et les hommes sont différents. Oui. Nous n'avons pas les mêmes chromosomes, nous n'avons pas le même corps, nous n'avons pas les mêmes hormones, nous n'avons pas les mêmes fonctions reproductives.

Envie d'utérus contre envie de pénis

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'Antoinette Fouque dit : « Les femmes sont le terroir de l'espèce, corps d'accueil, mémoire et généalogie de la ressource humaine, du capital pensant, qu'elles renouvellent et restaurent, grossesse après grossesse, génération après génération, sens, à la fois direction et signification, de l'histoire dans le futur¹. » Figure historique du MLF, Antoinette Fouque propose l'existence d'une libido spécifiquement féminine, qu'elle nomma d'abord « utérine », puis « femelle », puis *creandi*. Et de suggérer que le désir féminin comme « envie de pénis » d'après Freud est une réduction et un écran à ce qu'elle nomme l'« envie d'utérus »

chez les garçons². Je pense comme elle que cette puissance folle qui nous est *donnée*, en tant que femmes, d'avoir dans le ventre une « machine à faire des bébés », ce corps qui permet à un, voire à plusieurs fœtus, du même sexe que nous, ou autre, de « squatter » allègrement nos intérieurs pendant neuf mois à chaque fois, est une différence... de taille.

Les différentialistes, ainsi, estiment que les différences biologiques entre hommes et femmes ont une importance prépondérante par rapport au genre socialement construit. Mais il n'est pas sans risque d'affirmer que les qualités d'intériorité, de pacifisme, du désir de *care*, d'élever, éduquer, soigner, protéger, aimer, nourrir... sont féminines par distingo biologique. N'est-ce pas suggérer par là même la possibilité que les hommes soient dispensés de ces activités ou actions, puisque les femmes occupent ces terrains-là par penchant naturel ? N'est-ce pas aller à l'encontre des changements relationnels et de « genre » que nous appelons pourtant toutes de nos vœux ?

Notre cycle

Un sous-groupe des différentialistes s'intéresse tout particulièrement au cycle féminin. Pour elles, le féminisme devrait prendre le fonctionnement des femmes, lié notamment au cycle et à la maternité, comme point de départ. Certaines iront jusqu'à dire que « le cycle est la source de la puissance féminine ». Selon Valentina Salonna³, conseillère en symptothermie⁴, une méthode de contraception basée sur l'observation du corps, destinée notamment aux femmes qui refusent désormais la pilule qui ne respecterait pas leur cycle, et donc leur féminité même, affirme que « le cycle n'est pas uniquement lié à la procréation, mais à l'énergie et la puissance féminines. » L'arrêt de la pilule, pour Valentina

Salonna et pour celles qui la consultent, correspond à « une émancipation de la prise de pouvoir sur leur corps de médicaments chimiques, produits par des personnes ignorant ou refusant la vraie nature féminine ». « C'est en apprenant, dans l'amour, la beauté du fonctionnement de son corps que l'on trouve la puissance et la confiance pour émerger. Une fois épanouies, nous pouvons apporter la réelle force féminine dont le monde a besoin aujourd'hui, notamment une vision moins dualiste des choses », résume une patiente de Valentina Salonna.

La révolution menstruelle est en marche, la première au monde à être à la fois sanglante et pacifique, comme le dit Élise Thiébaut dans son livre *Ceci est mon sang*⁵, un livre formidable, sang peur et sang reproche, drôle, édifiant, acide, à offrir à toute adolescente qui se demande quels sont les dessous de ces règles...

La volonté de parler des règles « sans tabou » (sang tabou, selon Thiébaut, ni trompette) se retrouve aussi bien chez les jeunes féministes différentialistes que chez les « pop », avec une promotion active de la coupe menstruelle (ou *cup*), plus écologique et moins « toxique » *a priori* que les tampons – sang pour sang naturelle.

Et après ?

Mais si le cycle est essentiel à notre féminité, *quid* dans ce cas de la puissance féminine avant le cycle, et quand le cycle s'arrête ? *Quid* des filles, en attente de la puissance que la ménarche va enfin leur apporter ? *Quid* des femmes enceintes, des mères *in spe* et de celles qui allaitent – sont-elles hors cycle donc hors circuit ? Et *quid*, *quid* surtout, des femmes ménopausées ? Adieu le cycle, adieu le féminisme, adieu la puissance ? La ménopause effacerait-elle la femme ?

Évidemment non... la femme, la féminité, c'est une histoire sang fin. J'aime l'histoire de cette princesse Palatine à qui l'on demandait : « Chère, à quel âge s'arrête le désir ? » et qui répondit : « Mais comment le saurais-je, je n'ai que 80 ans ? »

C'est pourtant une tentation forte de la société que de le dire en silence : sans cycle, pas de (véritable) féminité. Les femmes ménopausées qui aiment des hommes un tant soit peu plus jeunes qu'elles ont vite fait de se voir affublées du terme hostile de « cougar ». Les femmes qui ont survécu à cette période si difficile de la vie au féminin qu'est la combinaison des enfants grandissants, d'une vie professionnelle et d'une vie de femme active, et qui voient leur féminité fleurir et s'épanouir en un deuxième printemps comme on en voit souvent dans le règne végétal, regardez les glycines, humez celles qui refleurissent fin août, leur parfum est plus délicieux encore – ces femmes ne sont pas vraiment considérées comme telles, et le féminisme cougar n'existe pas encore (voir plus loin). La femme sans sang ? Bien vite reléguée, dans un silence de marbre, à sa fonction exclusivement « grand-maternante », d'autant plus que celles qui ne veulent pas de ce placard fonctionnaliste ne s'organisent point encore en faction vigile.

Gynocentrisme ?

La philosophe Olivia Gazalé, elle, dans son excellent ouvrage intitulé *Le Mythe de la virilité, un piège pour les deux sexes*⁶, va plus loin encore dans l'analyse, la compréhension et la critique du féminisme différentialiste : « Les femmes ont leurs règles, pas eux ; elles fabriquent et donnent la vie, pas eux ; elles allaitent, pas eux. L'homme ne saura jamais ce que cela fait d'être enceinte, ne vivra jamais la tempête émotionnelle, physiologique et psychologique que représente

le fait d'assister au dédoublement de sa propre identité pendant neuf mois. [...] Soit. Le problème est qu'à vouloir à tout prix faire reconnaître l'éminence du corps maternel, les différentialistes tombent (parfois) dans le piège inverse de l'androcentrisme qu'elles dénoncent : le gynocentrisme. » Et c'est bien pour éviter absolument ce piège, *in fine* mortifère, d'une survalorisation de la maternité que j'ai toujours ardemment soutenu un véritable partage de la parentalité, un partage concret, complet, voire, s'il le faut, « sacrificiel » (pour les mères, en tout cas au début, si peu préparées au partage de l'enfant). Sans oublier que la maternité est une possibilité et non un déterminisme absolu et qu'il y a lieu d'éviter absolument d'attribuer toute l'éthique du *care* aux femmes car, là encore, le partage est impératif au succès durable d'une telle éthique.

Donc, oui certes, différents, différentes, différentialistes, oui, mais pas trop, mais pas que !

Féminisme pro-sexe et pro-désir

Scepticisme de rigueur

L'expression « pro-sexe » utilisée dans le contexte féministe apparaît pour la première fois sous la plume d'Ellen Willis, dans un article intitulé « Lust horizons : Is the women's movement pro-sex ? ¹ », publié en 1981. Willis plaide pour un féminisme caractérisé par une pleine liberté sexuelle et réfute notamment la condamnation de la pornographie pour motifs « féministes ». Elle critique par ailleurs les dogmatismes et les divisions de certaines féministes autour des questions liées au sexe et recommande une analyse critique empreinte de scepticisme face à ces questions.

« La compréhension de la sexualité est cruciale à l'analyse féministe. Ce qui est particulièrement déconcertant, c'est que les féministes sont aussi confuses, divisées et dogmatiques à propos du sexe que qui que ce soit d'autre. Si la théorie féministe se veut vraiment fondée sur la réalité de la vie des femmes, alors les féministes doivent examiner les croyances qu'elles professent avec autant de scepticisme qu'elles appliquent aux discours masculins sur le sujet, car sinon elles risquent bien de ne faire que remplacer les préjugés masculins en la matière par les leurs. Je constate que, d'une manière ou d'une autre, le conservatisme sexuel continue d'irriguer le mouvement féministe. La psychanalyste Ethel Spector

Person², par exemple, argumente que l'activité sexuelle et l'orgasme sont indispensables à la santé mentale des hommes, mais pas à celle des femmes : selon elle, les hommes auraient besoin de sexe pour se sentir hommes alors que l'identité de genre et l'estime de soi des femmes peuvent être consolidées par d'autres moyens que le sexe³. »

Déconstruction des stéréotypes

Pour les féministes pro-sexe, la sexualité est un outil éminemment politique – pour les autres aussi bien sûr – et la déconstruction des stéréotypes liés au sexe s'avère essentielle pour progresser vers l'égalité hommes-femmes, que ce soit dans les questions liées à la sexualité ou dans la société dans son ensemble.

Pour les pro-sexe, la prostitution indépendante devrait être reconnue juridiquement, socialement et culturellement, un statut qui apporterait la meilleure protection à celles qui l'exercent, alors que l'abolition, partielle telle que prônée en Suède, ou complète, qui relève toujours de l'hypocrisie, n'abolit que la mauvaise conscience de celles et ceux qui veulent à tout prix rester étrangers, étrangères, aux réalités de la prostitution. Selon les pro-sexe encore, l'engagement des femmes dans l'industrie de la prostitution, non plus seulement comme actrices mais pour en faire une industrie plus attractive pour les femmes, est l'une des manières d'affirmer leur autonomie, leur liberté, et de rejeter aux oubliettes la victimisation. Ainsi, selon Annie Sprinkle, pionnière du X féminin, « la réponse au mauvais porno, ce n'est pas d'interdire le porno, c'est de faire du bon porno ».

Là encore, le scepticisme est de rigueur car, s'il est clair que la majorité des professionnelles du sexe qui prennent la parole publiquement sur leur métier vont dans le sens des

« pro-sexe », celles en revanche qui sont manipulées, humiliées, qui souffrent, qui consultent, qui requièrent et nécessitent des aides de toutes sortes, s'expriment davantage par l'intermédiaire de celles et ceux qui les défendent et tentent de les aider. Je pense entre autres à Jean Revillard et à son remarquable travail sur celle qu'il a nommée Sarah et dont il a suivi la trajectoire⁴ jusqu'à être, par ses images, porteur de la voix ignorée de Sarah. L'absence de prise de parole directe par ces femmes-là crée un vide relatif de parole qu'il faudrait combler, afin de nous assurer qu'en tentant de déconstruire les stéréotypes, nous n'en reconstruisons pas de nouveaux, comme le craignait Ellen Willis.

Anti-sexe ?

Le féminisme dit « pro-sexe » fait l'objet d'intenses critiques, la première et non la moindre étant qu'en se baptisant ainsi il semble vouloir suggérer que tous les autres féminismes sont anti-sexe – ce qui n'est évidemment pas le cas, ni même la volonté des pro-sexe. Les critiques les plus virulentes adressées par d'autres mouvances féministes au pro-sexe sont essentiellement basées sur l'idée que la promotion du sexe – et notamment du sexe tarifé – est forcément une indignité, une humiliation, une souffrance, pour les femmes, et que d'être pro-sexe est une valorisation infâme du phallocratisme et du patriarcat – ce à quoi les pro-sexe essaient justement d'échapper. Les divisions, les confusions et les dogmatismes n'ont pas fini d'alimenter nos positions sur l'infinie question du sexe, des sexes, et de la meilleure sexualité pour tou·te·s. Évidemment, la féminité ne saurait être unique, parfaite et consensuelle, les désirs sexuels sont tous différents et tous ont leur place au firmament du sexe, pour

autant qu'ils soient assouvis, selon la formule consacrée, entre adultes consentants.

Le féminisme « pro-sexe » souligne par ailleurs de manière particulièrement intéressante que la création de ou l'adhésion à tel ou tel mouvement féministe – ou à aucun d'ailleurs – découle souvent de vécus et de choix personnels, individuels, singuliers et spécifiques : ainsi Ovidie⁵, aujourd'hui réalisatrice primée, écrivaine, muse du mouvement pro-sexe, est une ancienne actrice du porno (et d'autres types de films), tout comme la « scandaleuse » Brigitte Lahaie⁶. L'admirable militante genevoise Grisélidis Réal⁷, elle, fut actrice du porno de sa propre vie et resta péripatéticienne jusqu'au bout, par amour du métier, sans nécessité de réhabilitation : elle est aujourd'hui enterrée dans le cimetière des Rois, tout près de Jean Calvin – eh oui, Genève est parfois formidablement libérale !

Pro-désir·s

Quelle est alors, sur ce terrain controversé du « pro-sexe », un terrain duquel l'agressivité n'est pas absente, ma propre position, moi qui n'ai pas hésité à publier un *Éloge de l'érection*⁸ ? Dois-je l'avouer ? J'aime le sexe, j'aime les hommes, et mes penchants sont hétérosexuels. Plus j'avance en âge et plus je l'aime, le sexe – et je suis bien loin d'être unique dans cette configuration : un rappel encore pour signifier qu'il est une vie – de femme – bien après l'arrêt des cycles reproductifs.

Le sexe est un formidable terrain de jeu de toutes les identités, un lieu de rencontres sans limite, une source de plaisirs infinis. Un vrai champ/chant de bataille, aussi. Le plaisir sexuel partagé génère un nouveau regard sur l'autre, son existence propre, ses goûts, son être et ouvre la porte à la

(re)connaissance du corps, le sien d'abord, puis celui de l'autre, dans le même lit (ou ailleurs). Le sexe, à maturité, permet de transcender tous les genres, tous les interdits, toutes les conventions. Suis-je donc « pro-sexe » ? Certes, mais plus encore, « pro-désir », dans la ligne d'une Belinda Cannone⁹. Pro-désir ou mieux, pro-désirs, au pluriel, encore que d'une certaine manière ils se confondent tous. Les philosophes les plus éminents nous le disent, tout comme Belinda Cannone : le désir, c'est la vie. Le désir, en ce sens, va bien au-delà du seul désir sexuel, même si ce dernier est fondateur : il est désir de faire, de construire, d'ériger, de créer, de bouger, de changer le monde ; il est désir d'ailleurs ; il est désir d'altérité ; il est désir d'écrire. Il est espoir.

En tant que femme, plus spécifiquement, être dans le désir, le vivre et le dire, nous permet de nous extraire de cette intenable alternative « être, ou ne pas être, un *objet* de désir ». Car si nous nous plaçons à *être* désirables, nous ne saurions désirer être un objet. Et il est mieux encore que d'être désirables : *désirer*. Être sujets – sujettes – sur le terrain du désir. Nous positionner avant tout comme êtres désirants. La question, objet ou pas, tombe alors d'elle-même. Être dans le désir, donc. Pas dans le seul désir de « se donner », mais dans celui de partager – y compris la jouissance, y compris la puissance. Un désir-découverte sans abolition de soi. Désirer l'homme pour ce qu'il est. Ni dieu ni maître – encore que « maître » ne signifie pas forcément soumission en regard et que le maître imaginaire, imaginé, créé de toutes pièces, peut être un levier d'émancipation comme un objet de plaisir¹⁰.

*Nous aimons et désirons
les hommes*

Être « pro-désir », c'est désirer l'autre pour ce qu'il est, parce qu'il nous intéresse, parce que regarder cet étranger dans les yeux est plus inspirant que de nous regarder nous-mêmes. Découvrir une autre altérité, une altérité qui ne génère ni servilité ni menace, mais curiosité et plaisir. Être « pro-désir » a aussi ce formidable effet, comme la jouissance d'ailleurs, de nous faire oublier notre seule apparence. Au profit de qui nous sommes, nous *et* notre apparence. Affirmer leurs propres désirs et plaisirs, les vivre et les dire, conquérir le territoire du sexe plutôt que de tenter de le policer, représente pour les femmes une voie essentielle vers la plénitude de soi et la joie d'aimer et de vivre, ensemble.

Belinda Cannone nous rappelle cet « ensemble » dans *La Tentation de Pénélope*¹¹ : « J'ai eu le sentiment qu'il fallait rappeler quelque chose que j'entends trop rarement dans les propos féministes et qui me semble pourtant essentiel : il ne s'agit pas seulement de raisonner sur les droits et les lois (fondamentaux au demeurant, mais quasiment tous acquis en France) ; c'est parce que nous aimons et désirons les hommes, parce que nous voulons vivre bien avec eux, que nous devons viser cette émancipation à laquelle eux et nous avons autant intérêt. Le désir de vivre inclut aussi le désir d'aimer. »

Trafic vs travail

Avant de quitter les pro-sexe, il nous faut revenir encore à la prostitution. À Virginie Despentes et, en particulier, à deux de ses citations particulièrement importantes dans le contexte qui nous occupe ici : « Quand on affirme que la prostitution est une “violence faite aux femmes”, on veut nous faire oublier que c'est le mariage qui est une violence faite aux femmes. » Il est évidemment des mariages qui sont des unions faites d'amour et de désir et de partage non violent, mais je ne suis

pas loin de partager le point de vue de Virginie Despentès, sur la violence que représente souvent, pour les femmes, le mariage.

Virginie Despentès dit aussi : « La sexualité masculine en elle-même ne constitue pas une violence sur les femmes, si elles sont consentantes et bien rémunérées. C'est le contrôle exercé sur les femmes qui est violent, cette faculté de décider à leur place ce qui est digne ou ce qui ne l'est pas¹². »

Ainsi s'expriment aussi sur le Net nombre de travailleuses du sexe, travailleuses indépendantes et militantes, comme Grisélidis Réal – non sans citer, souvent, Virginie Despentès. Elles s'opposent farouchement aux approches de pénalisation non seulement de leur travail, mais de leurs clients (des clients « réguliers », au sens de « réglo » s'entend). Elles présentent leur travail comme librement choisi et exigent une distinction claire entre travail du sexe (le leur) et trafic du sexe (ce que les autres en font). Leur voix doit être écoutée et entendue, elles ont une expérience que je n'ai pas et que je respecte et les droits qu'elles réclament sont très probablement, en toute connaissance de cause, la meilleure prévention du trafic que nous condamnons et dont nous cherchons à protéger celles qui ont besoin de protection¹³.

Mais la question reste âprement disputée de savoir si la prostitution choisie, bien vécue et bien rémunérée, hormis pour certaines femmes d'exception, existe réellement. Gudrún Jonsdóttir, par exemple, coordinatrice de l'Icelandic Women's Alliance, s'est engagée à faire appliquer en Islande le modèle suédois¹⁴ (dans ce modèle, dont beaucoup critiquent l'hypocrisie, il est interdit de payer une prostituée et ceux qui le font seront poursuivis mais les prostituées ne sont pas criminalisées). Elle affirme que tout au long de sa longue expérience dans le monde de la prostitution, elle n'a jamais

rencontré une seule « prostituée heureuse ». Et pourtant, elle travaille en Islande¹⁵ (le pays probablement le plus égalitaire en termes femmes-hommes, et le plus libre en ce qui concerne le sexe – les deux étant certainement liés). Mais peut-être que les prostituées heureuses ne font, en toute logique, pas partie de sa « clientèle ». Comme n'en font pas partie les jeunes femmes qui choisissent aujourd'hui, pour quelques années, la prostitution comme moyen de subsistance acceptable et bien rémunéré. Elles n'en parlent que peu et ne font pas l'objet de statistiques exhaustives.



Bimbo, photogramme, 2018 © Guillaume de Sardes.

Le passage de la théorie à la pratique est donc loin d'être assuré, ni dans un sens ni dans l'autre, par manque d'informations importantes. La question de la « qualité » de la prostitution (des prostitutions faudrait-il probablement dire) reste ouverte et attend d'autres témoignages, d'autres réflexions, d'autres approches. Et *quid* des geishas, *quid* des bimbos¹⁶ ? En réalité ce n'est pas une, mais des centaines de questions qui restent ouvertes, ici et ailleurs.

Le désir et le sexe sont infinis.

Féminisme universaliste – et universel ?

« Je me trompe en disant une république chrétienne ;
chacun de ces deux mots exclut l'autre. »

Jean-Jacques ROUSSEAU, *Le Contrat social*¹.

*« Il n'y a pas de féminisme sans
laïcité »*

Le féminisme universaliste a longtemps été associé au beau regard bleu acier d'Elisabeth Badinter², qui défendit et continue de défendre avec la plus grande intelligence, finesse et rigueur, le concept qui veut que la laïcité de l'État soit indispensable aux libertés des femmes. « Il est impératif de relier la question des libertés personnelles, individuelles, féminines, à la neutralité absolue d'un État laïque qui n'a pas à se conformer à la parole religieuse », réitère-t-elle en 2018 dans un entretien au *Monde*, titré « Il n'y a pas de féminisme sans laïcité ».

La laïcité en tant que valeur indispensable au féminisme s'affirme en opposition aux trois grandes religions monothéistes occidentales qui, toutes, véhiculent un pouvoir fortement, voire exclusivement patriarcal. Le concept même de laïcité est donc fondateur du féminisme universaliste et se veut porté par et pour tous, par et pour toutes. Le féminisme

universaliste et la laïcité corrélative sont aujourd'hui défendus par une nouvelle génération, où l'on compte l'enseignante Fatiha Agag-Boudjahlat, cofondatrice du mouvement citoyen Viv(r)e la République et auteure du *Grand Détournement*³, ou Marlène Schiappa, femme politique, militante féministe, auteure de *Laïcité, point*⁴ !

Confusion, détournement, des choix et des mots

L'activiste russe féministe et anarchiste Emma Goldman (1869-1940) le disait déjà : « Le développement de la femme, sa liberté, son indépendance doivent venir d'elle-même et exister par et à travers elle. D'abord en s'affirmant comme une personnalité et non comme un objet sexuel ; ensuite en refusant à quiconque quelque droit que ce soit sur son corps ; en refusant de porter des enfants à moins qu'elle ne le désire ; enfin, en refusant d'être une servante de Dieu, de l'État, de la société, d'un mari, d'une famille etc.⁵. » La laïcité des États, selon Emma Goldman, permet à chacune de choisir, pour elle-même, sa propre religion. Sans l'imposer aux autres et surtout, sans se la laisser imposer par quiconque.

La grande confusion – par contraste au grand détournement –, c'est celle qui, aujourd'hui, fait son lit entre un choix individuel (la religion, la croyance et les signes extérieurs dont chacun·e souhaite accompagner son choix religieux personnel) et un choix public, politique, militant, engagé, pour les femmes, pour des droits égaux entre femmes et hommes, pour des choix offerts aux femmes qui soient de véritables choix. Une confusion difficile à dissiper, certes, mais à combattre absolument. Une confusion sur ce que l'on peut, et ne peut pas, appeler un choix.

Sur le choix, Fatiha Agag-Boudjahlat écrit : « On ne peut parler de choix libre que s'il y a une équivalence morale entre les deux termes de l'alternative. Celle posée entre le vice et la vertu ne donne pas la possibilité de choisir librement. [...] L'alternative entre la loyauté à un groupe (une communauté) auquel on est affectivement lié (la communauté musulmane se nomme Oumma, littéralement la mère) et ce qui est présenté comme une trahison envers celui-ci, n'est pas un choix libre. »

Le grand détournement qui fait l'objet du livre éponyme de Fatiha Agag-Boudjahlat est d'abord celui du sens des mots. Et notamment du sens de « laïcité » : « La laïcité est victime d'un détournement » et elle est présentée désormais « comme une arme tournée contre les musulmans ». Le livre de Fatiha Agag-Boudjahlat se veut ainsi « un plaidoyer pour que l'écologie du langage serve à redonner voix à la politique et à la République fraternelle⁶ ». Le détournement est aussi celui de la « tolérance » qui, contrairement à ce qui est généralement admis (la tolérance est une valeur habituellement considérée comme positive), peut devenir coupable⁷. Sur ce terrain que j'appellerais d'« écologie sémantique », au terme de tolérance je préfère celui de respect.

Les intérêts des femmes, identiques dans tout l'univers ?

Pour le féminisme universaliste, la laïcité est donc, on l'aura compris, une valeur absolument fondamentale. Il n'y a, si l'on peut dire, aucune exception valable, aucune « excuse culturelle » qui permette de contourner cette exigence. Les féministes universalistes sont opposées au port du voile en Europe et soutiennent les femmes qui militent pour le droit d'enlever le voile dans les pays musulmans. Fatiha Boudjahlat va ainsi jusqu'à affirmer que l'« on ne peut pas se dire

féministe et porter le voile », et certain·e·s vont jusqu'à dire que la femme voilée met en danger celles qui ne le portent pas parce qu'elle se fait l'agent de l'alternative entre « pute et pudique ».

Récemment, en résidence d'écriture en Anatolie orientale, au Musée Baksi, j'avais été particulièrement chouchoutée par la femme qui cuisinait pour les résidents. Je voulus lui offrir un cadeau – je pensai à un joli foulard (elle en portait toujours). Un ami turc qui m'accompagnait, particulièrement progressiste et féministe, se mit dans une grande colère quand je lui parlai de mon idée. Offrir un foulard était le signe d'un conservatisme de très mauvais aloi, un geste antiféministe et malvenu.

Les féministes universalistes refusent par principe que l'émancipation des femmes passe après les coutumes culturelles ou cultureelles. Ce refus, et la volonté d'universalité qui le sous-tend, est une belle utopie : il faut que toutes les femmes aient les mêmes droits, partout. Mais toutes « universalistes » que nous soyons, fidèles à Elisabeth Badinter, la réalité ne nous contraint-elle pas à admettre, avec humilité, que les différences culturelles existent réellement et que, comme le dit Diana Mouqallad⁸, il n'est définitivement pas comparable d'être contrainte, dans la chambre de Harvey Weinstein, à des relations sexuelles non désirées et d'être violée dans le contexte de la guerre syrienne. C'est l'exemple utilisé par Diana Mouqallad, mais on pourrait en dire de même de bien d'autres guerres qui toutes traînent derrière elles l'anéantissement physique systématique de milliers de femmes⁹. Les différences culturelles sont difficiles à effacer d'un revers de main et créent débats et conflits. Vu depuis la France cela demande par exemple un solide exercice d'adaptation mentale pour comprendre pourquoi, dans quelles

conditions et avec quels arguments la députée Jamila Al-Obeidi se bat pour encourager la polygamie en Irak¹⁰.

Et le corps

Le féminisme universaliste ne s'arrête bien sûr pas à la laïcité. L'égalité en droits des hommes et des femmes, l'autonomie des femmes à tous niveaux, l'appropriation et la propriété exclusive de leur corps par les femmes elles-mêmes en sont des éléments essentiels eux aussi. La lutte contre l'excision fait ainsi partie des luttes engagées, partagées et soutenues par le féminisme universaliste.

Dans un précédent essai¹¹, j'ai consacré un chapitre entier à l'excision, la pire des agressions sexuelles, commise pourtant par des femmes sur des femmes. Par des femmes mûres sur des petites filles. C'est extrêmement difficile à dire, mais il le faut si nous voulons efficacement lutter contre ce fléau social : deux cents millions de femmes vivent excisées de par le monde et la pratique persiste¹², malgré les interventions de l'Unicef et celles privées. Dans certains pays, plus de 90 % des femmes sont excisées¹³. Or l'excision, dans la majorité des cas, empêche les filles, les femmes de jouir. Elle est une mutilation, elle nuit à la santé des femmes mais aussi et surtout à leur bien-être, comme l'Unicef elle-même l'affirme¹⁴. Et, au-delà du *bien-être*, elle nuit à l'*être* même, tant il est vrai que l'excision tue la joie et ampute l'être, comme l'a dit, répété et montré la grande cinéaste libanaise Jocelyne Saab : « Dans mon pays, le Liban, qui a pourtant l'apparence du pays le plus développé de la région, je ressentais cette excision frapper dans ma propre famille – non pas l'excision physique, mais l'excision mentale. La privation du corps, et parfois même du visage : la privation de soi. Je considère le port du voile, en réalité, comme une excision mentale. Excision mentale, oui,

car le plaisir, il faut le penser. Et je suis très préoccupée par l'aberration fondamentale des relations au sexe dans certains pays. Des relations dominées par la violence, la pornographie mentalement stérilisante, la performance d'un côté et l'annulation du plaisir de l'autre, alors que le sexe est la sublimation même de la relation¹⁵. »

Les conflits

Depuis toujours, le féminisme universaliste est en conflit avec d'autres féminismes, mais le fameux conflit des années 1970 entre différentialistes – les hommes et les femmes sont égaux, tout en étant par nature différents – et universalistes – les uns comme les autres sont des citoyens, et doivent être traités selon ce principe unificateur – s'est déplacé.

Aujourd'hui, quand une Elisabeth Badinter ou une Fatiha Boudjahlat, universalistes et républicaines, mettent en garde contre le port du voile perçu comme un symbole d'oppression, d'autres féministes sensibles au multiculturalisme leur rétorquent : « libre choix », en se prévalant, elles, de l'exception culturelle. Fin 2016, le débat sur l'interdiction du burkini à la plage voit ainsi s'opposer en France féministes intersectionnelles et universalistes. Pour les premières, la liberté de s'habiller à sa guise est un impératif du féminisme, tandis que le port du voile représente pour les secondes le renvoi des femmes musulmanes aux règles patriarcales de leur communauté, ce qui est, pour les universalistes, par essence antiféministe.

La critique souvent adressée aux féministes universalistes est que l'universalisme qu'elles prônent correspond à un univers occidental, blanc, dominant, voire colonisateur – une critique ouverte par la notion même de nation. En effet, les universalistes d'aujourd'hui, sous la plume de Fatiha

Boudjahlat encore, en appellent aussi au « compatriotisme », « qui consiste à reconnaître à l'autre la qualité de compatriote et de cosouverain, c'est-à-dire notre égale en droits et en devoirs ». L'empathie repose alors « sur l'identification à des valeurs, à un patrimoine qui créent cette communauté nationale¹⁶ ».

Mais la nation n'est pas, pas encore, l'univers.

Alors, les réactions affluent, vives parfois. Notamment de féministes, de féminismes qui se rapprochent du féminisme intersectionnel. Mais, avant de nous pencher sur ce dernier, examinons deux courants – deux groupes – que nous appellerons « pro-choix » : le Lallab et Les Glorieuses.

Féminisme pro-choix

Être féministe « pro-choix », c'est assumer que l'on peut faire plusieurs choix, l'un après l'autre ou en même temps et, qui plus est, reconnaître que les autres peuvent faire de même. Il ne s'agit pas seulement de choisir d'avoir, ou non, un enfant, et si oui quand et de pouvoir, le cas échéant, interrompre une grossesse non désirée. Il s'agit, pour le féminisme « pro-choix », de choisir en toute « autonormie » qui nous voulons être vraiment et de refuser d'être mis dans une case spécifique, après Virginia Woolf : « Je continuerai à être aventureuse, à changer, à suivre mon esprit et mes yeux, refusant d'être étiquetée et stéréotypée. L'affaire est de se libérer soi-même : trouver ses vraies dimensions, ne pas se laisser gêner. »

Quant à l'autonormie telle que je la définis, elle est une attitude individuelle, discrète, voire invisible : il s'agit avant tout de résister et de se soustraire au pouvoir insidieux de l'entourage normatif, quel qu'il soit. L'autonormie suppose la résistance de l'individu contre la norme (non contre la loi) au sein même de la société et le choix individuel de nouvelles normes, ou de leur absence. Dans le concept d'autonormie, les normes sont fixées par chacun, par chacune, pour soi-même et non pas par un pouvoir extérieur qui relève de l'ordre moral, familial, social, religieux, intellectuel, économique ou médiatique. Dans le concept d'autonormie, les normes sont donc irréductiblement individuelles et complexes ; elles ne

sont jamais univoques ; et de plus, elles sont évolutives. Les féminismes dits « pro-choix » revendiquent à la fois d'avoir le choix et de ne pas avoir à le faire.

Tout embrasser !

Lallab

Lallab : le nom procède de l'association des mots *lalla* – « madame » en arabe – et *lab* (« laboratoire »). Créé par Sarah Zouak et Justine Devillaine, Lallab se veut laboratoire d'idées et de rencontres à vocation féministe antiraciste¹. Le motif initial, l'impulsion pour Sarah Zouak à créer Lallab ? Le refus de choisir. Précisément, le refus d'avoir à choisir entre « féministe » et « musulmane ». Car, avoir le choix, cela signifie bien, avant tout choix, quel qu'il soit, d'investiguer toutes les possibilités de ne pas devoir choisir !

Ghalia Kadiri, contributrice du *Monde Afrique*, raconte : en 2014, Sarah Zouak, alors étudiante en master à l'Institut de relations internationales et stratégiques (IRIS), veut faire son mémoire sur les féministes musulmanes. Mais sa directrice de mémoire lui indique qu'il fallait choisir entre les deux. Sarah Zouak décide de lui prouver le contraire et entame alors un voyage de cinq mois dans cinq pays musulmans (Maroc, Tunisie, Turquie, Iran et Indonésie) à la rencontre de vingt-cinq musulmanes œuvrant pour l'émancipation des femmes. Le projet, intitulé *Women Sensetour in Muslim Countries*², donne lieu à un documentaire en cinq épisodes et soixante projections à travers la France³.

Mais l'association Lallab dérange. Elle est taxée d'islamisme, notamment par le mouvement Viv(r)e la République, mais pas seulement. Myriam Levain⁴, dans *Cheek Magazine*, s'interroge : « Ce féminisme musulman que la

jeune femme défend existe-t-il seulement, quand on connaît la misogynie intrinsèque des religions⁵ ? » Est-il possiblement compatible avec le féminisme universaliste, pour lequel la laïcité (de l'État) est incontournable pour tout féminisme ? Le « féminisme musulman » de Lallab est-il vraiment un choix féministe, ou l'accolement d'une identité religieuse au mot féminisme est-il rédhibitoire ? Les réseaux n'ont pas fini de se déchirer sur cette question. Et pas seulement les réseaux. Car si le féminisme intersectionnel reconnaît l'existence d'un féminisme « islamique », sa validité, voire sa réalité sont contestées par le féminisme universaliste.

Les Glorieuses

Pro-choix : c'est ainsi que se définit aussi Rebecca Amsellem, fondatrice des Glorieuses⁶ : « Notre action consiste à créer un environnement où chacune puisse choisir librement. Je me bats pour que les femmes aient les meilleures options possibles et que leur choix soit respecté⁷. » Elle ajoute : « Ce n'est pas à moi d'interdire à une femme de porter le voile, de se prostituer ou d'être mère porteuse. » Mais Rebecca Amsellem dit aussi : « Chez les femmes noires, lesbiennes ou musulmanes, les discriminations s'ajoutent les unes aux autres. Il est temps de faire converger les luttes⁸ », ce qui la rangerait plutôt dans la catégorie des féministes intersectionnelles. Intersectionnelle donc, mais pas que. Car elle souhaite aussi que nous définissions « les attributs qui nous permettent d'être le plus en accord avec la personne que nous souhaitons être ». Être en accord avec la personne que nous souhaitons être ? L'une des définitions de l'autonormie.

Féminisme « pro-choix », autonormie, même combat ? Un féminisme individuel et libre, librement individuel, « un

monde dans lequel les femmes choisissent en toute liberté les armes de leur émancipation » sont-ils possibles ?

Le choix d'être amicale : tendre le micro et allumer l'ampli

Une caractéristique enviable du féminisme des Glorieuses est d'être amical envers les femmes – toutes les femmes. C'est suffisamment rare pour être souligné, d'autant qu'il n'existe pas encore de féminisme de ce nom : féminisme amical.

Amicale donc, joyeuse, confiante, la fondatrice et l'auteure des Glorieuses l'est sans aucun doute quand elle dit qu'il faut tendre le micro et allumer l'ampli : « Dès que j'ai un public, je peux passer le micro à celles qui sont encore invisibilisées : il est nécessaire que le micro circule⁹. » Elle insiste sur l'importance de se mettre « dans la peau des autres » pour comprendre leurs expériences, souvent si différentes qu'on peine à imaginer leur vécu et leurs conséquences. « Je me bats pour que le corps des femmes cesse d'être l'objet de commentaires, peu importe qu'elle porte une jupe, un voile ou un chapeau. On s'en fout ! C'est aussi une question de choix : faire en sorte de vivre dans un système où lorsqu'une femme décide de porter un voile ou une perruque, elle est libre de le faire ou non. C'est pour ce choix-là qu'on se bat et les Iraniennes aussi. Elles ne se battent pas pour que tout le monde se découvre la tête. Pas du tout ! Elles se battent pour avoir le choix et qu'on leur foute la paix. »

Pour inciter à la prise de parole, prendre le micro, et le passer aux autres.

Et écouter leur choix – et leur histoire.

Le choix de chacune

La réalisatrice et photographe Émilie Juvet ne se définirait peut-être pas comme « pro-choix », mais c'est l'épithète qui me vint en premier à l'esprit en regardant son film *My body, My Rules*, plusieurs fois primé¹⁰. Ce film promeut – entre autres – le choix de chacune des actrices. Ou mieux, tous les choix de toutes les femmes, concernant leur corps – notre corps. Dans le long entretien qu'Émilie Juvet a accordé à Élodie Dapremont Rossi, il y a cette phrase, une perle précieuse : « C'est son choix, sa parole. Donc, j'ai dit allons-y¹¹. »

La libre expression, non seulement de la parole, mais du corps.

Tous les choix, y compris celui de l'hésitation

Être « pro-choix », c'est peut-être aussi, d'une certaine manière, s'accorder la permission d'*hésiter*. De ne pas savoir. De prendre le temps de réfléchir, de soupeser, de reconsidérer. « Il faut peut-être maintenant dire : “Je ne suis pas sûre de ce que c'est, être femme¹².” »

L'hésitation est trop souvent perçue comme manque – manque de clarté, de rapidité, de décision, d'action. Mais en réalité, l'hésitation est une valeur philosophique essentielle, elle est une expression du doute, elle découle d'une capacité à appréhender le monde dans son immense complexité, elle est même, selon Henry de Montherlant, le propre de l'intelligence. Je l'ai pourtant ignorée longtemps, en médecine comme en politique : l'hésitation est une excommuniée des tribunes politiques et ne fait pas partie de l'arsenal thérapeutique de la médecine d'urgence ou de soins intensifs.

Alain Boyer, qui s'est penché sur le phénomène de l'hésitation selon Paul Ricœur¹³, suggère qu'« entre l'absence de conscience des déterminismes et la “conscience triomphante”, il faut mettre en valeur l'entre-deux de la conscience hésitante, “militante”. L'hésitation est un choix qui se cherche ; elle est le lieu d'une recherche, d'un désir¹⁴ ». Les discussions sur la question du port du voile ne s'accommodent guère, pour l'instant, d'hésitation *a priori*. Et ce n'est probablement pas demain que les plateaux et plateformes médiatiques mettront en valeur la conscience hésitante, même si elle est, inconsciemment peut-être, ce qu'appellent de leurs vœux les « pro-choix ».

Féminisme intersectionnel ou la convergence des luttes

Équité et justice sociale pour toutes et tous

C'est Kimberlé Crenshaw, féministe majeure de la *Critical Race Theory*¹ et professeure à la UCLA School of Law et à la Columbia Law School, récemment invitée à l'université Paris-I-Panthéon-Sorbonne², qui introduit le terme « intersectionnel » en 1989.

Une précision sémantique s'impose ici avant d'entrer dans le vif du concept d'intersectionnalité : le mot « race » n'est en principe plus utilisé, en tout cas dans la langue française, pour distinguer, à l'intérieur de l'« espèce humaine », des différences géographiques ou morphologiques. En effet, des études scientifiques fondées sur la génétique ont établi que le concept de « race » n'est pas pertinent pour caractériser les différents sous-groupes géographiques de l'espèce humaine dans la mesure où la diversité génétique est plus importante entre les individus d'une même population qu'entre groupes différents. Le consensus scientifique actuel rejette en tout état de cause l'existence d'arguments biologiques qui pourraient légitimer la notion de race. Cependant, ce mot se retrouve dans le texte fondateur de Kimberlé Crenshaw (1989)

et même dans des textes plus récents, notamment lorsque des propos américains sont retranscrits en français³. Les termes de « racisme », « racisé·e·s », « antiraciste », eux, continuent en revanche d'être couramment utilisés.

Cela précisé, que dit Kimberlé Crenshaw ? Elle constate que les problèmes d'exclusion des femmes noires « ne peuvent être résolus simplement en incluant les femmes noires dans une structure analytique préétablie. Il s'agit donc de démarginaliser l'intersection (entre la "race" et le sexe) ». Kimberlé Crenshaw reconnaît que l'étude des intersections met en avant le besoin de tenir compte des bases multiples de l'identité et de la construction du monde social : l'intersectionnalité devrait donc être incluse dans toute forme de travail de justice sociale, dans la mesure où elle offre un cadre qui reconnaît les aspects identitaires multiples qui enrichissent nos vies et nos expériences ou qui aggravent et compliquent oppressions et marginalisations. Ainsi, pour le féminisme intersectionnel, la mission du féminisme est plus que la simple abolition du sexisme : c'est la fin de tous les systèmes de discrimination interconnectés qui affectent différentes femmes de différentes manières.

« Ne suis-je pas une femme ? », est la question que Sojourner Truth, ancienne esclave abolitionniste noire des États-Unis, posa en 1851 lors d'un discours célèbre, interpellant féministes et abolitionnistes sur les diverses oppressions, de classe, de couleur, de sexe, subies par les femmes noires. Cette question devint le titre d'un livre de bell hooks⁴, auteure féministe et militante noire américaine, dans lequel elle décrit et critique la difficulté des féminismes blancs à prendre en compte les oppressions croisées⁵.

Le temps de la convergence des luttes

Lutter contre toutes les discriminations à la fois : c'est la mission (impossible ? ou seule valable aujourd'hui ?) que se donne le féminisme intersectionnel, qui entend combattre le sexisme, le racisme et l'homophobie sans établir de hiérarchie entre ces luttes, surtout lorsque les discriminations s'additionnent. Ainsi, le féminisme intersectionnel prône une forme de féminisme à la fois individualisé et multiculturel, inclusif et protéiforme, combattant non seulement le patriarcat mais toutes sortes d'oppressions simultanées qui viennent s'ajouter à lui, comme la classe sociale, la religion, la couleur de peau, l'orientation sexuelle, voire le handicap. Le féminisme intersectionnel veut et se doit de s'adapter à cette réalité polymorphe et de combattre simultanément l'ensemble de ces discriminations sans chercher à les hiérarchiser. Un exemple concret de manifestation intersectionnelle : la Women's March on Washington⁶ qui, le 21 janvier 2017, au lendemain de l'investiture de Donald Trump, réunit des millions de personnes non seulement à Washington, mais de par le monde entier.

La simultanéité des luttes, ce jour-là, a mis à l'œuvre la convergence.

Comment lutter contre toutes les discriminations à la fois sans en créer de nouvelles ?

Toutes les voix doivent être entendues, pour elles-mêmes. Le féminisme intersectionnel se méfie de l'impérialisme du féminisme occidental et des mouvements féministes qui amalgament différentes catégories de femmes dans un seul et

même groupe. Oui, toutes les voix doivent être entendues, mais une femme non musulmane n'a pas la légitimité de s'exprimer au nom des femmes voilées, ni une femme hétérosexuelle au nom des homosexuelles, ni une femme blanche au nom des femmes « racisées ». Cette conviction que nul ne peut s'exprimer à la place des personnes concernées complique l'objectif de convergence des luttes et va jusqu'à l'organisation de réunions « non mixtes » – c'est-à-dire des réunions où par exemple des non-noir·e·s ne seraient pas bienvenu·e·s.

Certains analysent cette manière d'avancer comme un recul, d'autres cherchent à rassurer en expliquant que « si la mixité constitue un objectif pour les dominés, le chemin qui y mène passe nécessairement par des moments de non-mixité choisie⁷ ». D'autres encore, comme le philosophe François Noudelmann, déplorent cette logique séparatrice, appelant à défendre la mixité et à « promouvoir les imaginaires de la rencontre, des interstices, des personnalités multiples et des affinités électives⁸ ».

Racisé·e·s

Dans le contexte intersectionnel, les femmes noires, maghrébines, ou asiatiques par exemple, sont dites « racisées », un terme qui indique qu'elles subissent non seulement le sexisme mais aussi le racisme. Le concept est particulièrement intéressant et actuel, car ce qu'il cherche à exprimer rejoint les recherches en cours sur l'épigénétique et la notion de transmission « génétique » de vécus, d'expériences, de traumatismes. Le célèbre adage de Simone de Beauvoir – « on ne naît pas femme, on le devient » – pourrait se décliner ainsi : « On ne naît pas noire, on le devient. » L'expérience de la femme noire n'est

pas déterminée uniquement par la génétique de la couleur de la peau et du type de chevelure : l'expérience de la femme noire est « racisée », au quotidien, par le contexte « racial » global, la culture, le regard des autres, le racisme subi depuis des siècles et aujourd'hui encore⁹. C'est à percevoir, comprendre, étudier, dans un but de changement, l'effet de toutes les caractéristiques, génétiques comme acquises, sur le vécu « femme » que s'engage, notamment, le féminisme intersectionnel¹⁰. Un concept, un projet, à la croisée des sciences de la transmission héréditaire et de la transmission génétique, sachant que les deux ne se recoupent pas toujours.

Nous sommes certes des femmes génétiquement déterminées.

XX, entre autres. Oui mais pas que.

Afroféminisme

L'afroféminisme repose sur « l'affirmation de la singularité des femmes noires, qui appartiennent tant au monde des Noirs qu'au monde des femmes¹ ». Le courant afroféministe part de cette réalité : les femmes noires sont systématiquement confrontées à la fois au racisme et au sexisme.

En Afrique du Sud

Dans les années qui ont immédiatement suivi la fin de l'apartheid, je me suis rendue à plusieurs reprises en Afrique du Sud, comme scientifique invitée à l'Université de Pretoria, mais aussi pour un séminaire sur les questions de quota et d'action affirmative dans le contexte universitaire. Liza Bornman, aujourd'hui professeure à l'Université de Johannesburg², avait insisté pour que je supervise sa thèse portant sur les protéines de stress, qui étaient, à l'époque, le sujet de recherche du laboratoire que je dirigeais à la faculté Cochin³ ; elle s'engage désormais sur la prévention de la tuberculose et des infections à VIH, à l'université comme sur le terrain, notamment à Soweto.

Liza Bornman agit aussi comme ombudsman⁴ (ombudswoman !) dans son université et observe les lentes transformations concrètes de l'après-apartheid. « À ce jour, explique-t-elle, malgré les actions affirmatives, une seule

femme noire est professeure – et doyenne de sa faculté – à l’Université de Johannesburg. L’euphorie initiale de la nation arc-en-ciel a pâli et la pauvreté et les inégalités entre les riches et les pauvres aggravent les inégalités de genre. La coutume du recours aux “sugar daddies” reste fréquente parmi les jeunes étudiantes noires. Beaucoup de femmes noires, dans les campagnes, vivent encore des vies de ségrégation. Mais les Africaines sont unies et savent parler d’une seule voix, plus que les femmes blanches. La marche du 1^{er} août 2018, #TheTotalShutdown, commémorative de la marche contre l’apartheid à Pretoria en 1956, s’élève à nouveau contre les violences sexuelles⁵. »

Femmes noires et féminisme

Je vais me concentrer ici sur deux afroféministes reconnues, de générations et de continents différents, mais proches de par leurs idéaux : bell hooks et Amandine Gay. Ce choix est d’autant plus fondé que la préface de la version française du livre historique de la première a été rédigée par la seconde. Pour approfondir mes connaissances plus que parcellaires sur l’afroféminisme, je me suis donc plongée dans le livre fondateur de bell hooks, publié en français en 2015 par Isabelle Cambourakis dans sa collection « Sorcières⁶ » : *Ne suis-je pas une femme ? Femmes noires et féminisme*⁷. On ne sort pas indemne de cette lecture. Bien sûr, nous connaissons toutes et tous l’histoire de l’esclavage, de l’apartheid, et des luttes pour abolir l’un et l’autre. Mais – en tout cas pour ce qui me concerne – je ne mesurais pas l’immensité des problèmes quotidiens auxquels ont été confrontées et le sont encore les femmes noires, quand bien même l’esclavage fût-il aboli. Le livre est basé, entre autres, sur une quantité de témoignages convergents, terrifiants de réalité, bouleversants, sur la

manière dont les femmes noires – leur corps et leur voix – ont été instrumentalisées, méprisées, utilisées par les hommes blancs, les femmes blanches et même parfois par les hommes noirs, et pour leur corps réduit à un objet sexuel aux multiples utilités (y compris, pour les femmes blanches, l'utilité d'apporter la satisfaction sexuelle à leur mari tout en évitant toute réelle compétition au vu du statut social des femmes noires). Le livre contient aussi de nombreux extraits d'articles, contemporains de son écriture, ou la précédant de peu⁸.

En réalité, pour rendre compte des souffrances endurées pendant des siècles et des bases de l'afroféminisme, j'aimerais reproduire ici le livre entier de bell hooks... mais je me contenterai de citer le Combahee River Collective et sa Déclaration du féminisme noir qui, en plus de présenter les bases de l'afroféminisme, met en lumière certaines racines profondes de l'intersectionnalité : « Nous sommes un collectif de féministes noires qui se réunit depuis 1974. Depuis lors, nous avons commencé un processus de clarification politique... la définition la plus générale de notre politique actuelle peut se résumer comme suit : nous sommes activement engagées dans la lutte contre l'oppression raciste, sexuelle, hétérosexuelle et de classe et nous nous donnons pour tâche particulière de développer une analyse et une pratique intégrées, fondées sur le fait que les principaux systèmes d'oppression sont imbriqués. La synthèse de ces oppressions crée les conditions dans lesquelles nous vivons. En tant que femmes noires, nous voyons le féminisme noir comme le mouvement politique logique pour combattre les oppressions multiples et simultanées qu'affronte l'ensemble des femmes de couleur⁹. »

Il est remarquable – entre tant d'autres points remarquables dans l'engagement de ces femmes – que ce collectif ait utilisé

le terme « affronter ».

Afroféminisme en France : l'exemple d'Amandine Gay

L'histoire de l'afroféminisme américain est riche de femmes engagées telles bell hooks, Angela Davis et tant d'autres, qui ont émaillé l'histoire des États-Unis d'actions et d'écrits éclatants. En France, le mouvement afroféministe a mis plus de temps à se développer et s'est vu associer au féminisme intersectionnel, lequel s'engage contre un ensemble de discriminations, qu'elles soient liées au sexe, au genre, à la couleur, à la classe sociale et/ou à la religion¹⁰. En France, et désormais au Canada où elle a émigré, l'une des voix qui comptent dans la constellation afroféministe est celle d'Amandine Gay¹¹. Diplômée de Sciences Po Lyon, comédienne et réalisatrice, Amandine Gay « ouvre la voix¹² ». Dans sa préface à *Ne suis-je pas une femme ?*, elle développe notamment les nombreuses différences entre l'afroféminisme américain et celui des Afrodescendantes françaises. À propos de l'ouvrage de bell hooks, Amandine Gay souligne le formidable outil d'émancipation que ce livre représente pour toutes celles qui s'y plongent et s'en saisissent à leur tour. Car « le racisme est bien plus qu'une question de relations entre individus. C'est une question politique et structurelle. Ma conscience du manque de réflexion sur la dimension systémique du racisme, y compris dans les milieux progressistes, s'est fortifiée au fil d'expériences malheureuses. Et c'est aussi l'une des raisons pour lesquelles le texte de bell hooks résonne encore plus chez moi aujourd'hui, car j'ai à mon tour expérimenté la silencing dans les milieux féministes dits *mainstream* ou blancs¹³ ».

Le peu d'intérêt des féminismes français classiques pour l'afroféminisme est peut-être lié non seulement à leurs réticences à l'ouverture à l'Autre, que souligne Amandine Gay, mais aussi au moindre problème qu'il constitue en France et ailleurs en Europe par comparaison aux États-Unis ou à l'Afrique du Sud.

Noires, féministes, mais pas afroféministes

Parmi les féministes françaises, Rokhaya Diallo fait l'objet tout à la fois d'une grande visibilité médiatique (*Le Monde* lui a consacré en 2018 un excellent portrait¹⁴) et d'une large reconnaissance (ne fut-elle pas invitée au Collège de France pour y formuler la question de la présence noire dans les médias¹⁵ ?), mais aussi de critiques parfois virulentes. Par rapport à l'objet de ce chapitre, il y a lieu de souligner qu'alors qu'elle est noire, afrodescendante, antiraciste engagée, elle ne se définit pas comme afroféministe, mais comme intersectionnelle¹⁶.

Il en va de même d'Atona Damachi, Nigériane, moins connue que Rokhaya Diallo, mais qui a cocréé, avec sa sœur, le magazine *OURS*¹⁷, « *the conscious and critical magazine for the curious Citizen* ». L'éditorial du numéro consacré à la sexualité, dit : « Tel·le un·e amant·e capricieux·se [*“Like a capricious lover”*], le sexe a de multiples visages, il peut être aimable et aimant, malicieux et cruel, il peut être à découvrir encore. Dans ce numéro dédié à la sexualité, nous explorons les nombreux visages du sexe. Nous célébrons la beauté de l'intimité entre adultes consentants et attentifs. Nous réfléchissons à la meilleure manière d'aborder et de discuter le viol, le mariage forcé et l'homophobie. Nous imaginons un

monde dans lequel la sexualité serait libérée de nos complexes sociaux et personnels¹⁸. »

Un magnifique programme...

Atona Damachi, tout comme Rokhaya Diallo, préfère donc le féminisme intersectionnel, inclusif, qui tient compte de « tout le monde », à l'afroféminisme. Elle va plus loin : selon elle, ce dernier n'existe pas et ne devrait pas exister, en tout cas pas ici, pas aujourd'hui. « Je suis nigériane de par mon origine et ma culture ; je suis attachée, culturellement, à la musique, à la langue, aux traditions, à la cuisine de mon pays ; mais je vis ici, j'étudie et je travaille ici, je n'ai pas besoin d'un chapeau "afroféministe" pour protéger ma culture. Je suis connectée avec les femmes nigérianes, mais je suis aussi connectée à d'autres personnes, d'autres groupes et, s'il m'intéresse de m'engager pour que nous ayons tous et toutes les mêmes opportunités, je ne vois pas de raison de m'engager pour l'afroféminisme. J'essaie de vivre d'une façon féministe ; le journal que j'ai créé avec ma sœur est une façon de vivre mon féminisme ; et puis, j'essaie de prendre la parole, chaque fois que je suis en désaccord avec ce qui se dit, de manière civile, mais claire. Et de prendre la direction des opérations dans mon job, plus souvent qu'à mon tour, même si je suis entourée d'hommes blancs, plus âgés et plus expérimentés¹⁹. »

Ce qu'elle fait, donc, et avec succès.

Afro-cyber-résistance et twerk, ou quand l'art s'en mêle

L'artiste franco-guyano-danoise Tabita Rezaire²⁰, désormais basée à Johannesburg, développe un afroféminisme avant-gardiste, dans lequel elle remet en question la liberté qu'Internet semble offrir et les hiérarchies héritées de l'ère

coloniale qui perdurent dans le cyberspace. Née en 1989, elle étudie le cinéma expérimental à la Central Saint Martins School. Militante féministe intersectionnelle, la « cyberwarrior » s'intéresse à la place des femmes, notamment des femmes noires, dans l'histoire et le développement des technologies modernes. En 2014, elle réalise *Afro Cyber Resistance*²¹, une vidéo étonnante qui expose et explose la domination occidentale sur la Toile. « J'ai voulu, dit-elle, remettre en question la légende selon laquelle Internet serait un espace de liberté, d'ouverture, un outil de résistance contre la propagande hégémonique, où les frontières n'existent pas. C'est faux. C'est un outil de contrôle, de conditionnement et de surveillance de masse aux mains des puissances occidentales, qui reproduit les exclusions et les mécanismes d'oppression de la vie "réelle"²². » L'artiste, représentée par la galerie Goodman à Johannesburg²³ développe « une théorie et une pratique décoloniales du Net, afin de s'affranchir des hiérarchies entre les genres, les sexualités, les territoires, les cultures, les savoirs et de tous les systèmes de connaissance hérités de l'ère coloniale. Certes, légalement, juridiquement, on est dans des sociétés dites démocratiques ou postcoloniales. Le souci est que le monde postcolonial a internalisé les idéologies du monde colonial. Ce qui veut dire que toutes les hiérarchies amenées par l'entreprise coloniale – de "race", de culture, de genre, de systèmes de pensée – perdurent²⁴ ».

Dans une autre de ses œuvres vidéo, *Ass 4 sale*²⁵, Tabita Rezaire nous rappelle, avec humour et brio, que le twerk est de culture afro !

Alors, twerkons en conscience !

LGBTIQA+

« Je veux nous voir nous battre pour toutes les femmes –
les femmes de couleur, nos sœurs LGBTQ comme
musulmanes... »

Solange KNOWLES.

Indétermination et fluidité

Le mouvement LGBT, désormais LGBTIQA+¹, n'est pas un mouvement féministe en tant que tel. Cependant, le féminisme intersectionnel, dans sa volonté d'inclusion, s'associe à la mouvance arc-en-ciel et porte une attention particulière au mouvement LGBTIQA+ dans son ensemble et aux discriminations et oppressions dont ses membres font si souvent l'objet. Si le mouvement arc-en-ciel n'est donc pas un féminisme, on pourrait en revanche le situer à l'intersection des féminismes et des humanismes, comme une manière d'être femme ou homme ou intermédiaire ou d'un troisième sexe et de définir ses goûts et ses préférences de sexe et de genre de manière individuelle et autonome.

À l'heure même où je rédige ces lignes, d'ailleurs, nous apprenons qu'à partir du mois de novembre 2018, l'Allemagne sera le premier pays d'Europe à reconnaître un troisième genre².

En ce qui me concerne, dans mes précédents essais³, j'ai affirmé déjà ma position par rapport à la galaxie LGBTIQA+.

Je rêve d'un monde où l'on laisserait « venir à eux-mêmes les petits enfants », un monde où le choix du genre – des genres – pourrait être dissocié et effectué indépendamment du sexe du corps. La diversité des genres, leur multiplicité, leur fluidité et toutes les possibilités de passage qui existent entre eux, au cours du temps, leur éventuel effacement, leur indétermination sont une richesse dont nous aurions mille fois tort de vouloir nous priver. La plasticité du genre est comparable à la plasticité longtemps ignorée de notre cerveau. Je constate pourtant avec effroi que ce rêve de l'individualité reconnue du genre, de la reconnaissance de l'importance, de la nécessité même de l'autodéfinition, reste le plus souvent du domaine de l'illusion et que celles et ceux qui ne se conforment pas à un genre bien défini, à savoir celui que leur assigne leur sexe, doivent dans leur vie quotidienne affronter d'énormes difficultés quand ce ne sont pas des persécutions, des condamnations, l'emprisonnement, la torture, la mort.

Heureusement, certain·e·s icônes de courage – icônes de joie ! – portent haut le drapeau arc-en-ciel. Paul B. Preciado⁴, philosophe, écrivain, chroniqueur, commissaire d'exposition, né Beatriz Preciado, est un révolutionnaire du genre. Il estime que, dans le monde des genres, il faut faire « éclater le champ sémantique. Sortir du rêve collectif de la vérité du sexe, comme il a fallu sortir de l'idée selon laquelle le Soleil tournait autour de la Terre. Pour parler du sexe, du genre et de la sexualité, il faut commencer par un acte de rupture épistémologique, un désaveu catégoriel, un craquement de la colonne conceptuelle permettant les prémices d'une émancipation cognitive : il faut abandonner totalement le langage de la différence sexuelle et de l'identité sexuelle⁵ ». Après avoir expérimenté sur elle-même puis sur lui-même plusieurs paliers transitionnels, Beatriz s'appelle aujourd'hui

Paul. On l'interroge souvent sur le « courage d'être soi » – ce qu'il rectifie en « joie d'être soi » : « Aujourd'hui, chaque fois que quelqu'un m'appelle Paul, c'est un acte de coopération qui devient un acte de résistance politique⁶. » N'oubliez donc pas, si vous avez le privilège de le rencontrer, de l'appeler de son prénom : Paul. Et, à sa suite, je rêve que nous laissions les petits enfants se développer selon leurs goûts, sans les forcer dans des codes préétablis (les garçons doivent être turbulents et agressifs et les filles séductrices et douces). Et si nous décidions de ne plus policer le genre ? Et si nous acceptions l'indétermination, la pluralité, la diversité ? Et si nous laissions chacun être qui il ou elle souhaite être, celui qu'il ou elle est vraiment, au plus profond de soi ?

Personnellement, je ne suis pas un modèle d'indétermination : je suis ce que l'on appelle « féminine », j'ai été mariée pendant trente ans malgré mon opposition théorique au mariage, j'ai quatre filles, j'aime les hommes, je suis hétérosexuelle et je n'ai rien d'une vierge albanaise (fantastiques preuves vivantes en voie de disparition de la plasticité du genre⁷). Mais j'aime la fluidité du genre et je l'expérimente, non seulement de manière théorique, mais aussi de manière sensuelle, si tant est que lorsque la relation de sexe est aboutie, lorsqu'elle touche au sublime en matière de la qualité de la rencontre de l'autre, ou des autres, elle conduit, effectivement, à la différenciation, à la détermination et qu'il n'est plus d'aucune importance, alors, en ces moments magiques, de savoir qui est homme, qui est femme, qui joue quoi et pourquoi – pourvu que chacun joue ce qu'il a envie de jouer, et comme il a envie de le jouer. Librement.

C'est de cette différenciation dont je parle – que je chante, plutôt – dans *Ivory Honey*⁸. La poésie comme espace de résistance du féminisme, nous y reviendrons.

IVORY HONEY

I adore when his power

Melts inside me

I'm a female I'm a man

Atomic fusion operates

I'm a male I'm a woman

The snow is snowing on my garden

The snow is melting outside inside

They said we won't be able

Bellamacina wrote

To live on a pink cloud

So they said but we do live here

On that very pink cloud above my garden

Atomic fusion operates

Everything's melting in ivory honey

The snow and my body and the world and the clouds

I adore when his power

Melts inside me

I'm a female I'm a man

Molecular networks open the sky

And souls get lost in ivory honey.

Les hommes, les femmes et les autres

La star du genre qu'est l'Américaine Judith Butler a défini dès 1990 une politique féministe en l'absence d'identité sexuelle stable⁹ et continue d'appeler de ses vœux la puissance d'agir, une puissance transformatrice. Transformatrice, notamment, des genres¹⁰.

Si l'on en croit Solange Knowles (la sœur de Beyoncé), les mouvances féministes qui soutiennent la galaxie LGBTIQA+ seraient liées au féminisme intersectionnel. Nous sommes toutes sœurs, les hommes gays et nous. Mais le féminisme LGBTIQA+, s'il en est un, est bien plus qu'un féminisme spécifique : il transcende les féminismes pour proposer rien moins qu'une « rupture épistémologique », comme le dit Paul Preciado, et un humanisme qui fait de tous les humains, les uns comme les unes et les autres et les autres encore, nos sœurs.

Le témoignage de la première skateuse transgenre, Hillary Thompson, résonne encore à mes oreilles et dans mon cœur : « J'ai finalement trouvé un peu d'apaisement en lisant les écrits d'autres femmes trans qui vivaient hors normes. J'ai lu un livre de Kate Bornstein intitulé *Gender Outlaw*¹¹. Hors la loi du genre. Dans ce livre, elle dit comment elle a appris à s'accepter en tant qu'outsider. Elle s'autoproclame volontiers "monstre trans et travesti". Pour moi, cette lecture a eu une immense importance : une inspiration essentielle pour démanteler mes propres défenses et mes appréhensions. J'ai pu reconsidérer les règles de genre auxquelles je me conformais jusqu'alors de manière compulsive. J'ai réalisé que je n'étais pas seulement un homme ou une femme défectueux. J'étais moi-même. Je ne saurais me définir par quelque critère

arbitraire de genre que ce soit. Je suis ma personnalité, mes actions, ma manière de me mouvoir dans l'existence, mes pensées, mes rêves et mes peurs. »

Ce témoignage, qui date de 2017, souligne l'importance des livres (un baume au cœur pour nous tou·te·s pour qui l'écriture est la forme essentielle d'engagement vital et politique) et de l'échange d'expériences que le binôme écriture-lecture permet. Kate Bornstein et son livre ont changé la perspective et peut-être même la vie d'Hillary Thompson.

7 +

+ ? Oui... Il existe une infinité d'identités différentes, une infinité d'orientations et de goûts sexuels ou de genre, des identités flottantes, changeantes au cours du temps, provisoires, transitoires ou définitives. La question de l'identité est une question fondamentale qui m'occupe depuis longtemps, et que nous avons abordée, en collaboration avec Olivier Zahm, à la fois dans une exposition artistique et un livre éponyme, *Incertaine identité*¹, en 1994.

Je n'aborderai en « 7+ » que deux identités supplémentaires : que tou·te·s les autres me pardonnent. Non sans insister sur deux précisions dont l'importance est de taille : tout d'abord, les C et les CQALP présentés ici ne sont pas des identités reconnues comme telles et leur dénomination et le choix de leur attribuer une existence de groupe sont, pour l'instant, le seul fait de l'auteure ; ensuite et surtout, ces « groupes » font l'objet, tout au plus, de réprobation sociale, et non pas de discriminations ni de violences ou de sanctions légales comme en souffrent encore si souvent les membres des mouvances LGBTIQA+.

C comme Cougar

Cougar, un bien « vilain mot » pour une identité décriée et peu valorisée par les mêmes féministes qui veillent pourtant sur la reconnaissance globale de toutes les minorités².

Le cougar (ou puma) est un félin solitaire carnivore qui vit en Amérique du Nord et du Sud. La cougar est la femelle du cougar. C'est une femme en principe postménopausée (qui n'a donc plus aucune excuse reproductive pour rechercher les plaisirs du sexe) et qui aime et recherche la compagnie (sexuelle notamment mais pas seulement) d'hommes (beaucoup) plus jeunes qu'elles – en toute légalité évidemment et sans aucune forme de harcèlement.

J'aime la compagnie des hommes jeunes. Pour plusieurs raisons, fort éloignées d'un jeunisme imbécile. D'abord, la puissance de leur corps est tellement évidente qu'elle les prévient bien souvent d'avoir à exercer d'autres pouvoirs nocifs, voire destructeurs, tels ceux de l'argent, de la position sociale, de la menace ou du chantage, fussent-ils implicites. Ensuite parce qu'ils m'obligent à me projeter dans le futur, à imaginer ce qu'est, et surtout ce que sera leur univers quand je ne serai plus là. Comment savoir ce qui se trame dans les cerveaux qui vont faire le monde de demain si ce n'est en les fréquentant ? Ils sont la promesse de l'« à venir », ils sont la vie, la fragilité et la joie, la surprise et l'espoir, le don et la fierté, l'hésitation et l'éclat, tout ce que j'ai cherché à exprimer en une image unique, créée par l'artiste australien Shaun Gladwell, à voir en couverture de mon *Éloge de l'érection*³.



© Shaun Gladwell.

Et puis, CQALP

CQALP ? Ceux Qui Aiment Les Poupées. Qui vivent avec elles. Au Japon, aux États-Unis, en Europe, mais ailleurs aussi, et de plus en plus. La spécialiste incontestée des *love dolls*, l'anthropologue française Agnès Giard, auteure de *Un désir d'humain. Les « love dolls » au Japon*⁴ (prix Sade 2016), lorsque j'ai demandé à la rencontrer pour parler du « féminisme des poupées », s'est étonnée d'abord, puis m'a répondu qu'il était en fait passionnant d'étudier le féminisme à partir d'un objet en apparence si contradictoire avec l'idée même de l'émancipation.

« L'aspect "potiche" des poupées a été ma première interrogation sur le terrain, raconte-t-elle : s'agissait-il d'une forme de revanche de la part des hommes ? Mais j'ai fini par comprendre qu'acheter une *love doll* était en fait une façon provocatrice de se mettre en scène comme "loser". Les

poupées constituent un moyen radical de configurer collectivement une identité en miroir inversé des critères de réussite habituels. »

Les hommes qui vivent avec des poupées, d'une certaine manière, ont décidé de se soustraire aux injonctions, aux normes sociales, de vivre en autonormie, pourrait-on suggérer. La photographe et vidéaste allemande Sandra Hoyn a réalisé un portrait filmique d'un homme, prénommé Dirk, et de sa relation avec Jenny, grande poupée en silicone avec laquelle il vit depuis quatre ans. Enfin heureux. La vidéo s'intitule *Jenny's Soul*. Et il semble bien que Dirk se retrouve lui-même dans le miroir des liens qu'il crée avec Jenny. Un portrait de qui perd gagne qui génère chez le spectateur autant d'émotion que d'effroi⁵.

La crise japonaise

Mais revenons au Japon. Agnès Giard explique : « Tout commence avec l'éclatement de la bulle économique dans les années 1990. À cause de la crise, il est devenu très compliqué de fonder un foyer au Japon : il faut gagner au moins 4 millions de yens par an (soit 30 133 euros) or seuls 15,2 % des hommes dans la vingtaine gagnent cette somme ou plus. À peine 37 % dans la trentaine. Un nombre croissant d'hommes sont donc exclus de fait du marché matrimonial. Parallèlement, un nombre croissant de femmes refusent de se marier, c'est-à-dire de perdre leur indépendance financière pour se mettre au service d'un mari. Renonçant au rêve collectif de la félicité conjugale, ces hommes et ces femmes qui font le "choix" de la solitude constituent une part croissante de la population : ils ne fondent pas de foyer. Car, dans ces conditions, ainsi qu'ils le formulent eux-mêmes : "À quoi bon reproduire la comédie sociale ? Moi je préfère jouer." »

Mimant les rituels de l'amour partagé avec leur *love doll*, leurs propriétaires s'amusent à l'habiller, la maquiller, la chérir et renvoient à la société l'image d'un bonheur d'autant plus scandaleux qu'il est parfaitement factice. Il n'y a donc rien d'innocent dans l'apparence de cette poupée. Son air puéril, ses yeux trop écartés, sa bouche entrouverte font de la poupée une parfaite "métaphore de l'écran blanc", et de son visage l'équivalent d'une surface de projection. »

Comme l'écrit Véronique Buyer à propos des films de Michelangelo Antonioni : « Dans l'incertitude spatiale et temporelle induite par l'apparent vide de la blancheur, espace et temps se rejoignent alors pour cristalliser de nouvelles dimensions de la fable en dedans et au-delà d'elle-même⁶. »

La poupée devient ainsi un outil contestataire aidant à réfuter les normes de la réussite et son aspect immature garantit « sa parfaite capacité à n'être rien d'autre qu'un rêve. Et ce rêve-là, sciemment, ne débouche sur aucun projet de vie légitime en termes de reconnaissance sociale ». Volontairement mise au point comme une créature indigente, cette dernière projette l'utilisateur dans un univers où tous les êtres sont marqués par le manque. Et comme ni la société dans son ensemble ni les femmes, pour la plupart, ne sont prêtes à accepter les « losers », ceux-ci se retrouvent seuls face à leur miroir.

Conformisme parodique

« Pour une petite frange de ces célibataires marginaux, la *love doll* est un moyen d'entrer en résistance. Cette "dissidence matrimoniale" est une des formes les plus transgressives de la contre-culture japonaise. Lorsqu'ils miment l'amour avec un être qui n'existe pas, les propriétaires de *love doll* ne font jamais qu'exprimer en acte l'inadéquation

entre les normes sociales et leurs aspirations, l'impossibilité d'être heureux dans un système qui condamne les hommes à devenir esclaves d'entreprise et les femmes à devenir esclaves au foyer. »

Grâce à leur compagne d'élection – leur poupée, aveugle, inerte, sans jugement –, ces propriétaires – enfin ! – n'ont plus à performer la virilité et peuvent se permettre d'être fragiles ou féminins, à l'image de leur « miroir ». Avec elle, plus besoin de jouer le rôle du mâle, qui assume, qui assure. Un diagnostic effrayant du poids que la norme sociale fait peser sur les épaules des hommes. Comme l'analyse si bien Marcel Gauchet : « La domination [masculine] et les privilèges qui lui étaient associés se payaient fort cher. Si elles servaient un rôle avantageux, les contraintes de l'assignation virile étaient rudes, et le système d'obligations qui entourait le monopole de l'existence publique se montrait particulièrement pesant... Jamais dominants ne se seront accommodés avec autant d'aisance de l'abandon de leurs prérogatives (quand ils ne l'appellent pas de leurs vœux...). La vérité est qu'il a été le soulagement d'un fardeau pour eux aussi⁷. »

Mais revenons au sujet de notre livre : et le féminisme dans tout cela ? La réponse d'Agnès Giard : le conformisme parodique. « Selon le principe du conformisme parodique, le féminisme au Japon consiste à exagérer l'image que les autres se font de vous. La femme va surjouer la “cruche” pour caricaturer la féminité ; l'homme, de même, va surjouer l’“otaku” infantile condamné à entretenir des relations sans issue avec des poupées grandeur nature. Ces autoparodies ludiques sont des manières d'être rebelle au Japon⁸. » D'ailleurs, pour les femmes aussi désormais, l'acquisition d'une poupée peut devenir l'occasion de subvertir les normes

de genre : un nombre croissant de Japonaises achètent des *love dolls* avec lesquelles elles jouent à être « l'homme ».

Il y aurait lieu de poursuivre bien sûr, sans oublier, notamment, ni les fascinants « muxes » mexicains⁹, ni les *ecosexuals*¹⁰, ces activistes éco-sexe emmenés par Annie Sprinkle, polymorphes et « pollen-amoureux » et qui « font l'amour à la Terre ». Les *ecosexuals*, des écoféministes ?

Écoféminisme

L'écoféminisme est une philosophie, une éthique et un mouvement nés de la conjonction et de l'union de courants de pensée féministes et écologistes. C'est la militante française Françoise d'Eaubonne (1920-2005), fille du comte d'Eaubonne, un chrétien anarchiste et figure iconoclaste de l'intelligentsia française, qui introduit en 1974 le terme d'écoféminisme¹. Estimant que le patriarcat, responsable de l'asservissement des femmes dont il s'est approprié le corps, l'est aussi des désastres écologiques causés par la logique capitaliste, elle considère qu'il revient aux femmes de faire converger les luttes écologique et féministe, toutes deux en pleine expansion au début des années 1970. Françoise d'Eaubonne crée le mouvement « Écologie-féminisme centre » en 1974.

De nombreux écoféminismes ne seront pas détaillés ici malgré leur importance : l'écoféminisme « de résistance » de Vandana Shiva² (Staying Alive) ; l'écoféminisme faisant référence à l'écologie dite profonde et aux mythes fondateurs de la terre mère, à une planète symbiotique ou à l'hypothèse Gaïa³, ou encore à un paradis perdu à réinventer⁴ ; l'écoféminisme matérialiste de Maria Mies⁵ et tant d'autres...

La nature a-t-elle un genre ?

Comme l'évoque Catherine Larrère dans son excellent article intitulé *La nature a-t-elle un genre ? Variétés d'écoféminisme*⁶, le militantisme féministe et écologiste de Françoise d'Eaubonne est, malgré son origine hexagonale, mal connu en France et c'est surtout aux États-Unis, où l'écoféminisme s'est constitué en courant spécifique, que l'on rend hommage à Françoise d'Eaubonne. L'écoféminisme anglo-saxon, américain et australien s'est développé hors des chemins indiqués par la pionnière, au sein d'une part des courants de protection de la nature et, de l'autre, de cette nouvelle éthique que deviendra l'éthique du *care*⁷. Il n'en reste pas moins qu'il persiste même dans l'écoféminisme anglo-saxon la notion que les comportements d'oppression des femmes et les comportements de non-respect de la nature sont similaires et convergents.

Le concept d'« éthique du *care* » trouve son origine dans une étude publiée par Carol Gilligan⁸ en 1982 aux États-Unis. En France, « La notion de *care* a surgi sur la place publique suite à une déclaration de Martine Aubry : “Il faut passer d'une société individualiste à une société du *care*, selon le mot anglais que l'on pourrait traduire par le soin mutuel⁹” ». Selon Joan Toronto¹⁰ : « Le *care* est une activité caractéristique de l'espèce humaine, qui recouvre tout ce que nous faisons dans le but de maintenir, de perpétuer et de réparer notre monde, afin que nous puissions y vivre aussi bien que possible. Ce monde comprend nos corps, nos personnes et notre environnement, tout ce que nous cherchons à relier en un réseau complexe de soutien à la vie. » Karen J. Warren, quant à elle, dans *Le Pouvoir et la Promesse du féminisme écologique*¹¹, insistera sur l'importance double du féminisme pour l'éthique environnementale et de l'environnementalisme pour le féminisme.

Les risques de l'écoféminisme

Mais tout n'est pas si simple et lier féminisme et écologie comprend des risques non négligeables, parmi lesquels celui d'écarter les hommes de l'écologie n'est pas des moindres. Mais surtout, pour nous, femmes, ce lien comporte le risque de ce que j'appelais le « retour au tipi » (allégorie du retour « à la maison » amorcé au tournant du XXI^e siècle chez les femmes en Allemagne, pays où l'écologie a valeur de vertu). *Mother Nature, Sister Moon*, retournons à la nature, enfanter et laver les couches et, à l'image de cette nature qui donne les arbres qui donnent les fruits, nous, le pommier sans le mal de la connaissance, remplissons notre mission et que la vie continue grâce à nous et notre abnégation et les fruits de nos entrailles.

Catherine Larrère¹² pose très clairement les questions essentielles :

- Peut-on parler des femmes sans parler de la nature¹³ ?
- Poser aux féministes la question de l'écologie, introduire la nature dans la réflexion sur les femmes, n'est-ce pas par excellence, ce que redoute le féminisme ?
- En liant la nature et les femmes, les écoféministes ne menacent-elles pas de naturaliser un féminisme qui se veut antinaturaliste ?
- L'accusation d'essentialisme portée – y compris par certains écologistes – à l'écoféminisme est-elle justifiée, ou non ?

Dans un argumentaire aussi savant qu'efficace, Catherine Larrère tend à écarter ces risques. Mais mon inquiétude persiste : si nous ne sommes pas extrêmement vigilantes aux

conséquences possiblement néfastes de l'écoféminisme sur nos libertés sociales, chères sœurs par nature, chaque pas en avant sur le chemin de la verte nature préservée pourrait bien être un pas en arrière sur la conquête même de notre existence.

Écoféminisme artistique

Bien des artistes admirables en raison de leur engagement écologique et de la qualité de leur travail, telles (parmi celles que je connais le mieux) Ursula Biemann, Janet Biggs, Janet Laurence... si elles ne mettent pas en avant leur « écoféminisme » sont néanmoins des féministes qui explorent constamment, dans leurs créations, les questions environnementales¹⁴. Janet Laurence¹⁵ crée même des laboratoires, des cliniques entières, œuvres d'art et de *care*, des hôpitaux imaginaires pour les espèces marines en voie de disparition, dans lesquels elle soigne les plantes, les coraux, les poissons... Son art est sa réponse à l'angoisse environnementale qui nous étreint tous et toutes et ses propositions métaphoriques, oniriques, hypnotiques s'offrent à nous comme autant de possibilités de rêver la beauté du monde et peut-être de prévenir l'extension des catastrophes qui d'ores et déjà menacent notre survie. Ses œuvres nous engloutissent dans un monde aussi splendide que fragile, d'où nous sortons émerveillés, plus désireux que jamais de contribuer à « guérir le monde », nous aussi.



© Janet Laurence/ © photo Felicity Fenner.

En revanche, parmi celles qui se déclarent ouvertement écoféministes, les Climate Guardians Angels¹⁶ dans leurs longs péplums blancs, leur diadème végétal ornant leur front et leurs ailes d'ange vissées sur leurs épaules, avec leurs pancartes « *Climate Justice : no excuses* », « *Coal kills* », « *We have five minutes before midnight* », « *Solar & wind energy are divine* », « *Can't eat coal, can't drink gas* », etc., ne me rassurent guère.

Je reste sceptique également devant l'« entreprise de dépollution » (ou de nettoyage) menée au nom de l'art par l'Américaine Mierle Laderman Ukeles¹⁷. « En 1969, écrit Paul Ardenne, cette artiste rédige son *Manifeste pour l'art ménager* et crée un genre, le “Maintenance Art”, l'art ménager.

Nettoyer, pour Mierle Laderman Ukeles, n'est pas un acte mineur mais la condition première d'une vie menée dans un cadre propre, hygiénique, agréable et convivial. Le rôle historique des femmes dans la fonction de nettoyeurs (de nettoyeuses), pour l'occasion, doit être salué et pris en considération à sa juste valeur, relèverait-il d'une forme de partage des tâches qui tient bien souvent de l'oppression masculine et de son obsession du casernement des femmes. Cette fonction immémoriale du nettoyage, l'artiste va à son tour la relayer en montrant la nature exemplaire, aussi nécessaire que salubre à l'échelle sociale. La première exposition de Mierle Laderman Ukeles, à New York, cette même année 1969, significativement intitulée "Care", fait entrer en galerie des conteneurs emplis de déchets. »

Les performances de l'artiste relèvent d'un même souci de valoriser la fonction de nettoyage. *Touch Sanitation* (1978-1980) : plusieurs années durant, l'artiste salue et remercie chacun des 8 500 éboueurs de New York (« Merci de garder New York en vie ») puis expose dans une galerie l'ensemble des clichés obtenus. « En tant que femme, dit l'artiste¹⁸, j'ai eu le sentiment, et plus particulièrement lorsque je suis devenue mère, que je faisais mon entrée dans la classe millénaire des femmes d'entretien. Le problème c'est qu'on ne m'a pas demandé d'y entrer. J'ai choisi consciemment ces éboueurs parce qu'ils effectuaient une tâche de genre féminin pour la ville, une tâche semblable à celle des femmes au foyer. »

Est-il besoin de préciser que la définition des travaux ménagers comme « une tâche de genre féminin », même si elle s'appuie sur une certaine réalité qu'elle fige d'un même tenant, ne suscite pas mon enthousiasme ?

Quand l'éco-art devient intersectionnel : l'œuvre d'Ágnes Dénes

Ágnes Dénes, d'origine hongroise, New-Yorkaise d'adoption, réalise, en 1982, à l'extrémité est de Manhattan, au pied des toutes nouvelles Twin Towers, à proximité donc d'une des zones les plus densément urbanisées du monde, une œuvre emblématique : *Wheatfield (Champ de blé)*. Champ de blé ? Sur une surface inoccupée du bas Manhattan de 8 000 mètres carrés, l'artiste fait livrer plusieurs tonnes de terre, qu'elle enrichit par un compost de détritiques urbains récupérés. L'artiste ensemeence ensuite ce terrain à la main. En août 1982, le blé qui a poussé est récolté à nouveau à la main, maigre récolte sans doute (5 quintaux) mais dont, précise Paul Ardenne, « le destin ne sera pas quelconque. Associée à une campagne pour la lutte contre la faim dans le monde, l'opération Champ de Blé connaît une prolongation dans de multiples présentations et rencontres autour de la question de l'alimentation. Dans le cadre, notamment, du “International Art Show For the End of World Hunger”, Minnesota Museum of Art, 1987-1990¹⁹ ».

Silent Spring

Silent Spring : la beauté poétique de ce titre évoque un éveil amoureux plus qu'une prédiction, une mélancolie de l'aube plus qu'un désastre à venir. Et pourtant, c'est bien ce désastre que nous promet la biologiste Rachel Carson avec *Silent Spring – Printemps silencieux*, littéralement²⁰. Un printemps sans oiseaux, sans plus la folle générosité de ces concerts de l'aube que chaque février nous apporte, année après année, ces concerts dont le désir de vivre, de copuler, de

pondre est le seul chef d'orchestre. Plus d'oiseaux, car le dichlorodiphényltrichloroéthane (le fameux DDT) fragilise à tel point les coquilles des œufs des oiseaux constamment exposés aux pesticides que bientôt plus aucun oisillon n'arrivera à maturité.

De *Silent Spring*²¹, qui contribua à l'interdiction du DDT aux États-Unis, Al Gore dira qu'il constitue « l'acte de naissance du mouvement écologiste ». « Ce n'est pas moi, c'est Rachel Carson qui a inventé l'écologie profonde », affirmera pour sa part le philosophe norvégien Arne Næss. *Printemps silencieux* est devenu un monument de l'histoire culturelle et sociale du xx^e siècle, et Rachel Carson l'une des femmes les plus influentes de ce même siècle.

Pour que les oiseaux chantent encore...

L'écoféminisme spiritualiste ou néopaïen de Starhawk

Parmi les écoféminismes, il en est un, et parmi les écoféministes il en est une, que l'on ne saurait oublier : Starhawk, étonnante sorcière communautariste, auteure de *Rêver l'obscur*²². Rêver l'obscur, mais agir dans la lumière. Je cite ci-dessous un extrait de *Rêver l'obscur*, qui est plus communautariste qu'écologiste mais qui est surtout profondément féministe – et admirable.

« Voici une histoire, écrit Starhawk : Une femme est violée. Cela n'a rien d'inhabituel, des femmes sont violées tous les jours. Cette femme cependant est membre d'une communauté de femmes forte et solidaire. Elle croit qu'elle sait qui est l'homme ; mais elle ne peut pas rassembler suffisamment de preuves pour le poursuivre en justice. Peut-être a-t-elle quelques doutes elle-même sur le fait d'envoyer quelqu'un en

prison, où il peut très bien être violé à son tour, et sûrement pas être réformé pour autant. Que nous soyons d'accord ou non avec ses doutes, c'est ce qu'elle sent.

« Elle se tourne vers sa communauté. Un groupe de femmes se rend avec elle sur le lieu de travail du violeur. Elles attendent qu'il sorte de l'immeuble et l'entourent.

« Les femmes n'ont aucune force à leur disposition. Elles ne peuvent en appeler ni aux armes ni aux prisons de l'État. Elles mettent simplement l'homme face à son acte et sa responsabilité. Elles apparaissent devant lui comme une communauté vivante qui dit : “Ce que vous avez fait est intolérable pour nous.”

« L'homme est honteux, embarrassé, sur la défensive. Il est obligé de regarder sa victime en face, de la voir dans un nouveau contexte. Change-t-il ? Nous ne le savons pas. Mais dans cette communauté, il ne cause plus de problème. »

Voici, au titre de l'écologie, une formidable leçon d'« écologie humaine²³ ».

Et de vie.

Antispécisme

On n'est pas des bêtes

L'antispécisme consiste – en le disant de la manière la plus simple possible – à inclure le respect, la protection et la valorisation des animaux dans l'ensemble des luttes contre les discriminations d'ores et déjà prises en compte par l'intersectionnalité. L'antispécisme est peut-être la forme la plus aboutie d'intersectionnalité, où l'espèce trouve sa place aux côtés de toutes les autres causes de discrimination combattues par ce courant. Pour les antispécistes, le spécisme est à l'espèce ce que le sexisme est au sexe. Ainsi, toute lutte qui omet de prendre en compte la perspective antispéciste est une lutte vouée à reproduire des mécanismes de domination, qu'ils soient matériels ou idéologiques, et le féminisme ne sera pas véritablement intersectionnel tant qu'il ne prendra pas en compte les animalisé·e·s. « De plus en plus de féministes se détournent du chauvinisme humain pour embrasser la solidarité animale », nous dit Axelle Playoust-Braure, militante antispéciste et masterante en sociologie et études féministes à l'Université du Québec à Montréal. Selon la sociologue Emily Gaarder, entre 68 et 80 % des militant·e·s pour les droits des animaux sont des femmes¹.

« Humain·e·s ou non, tou·te·s sensibles ! » C'est le slogan d'Axelle Playoust-Braure, qui s'exprime ainsi sur le blog « Je

suis féministe² » : « *Tous humains !* C'est probablement le slogan le plus fédérateur de la gauche. Pas plus tard qu'hier je l'entendais à plusieurs reprises lors d'une conférence sur l'intersectionnalité. Pas étonnant : en réaffirmant notre commune appartenance à l'espèce humaine nous rappelons collectivement que chacun·e d'entre nous possède une valeur intrinsèque, inaliénable, qui doit être reconnue et respectée par les autres. À l'opposé, l'animalisation est perçue comme l'un des processus les plus violents de dénigrement ; animaliser, c'est rabaisser, mépriser, porter atteinte à la dignité. L'animalisation est perçue comme la menace ultime de déclassement social. Ce mépris total de ce qu'on associe à l'animalité devrait pourtant nous interroger sur la position matérielle dans laquelle sont placé·e·s celles et ceux qui n'ont pas le luxe de naître du bon côté de la frontière d'espèce. Personne ne souhaite être traité·e comme un bout de viande, comme du bétail. Non, vraiment personne... Pas même le bétail. Lorsque nous valorisons notre humanité, nous plaçons les animaux dans une position de repoussoir moral : "Tous humains", c'est aussi et surtout "On n'est pas des bêtes". »

Politique sexuelle de la viande

« Les animaux d'élevage, écrit encore Axelle Playoust-Braure, incarnent sans aucun doute la version la plus aboutie du processus d'altérisation. Ils sont radicalement Autres, font l'objet d'une appropriation totale : non seulement de leur temps, de leur corps, des produits de leur corps et de leurs petits, mais également de leur vie même. Nous les privons également de subjectivité et d'agentivité. [...] Ce qu'on appelle dignité humaine, qui est censée refléter l'essence de l'espèce supérieure, est en réalité un outil idéologique pour tenir en respect celles et ceux à qui l'on refuse toute

considération morale : les *non*-humains. Lorsqu'on considère que les animaux ne sont pas concernés par les luttes pour l'égalité puisque *eux* sont vraiment différents, naturellement différents donc légitimement inférieurs, nous ne faisons rien d'autre que naturaliser un système de domination arbitraire similaire aux systèmes raciste et patriarcal. »

De prime abord, il peut sembler choquant d'avoir à défendre les droits des animaux pour mieux défendre le féminisme. Il faut alors revenir aux fondamentaux, à savoir à l'ouvrage encyclopédique de Carol A. Adams, *La Politique sexuelle de la viande. Une théorie critique féministe et végétarienne*³. Un ouvrage extrêmement documenté et qui établit de manière irréfutable comment dans le langage et l'imagerie courants, aux États-Unis à tout le moins, le corps féminin et le corps animal sont constamment mis en rapport, comparés, décomposés – dépecés – en « morceaux » et sexualisés. « En réalité, dans les États-Unis sexistes, où les femmes sont des extensions objectivées de l'ego masculin, les femmes noires sont considérées comme des hamburgers et les femmes blanches des côtes de bœuf⁴. » La métaphore d'« Ursula Hamdress » (une truie habillée de sous-vêtements de dentelle et étendue dans une position d'offerte soi-disant sexy) se veut peut-être une plaisanterie, mais en dit long sur les équivalences conscientes ou inconscientes entre femmes et animaux qui irriguent l'imaginaire masculin (des États-Unis sexistes). On ne s'étonnera plus alors de « balance ton porc » !



Le Burger du Jour, © Julien Serve, 2019.

« Des animaux abattus et dépecés, on tire des images de férocité, d'impératif territorial, de comportement agressif [...]. Avec le symbolisme de l'abattage des animaux, nous sommes confronté·e·s à des images à connotation politique d'absorption, de contrôle, de domination et de nécessité de violence. Ce message de domination masculine se transmet par la consommation carnée, à la fois sur le plan symbolique et dans le réel⁵. » Le phallogocentrisme de Derrida devient carnophallogocentrisme. D'où s'ensuit, en toute logique, une apologie du végétariannisme.

Un zoo égaré au milieu de nulle part

Selon Aymeric Caron⁶, le même qui regretta le #BalanceTonPorc au titre qu'il était malencontreusement spéciste et auquel il aurait préféré #BalanceTonWeinstein : « L'antispécisme milite pour l'intégration de tous les êtres vivants sensibles dans une même famille de considération

morale. Vu sous un autre angle, cela signifie que l'antispécisme revendique l'appartenance de l'espèce humaine à une communauté beaucoup plus large qu'elle-même, celle des animaux. Il s'agit de notre communauté initiale, dont nous ne sommes jamais sortis, malgré nos tentatives désespérées pour le faire croire et l'obstination à renier nos origines. Nous ne sommes que les jeunes visiteurs d'un zoo égaré au milieu de nulle part. »

L'antispécisme a encore de longs jours devant lui avant de réconcilier l'ensemble de ses jeunes acteurs. Une lecture informative à cet égard sur Ondeejeune⁷.

Féminismes d'artistes

« Le fait d'être une femme ne devrait jamais être une excuse. »

Eva MAGYAROSI, artiste.

L'art féministe a joué un rôle essentiel dans la formulation, la représentation et la conceptualisation des idées féministes, en particulier de toutes celles touchant à la place du corps dans l'intime comme dans le politique – les deux étant constamment intriqués. De très nombreux ouvrages d'artistes féministes ont fait date, dans l'art et dans la société en général, dont seulement quelques-uns sont cités ici, mais qui renvoient chacun à une abondante littérature pour celles et ceux que le féminisme d'artiste intéresse plus particulièrement¹.

C'est volontairement que je parle de féminisme d'artiste et non de féminisme artistique, car le féminisme lié à l'art est essentiellement le fait d'artistes singulières, engagées certes comme féministes mais aussi et surtout comme artistes. Et, dans la mesure où la bibliographie proposée permet de faire un large tour d'horizon, je fais le choix de ne parler ici que de quelques artistes que j'ai eu personnellement le privilège de rencontrer et qui, en 2018, organisent autour d'elles des scènes féministes souvent ignorées du fait même qu'elles sont en pleine recherche et en pleine constitution.

De plus, de très nombreuses, peut-être toutes les artistes femmes même, créent en réalité dans un geste féministe, même si elles ne le revendiquent pas, car créer – créer autre chose que ces merveilleux enfants dont nous sommes les mères souvent involontaires –, oui, créer est un geste puissant d’affirmation féministe : nous, femmes, créatrices du monde. Ne serait-ce que pour infirmer les *fake news* de l’inénarrable Éric Zemmour : « Les femmes ne créent pas, elles entretiennent. Elles n’inventent pas, elles conservent. Elles ne forcent pas, elles préservent. Elles ne transgressent pas, elles civilisent. Elles ne règnent pas, elles régissent². »

Femme, artiste et mère ?

Certaines artistes particulièrement reconnues profitent de cette position dominante et de leur audience pour affirmer que si elles avaient eu des enfants, elles n’auraient jamais pu arriver là où elles sont. Ce type d’affirmations peut faire plus de mal aux artistes femmes que des bataillons d’hommes en garde rangée. Qu’elles-mêmes aient fait le choix de ne pas avoir d’enfants est leur droit le plus absolu mais qu’elles érigent ce droit en passage obligé du succès artistique équivaut à porter des coups inutiles à toutes celles qui essaient de combiner vie professionnelle et vie familiale – vie d’artiste et vie de mère – au prix de mille « tours » comme l’explique ci-après Céline Cadaureille.

Je pense bien sûr à Tracey Emin³ et à Marina Abramovic. À propos de la seconde, Eszter Szilágyi, scénographe hongroise, me confie qu’elle va travailler à une pièce dans laquelle elle va se mettre en scène comme la fille secrète de Marina Abramovic, la fille que Marina a toujours cachée. À cette perspective, nous rions.

Parmi les artistes avec qui je travaille : Elena Kovyline, grande artiste féministe russe dont on dit qu'elle sera, justement, la prochaine Marina Abramovic, a trois enfants ; Dana Hoey, Rachel Labastie, Clare Langan, Eva Magyarosi, Maro Michalakakos, Shannon Plumb, Laure Tixier, Lee Yanor ont toutes un ou plusieurs enfants ; Ursula Biemann, Janet Biggs, Leslie Deere, Marie Hendriks, Violaine Lochu, Joanna Malinowska, Yapci Ramos, Gözde Türkan n'en ont pas (ou pas encore). Avec toute la bonne volonté du monde, je serais bien incapable d'établir une corrélation entre leurs maternités, ou l'absence de maternité, et la qualité de leur travail. Et bien entendu il ne serait jamais venu à l'idée de personne d'essayer d'établir ou de réfuter une telle corrélation pour les artistes hommes.

Dois-je dire encore que ma mère était *femme, artiste et mère* ?

*Céline Cadaureille,
les tours de force de la sculptrice*

« Quand j'ai fait les Beaux-Arts au début des années 2000, les jeunes femmes étaient encore rares dans les ateliers de sculpture. J'appréciais cet environnement viril car je pouvais me mesurer à mes camarades et me prouver que j'en étais capable ! Mais mon appétence à faire de la sculpture dépassa vite la gageure. Devenir artiste m'obligea à me positionner en tant que femme et à en venir aux féminismes... C'est-à-dire que cela m'amena personnellement à prendre position, à faire un tour de force pour retourner les schémas du père et dévier les trajectoires qui me semblaient tracées d'avance. Dévier les planètes, sans tambour ni trompette. J'ai donc fait ce qui me semblait nécessaire pour être libre de mes

orientations, pour répondre à mes désirs et à ma curiosité. Pour ma famille, je suis devenue une curiosité ! »

« C'était ma révolution secrète et je m'intéressais alors dans l'histoire de l'art aux représentations des femmes libres de leur corps et de leurs actes, aux femmes dangereuses pour l'ordre établi. Beaucoup de peintres ont utilisé des figures féminines pour représenter la révolution, telles *La Liberté guidant le peuple* de Delacroix (1830) ou Anna la Noire que l'on peut reconnaître dans l'eau-forte *Losbruth* de Käthe Kollwithz (1903), représentant une émeute. Ces deux peintres rendaient compte de la révolution mais aussi d'une évolution du comportement de ces femmes qui cherchaient à prendre les armes ! À l'opposé, j'avais pu observer que la peinture de l'époque nous tirait un bien triste portrait de mères inertes comme dans *Le Serment des Horaces* de David (1785). Cette composition laisse apparaître les mères en retrait et en pleurs, accablées par leur condition. Parfois, les mères étaient même effacées de la peinture... C'est le cas par exemple dans le *Portrait de Pierre Joseph Proudhon avec ses enfants*, réalisé par Courbet (1865) où la mère est finalement remplacée par une corbeille de linge. »

« Bien que ces images soient d'un autre temps, elles sont restées longtemps ancrées dans mon esprit. Aussi, ma maternité a été pour moi une autre révolution personnelle qui semblait s'opposer à la première... Il m'a fallu composer avec ces images en rejetant les figures passéistes de femmes passives pour réévaluer le rôle de la mère et me convaincre qu'il était enfin possible d'être à la fois artiste, féministe et mère. De garder les armes dans une main lorsqu'on a le biberon dans l'autre. Bref, faire cette fois un tour de force en moi. Car, en définitive, à tout âge et à toute époque, être une femme nous oblige à nous défendre de ces images arrêtées, à

nous repenser au travers du nouveau féminisme. C'est pourquoi il me paraît nécessaire de revoir ses références et de rester armées ou bien encore de faire des tours sur soi, des révolutions en soi pour se réinventer à chaque nouvelle éclipse⁴. »

Faut-il préciser que les sculptures de Céline Cadaureille sont charnelles et souvent sexuellement connotées : l'artiste n'a pas hésité à créer soixante-quinze magnifiques « verges suspendues » en porcelaine, grandeur nature, au toucher de soie, dans lesquelles elle laisse progressivement se faner des roses, comme dans un vase oublié... Elle explore aussi, dans l'ensemble de son œuvre, les domaines de la contrainte, de l'emprisonnement, de la folie et du sadomasochisme. Et de la *Dynamique du mou*⁵ !

Kata Oltai, le courage de l'indépendance

Kata Oltai⁶, historienne de l'art et commissaire d'exposition, est une figure phare du jeune féminisme indépendant hongrois d'aujourd'hui. Je la rencontre à Budapest, dans son espace art-féminisme-rencontres que tout Budapest connaît, Feri Gallery⁷, une « *feminista galleri* » qui, tant par l'exiguïté du lieu que par son activité intense et libre, m'évoque ma propre galerie à Genève. Le début de la vie de féministe active dans l'art de Kata Oltai remonte à 1998. Elle étudie alors l'histoire à l'université où elle travaille, proche d'Edit Andras⁸ qui s'intéressait, dans la mouvance des années 1990 à New York où elle avait elle-même étudié, au féminisme et à la masculinité.

« Edit a été une personne clé, pour moi et pour Budapest, elle a ouvert une discussion non formaliste, moderniste, loin des traditions de l'histoire de l'art que j'apprenais, les

couleurs, les formes, l'orthodoxie ancienne. Elle est devenue mon mentor et j'ai fait ma thèse avec elle sur le thème de la critique féministe. J'ai ensuite travaillé comme commissaire assistante dans des galeries et des institutions, mais j'avais toujours mon agenda féministe personnel, y compris pendant les six ans où j'ai travaillé comme commissaire au Ludwig Museum⁹, puis en Hongrie dans un musée privé. En parallèle à ces "grands jobs" et ces grandes expositions que j'ai pu faire, j'avais ce besoin de conduire aussi de "petits projets", faire des choses qui pouvaient aller vite. Quand, ici en Hongrie, le changement politique s'est opéré, que tout est devenu très agressif, y compris dans les institutions, j'ai décidé de renoncer au travail institutionnel. Ce n'était pas évident de l'extérieur, mais de l'intérieur je ressentais très fort ce besoin, de m'éloigner de ce monde dans lequel tous les directeurs étaient des politiciens, des amis de politiciens, des frères de politiciens, placés dans ces positions en reconnaissance de leur loyauté au gouvernement, même s'ils n'avaient aucune expérience de l'art contemporain. Avant et avec "Second Skin", j'avais beaucoup de visibilité, pas de censure, et je pouvais travailler librement autour des thèmes qui m'importent : l'identité, l'homosexualité, le féminisme. Mais désormais la société ici redéfinit le "bien" et le "mal" avec la mère et la putain : la mère c'est bien car elle fait croître la société ; la putain, il faut l'enlever, la démolir. Je ne me retrouve pas dans ces valeurs. »

« J'ai donc décidé d'ouvrir mon propre espace, féministe, "non-profit", un "project-space", avec un agenda précis, un agenda "gender-fluid". Mes expositions sont des dialogues que j'ouvre ; je ne "représente" aucun artiste mais je veux ouvrir la discussion, avec un vocabulaire féministe, en invitant des œuvres qui ne sont ni spécifiquement ni explicitement

féministes mais qui peuvent être lues d'un point de vue féministe. Par exemple, pour les films, ce peuvent être toutes sortes de films susceptibles d'être regardés, compris, par l'intermédiaire d'un regard, d'une lecture féministe. J'ai aussi décidé d'utiliser mon propre argent pour faire vivre cet espace ; j'ai ouvert un *vintage shop* et ce que je gagne d'un côté je le dépense de l'autre. Le fait de ne pas avoir de subvention quelle qu'elle soit est un formidable "parapluie" car l'argent compromet l'art, nous le savons tous, mais en réalité beaucoup d'artistes opèrent avec beaucoup d'argent. L'opposition entre art et argent est une vieille histoire, une tradition reprise par la néo-avant-garde dont je fais partie. J'utilise mon propre argent et personne ne peut rien me dire. »

« Je n'ai pas besoin d'être quelqu'un. L'invisibilité fait partie de mon agenda. Je ne demande rien, je ne vends rien, je n'ai pas de site Web, je me tiens à l'écart, j'attire par la curiosité. Mais je peux parler : car si tu veux parler d'une quelconque question, de tel problème, de telle question de société, tu dois savoir quelle position tu occupes, où tu te places pour parler, et quel argent te fait vivre. J'occupe une position invisible, sans importance, et je vis de mon propre argent que je gagne au quotidien. Je peux tout dire. »

Oksana Chatchko, Paris, hommage à une Femen disparue

Oksana Chatchko, militante anarcho-féministe ukrainienne, cofondatrice des Femen, « sextrémiste », vivait en France depuis 2013, après avoir quitté l'Ukraine et les Femen en raison de divergences internes à l'organisation. Artiste depuis toujours, elle s'était inscrite aux Beaux-Arts de Paris et avait exposé en mai 2018 au 22 Visconti, chez Frank Perrin, dans une exposition intitulée *Talking about a Revolution*¹⁰ dont le

commissaire était Paul Ardenne – je l’y avais à peine rencontrée, juste le temps de ressentir une immense sensibilité. Mais, le 23 juillet, elle a été retrouvée morte chez elle, dans son minuscule appartement à Montrouge. Son mot testamentaire : « YOU ARE FAKE. »

Elle ne l’était pas.

« Oksana Chatchko était comme une muse pour moi, elle m’a impressionné », écrit le réalisateur suisse Alain Margot qui a réalisé un film sur elle¹¹. Et, tout comme le critique d’art Olivier Blanckart, qui la disait « divinement douée¹² », Alain Margot aimait par-dessus tout les icônes iconoclastes qu’Oksana Chatchko peignait avec une maîtrise technique plus proche de l’icône que de l’iconoclaste.

Émeutes de chattes, en Russie et ailleurs

« Quel que soit le problème, essaie de le résoudre d’abord par l’art, puis par tous les moyens à ta disposition. L’art est le meilleur médecin. Ton médecin personnel, et le médecin de la société¹³. »

Les Pussy Riot, un groupe de punk-rock féministe russe, originaire de Moscou, ont inventé le féminisme punk¹⁴. Le nom du groupe est une réponse parfaite, par anticipation, au désormais célèbre « *grab them by the pussy* » de Donald Trump. Une réponse aussi à certaines déclarations de l’archiprêtre Dmitri Smirnov, porte-parole de l’Église orthodoxe russe, telle celle-ci, particulièrement édifiante, citée par Nadeja Tolokonnikova : « Le féminisme n’a évidemment rien de naturel pour la Russie et n’y a aucune racine. Le féminisme a pour objectif de détruire les fondements du christianisme. Le féminisme s’emploie à placer la femme au

même niveau que l'homme, en lui ôtant ses privilèges. La femme se trouve ainsi séparée de l'homme. Le féminisme détruit la famille. Les droits spécifiques des hommes, des femmes, des enfants détruisent la famille. Si nous sommes gens de foi, nous devons percevoir le féminisme comme un poison qui, s'insinuant dans la conscience de la société et de la famille, rend l'être humain malheureux. » Nadeja Tolokonnikova commente : « Nous avons toujours adoré regarder les vidéos de l'archiprêtre Smirnov sur YouTube. Notre cher petit cœur, il est un de ceux qui ont inspiré les Pussy Riot. Nous roulions sous la table en regardant ses interventions – et à force de nous écrouler de rire, nous avons eu l'idée un jour de créer un groupe punk féministe¹⁵. »

Depuis 2011, le collectif organise à Moscou des performances artistiques non autorisées pour promouvoir les droits des femmes et s'opposer au régime de Vladimir Poutine, et à ses campagnes. Le 21 février 2012, trois Pussy Riot sont placées en détention pour avoir « profané l'autel de la cathédrale du Christ-Sauveur », en exécutant, encagoulées, avec guitares et sonorisation, un « Te Deum punk » intitulé *Marie mère de Dieu – chasse Poutine !*

« Ce que fait le groupe Pussy Riot, c'est de l'art d'opposition, ou encore de la politique recourant à des formes élaborées par l'art. C'est une sorte de militantisme civique dans le contexte de répression qu'exerce un système d'État contre les droits fondamentaux de l'être humain, contre ses libertés civiques et politiques¹⁶. »

« Sainte Marie mère de Dieu, deviens féministe ! »

Néoféminisme, art et recherche : un laboratoire, une résidence

« Être fort, ce n'est pas disposer de postes de police et de paniers à salade, mais savoir s'affranchir de la peur. Alors c'est simple : n'aie pas peur. »

Nadeja TOLOKONNIKOVA, des Pussy Riot.

La première résidence féministe en Europe

La première résidence féministe en Europe, unique à ce jour, à savoir le Centre Pompadour¹, a été créée par l'artiste autrichienne Michaela Spiegel, à Ercourt, en Picardie, dans une ancienne demeure que l'artiste a baptisée, féminisme et jeux de mots obligent, le Château Lafoutte. Le Centre Pompadour abrite également le « Laboratoire du néoféminisme », lui aussi créé par Michaela Spiegel, lieu de recherche et de création de l'artiste et de ses hôtes.

Le Centre Pompadour accueille, de mai à septembre, artistes, chercheuses, chercheurs, créatif·ve·s travaillant d'une manière ou d'une autre sur les questions du féminisme et du genre, qui viennent ici pour « élaborer des projets qui font de l'égalité des genres et de la promotion du féminisme le cœur de leur travail² ». Elles furent dix-huit en 2017³ et pendant l'été 2018, ce ne seront pas moins d'une quarantaine de résident·e·s qui auront travaillé au château, peintres,

sculptrices, danseuses, philosophes, écrivaines, pratiquant les arts vivants, la performance, ou encore enseignantes ou médiatrices. Spiegel réalise une interview de chaque résident·e et le Centre Pompadour sera bientôt le dépositaire de la plus grande collection de vidéos de témoignages féministes.

À la fois proche des théories freudiennes et critique à leur égard, Michaela Spiegel est aussi une féministe pro-sexe. « La sexualité de la femme est une merveille et il est important que les femmes osent et apprennent à jouir de leur corps. Toutes les questions féministes impliquent le sexe... nous avons meilleur temps de nous en faire un ami ! » Dans la salle commune du château, le célèbre deuxième sexe de Simone de Beauvoir est là pour nous en convaincre : deux peintures roses de l'entrecuisse de Simone de Beauvoir avec le sourire légèrement crispé de celle qui le porte. Le premier et le deuxième sexe, tous les deux féminins même s'il est évident, au Centre Pompadour, qu'explorer les nombreuses facettes de la condition féminine nécessite d'explorer également la condition masculine. Les individus de tous genres sont donc bienvenus au Centre Pompadour, pour autant qu'ils, elles, iels soient féministes.

Émancipation et néoféminisme

Le néoféminisme selon Michaela Spiegel est la version contemporaine du féminisme dans un monde de diversité des genres⁴. Il ne se réfère pas au néoféminisme des années 1960 aux États-Unis, mais s'est constitué *de novo*. Depuis toujours, en effet, Michaela Spiegel travaille sur l'identité sexuelle, les questions de genre et les mots pour le dire et n'a de cesse de décoder et démonter l'« hypocrisie sexuelle » du monde, notamment de celui dans lequel elle est née. Car Michaela Spiegel vient de loin : certainement pas d'un milieu favorable

aux femmes et au féminisme, mais d'un système patriarcal conservateur toxique, dans lequel elle estime avoir été avant tout une « assurance-vie » prise par sa mère pour « conserver » son père. « Mais, après avoir été cette assurance-vie, je suis devenue, dès que j'ai eu des seins, la plus grande ennemie de ma mère. Je ne supportais pas mon corps de femme parce que ma mère ne supportait pas mon corps de femme. »

Le néoféminisme version Michaela Spiegel est pacifique et inclusif, y compris des hommes, et établit aussi une distinction claire entre émancipation et féminisme. L'émancipation est une notion individuelle : il s'agit, pour la femme qui s'émancipe, de rejeter les diktats du patriarcat et de s'élever hors de la condition qu'il crée pour acquérir son indépendance, notamment financière. Mais une femme féministe selon Spiegel est avant tout guidée par l'exigence de solidarité entre féministes de tous genres. Spiegel voit donc des liens indéfectibles entre féminisme et socialisme : selon elle, une femme émancipée agit pour elle-même ; une femme féministe agit au sein d'une communauté, pour la communauté, et non pas pour son seul bien personnel.

Féminisme et solidarité

Le mot clé du néoféminisme façon Michaela Spiegel est *solidarité*. En accord avec ce mot d'ordre, le Centre Pompadour fonctionne, selon sa créatrice, comme une entreprise, « postcapitaliste », ce qui signifie, concrètement, un prix flexible pour les résident·e·s à qui il appartient de proposer le prix de leur séjour. Comment Michaela Spiegel en est-elle arrivée là ? Au début des années 1990, elle s'était déjà engagée sans compter aux côtés de Gery Keszler⁵ pour le « Life Ball », qui est devenu en quelques années la plus grande manifestation en Europe de soutien aux malades et à la

prévention du sida⁶, à laquelle ont participé Sharon Stone, Bill Clinton, et tant d'autres. Le sentiment de solidarité était particulièrement fort dans ce milieu⁷. La conception, puis la création de Centre Pompadour ont suivi cette logique de pensée : « Dans la vie de toute personne, dit Spiegel, vient le moment où on a assez parlé. Depuis vingt ans, je fais des portraits de femmes, j'écris des livres sur les femmes, je fais de l'art à propos des femmes : il était temps de passer à la pratique. Au Centre Pompadour, je donne aux femmes et je reçois en retour ; dans le cadre de cet échange je grandis et elles aussi. Ici chacune apporte sa propre énergie, se redéfinit et peut vivre hors concurrence. Nous sommes toutes indépendantes les unes des autres, mais nous mettons nos féminismes en commun et créons ainsi les racines de la résidence. »

Le Centre Pompadour offre aux résidentes non seulement « *a room with a key* », mais aussi un « *safe space*⁸ » pour femmes féministes et une exceptionnelle plateforme de discussion et d'échange.

Surmonter la peur

« Face au patriarcat, estime Spiegel, le plus important est de surmonter la peur. La peur vient de la violence extérieure et de la violence intérieure. La violence extérieure existe, elle est là constamment, mais on peut la rendre inacceptable, démocratiquement, politiquement, publiquement. La violence intérieure vient de toutes sortes de contraintes morales qui nous sont imposées dès notre plus jeune âge : pour l'abolir, il faut d'abord et surtout en parler. C'est ce que nous faisons, lors des dîners de la résidence. On met un sujet sur la table et on en débat, dans une vision d'« Aufklärung⁹ ». »

Pour les résidentes, les dîners sont le moment de rencontrer les autres, des moments d'échange, de nourriture terrestre comme spirituelle, mais aussi des moments de détente, de luxe dans le plus beau sens du terme : elles n'ont pas à cuisiner, elles sont servies ; elles sont, encore une fois, « safe ».

Paroles de résidentes, 2018

J'écoute Linda, Allison & Geneviève, Leah & Amelia, Kricket, Ali...

« Le plus important est le temps et l'espace de penser. »

« Nous travaillons ensemble depuis quelques années, nous faisons du théâtre ensemble, mais c'est la première fois que nous avons vraiment eu l'opportunité et le temps de parler de notre enfance et de comment nos expériences d'enfants ont modelé nos vies de femmes et notre travail. »

« Ce qui est intéressant c'est qu'on se rend compte que notre féminisme, à chacune, est singulier. »

« La résidence, c'est d'avoir tout ce temps ensemble, et l'espace pour travailler. L'espace ici fait travailler le cerveau d'une manière plus créative. »

« Nous travaillons dans la grande salle, nous voyons constamment les œuvres de Michaela aux murs et ses boules de disco au sol, nous interagissons avec son art. Cela fait partie du processus. »

« L'espace est ouvert, mais pas seulement l'espace, l'atmosphère aussi. Il n'y a pas d'attente spécifique, nous ne devons pas jouer à être féministes. »

« C'est un peu comme une maison de sorcières – les sorcières sont des femmes magiques, puissantes et qui n'ont

pas peur de leur puissance. »

Pop !

« Le féminisme fera accéder les hommes à leur pleine humanité. »

Chimamanda Ngozi ADICHIE.

On change de registre. « Pop ? Populaire, éphémère, jetable, bon marché, produit en masse, jeune, spirituel, sexy, astucieux, glamour et qui rapporte gros. Le féminisme pop se diffuse largement par les réseaux sociaux, se partage en un clic, une adhésion, une pétition en ligne, un “like” sur Facebook, un retweet¹. » La journaliste Marianne Grosjean décrit ainsi les féministes pop : « Il vous semble légitime de vous approprier certains codes du féminisme et de les mixer avec le monde moderne, la mode et les réseaux sociaux. Selon vous, on peut être une femme sexy et sexualisée, exprimer ses désirs de façon claire sans pour autant renoncer à ses prérogatives et à l'égalité. Pour vous le féminisme est unisexe et concerne aussi bien les hommes que les femmes. Vous trouvez que les femmes en règle générale et les féministes en particulier devraient être plus bienveillantes les unes envers les autres. Vous revendiquez une forme de sororité². »

Le pop fait la mode !

Le féminisme pop doit beaucoup à sa formidable « tête pensante » : Chimamanda Ngozi Adichie, écrivaine³, primée à de multiples reprises dans les cercles littéraires, traduite en

trente langues, et désormais icône pop : en 2012, au cours d'une conférence TED, elle dit : « *We should all be feminists* » ; en 2014, « FEMINIST » s'inscrit en lettres de lumière sur la scène où Beyoncé chante « Flawless », qui reprend « *We should all be feminists* » ; et en 2015, tous les lycéens suédois de plus de 16 ans se sont vu remettre un exemplaire de *Nous sommes tous des féministes*⁴.

Une autre star du féminisme pop ? Marina Rollman, l'humour en plus. Elle aussi fait la mode : vous vous rendez compte, une Suissesse, meilleur espoir féminin de France Inter, non mais⁵ ! Le pop est pionnier ; le pop a de l'avenir.

Mais le succès appelle toujours la critique, et des chercheurs se demandent aujourd'hui si l'auteure nigériane à succès n'alimente pas un féminisme allégé, vidé de sa portée révolutionnaire. D'autres soutiennent la démarche novatrice de diffusion du message féministe, telle la porte-parole de l'association « Osez le féminisme⁶ », Céline Piques : « Le terme “féminisme” a longtemps pâti d'une connotation pessimiste. C'était limite une insulte. Mais grâce à cette utilisation par des marques grand public ou des célébrités comme Beyoncé et Rihanna, le mot a retrouvé ses lettres de noblesse auprès d'une large audience. »

Pop donc, oui ! Et tant pis – ou tant mieux ? – si la mode se fait le bras armé du féminisme. Ou le contraire. Si le féminisme pop est le bras armé de la mode. La mode a toujours été un terrain où se miraient aussi bien le féminisme que la féminité.

Manifeste pour une éducation féministe

Avec sa lettre à son amie Ijeawele (qui lui demande conseil : « Comment éduquer ma fille de manière féministe ? »), Chimamanda Ngozi Adichie nous offre, avec *Chère Ijeawele*⁷, au-delà des formules à succès, un manuel d'éducation et de réflexion en quinze suggestions et soixante-sept pages, qui dit tout ce en quoi je crois :

1. *Sois une personne pleine et entière.*

Parce que, OK, c'est bien d'être mère mais ça ne fait pas une personne pleine et entière. Maman travaille⁸ et ça, ça fait du bien aux filles.

2. *Le père de ta fille ne t'aide pas. Il fait ce qu'il a à faire, à sa manière.*

C'est ce que j'appelle ailleurs partager l'enfant.

Pas déléguer, non, pas demander de l'aide : partager. En confiance.

3. *N'invente pas les rôles de genre, ne dis jamais à ta fille « parce que tu es une fille ».*

Bon, moi, au parc, je disais à mes filles : « Pleure pas, t'es une fille ! »

4. *Écarte la notion de permission.*

En effet, personne n'a à nous « permettre » quoi que ce soit.

5. *Apprends à ta fille à aimer lire.*

J'ai essayé, quatre fois ; échoué, quatre fois. On fait comment, Chimamanda, pour leur apprendre à aimer lire ?

6. *Apprends-lui à questionner les mots.*

Oui. Là, j'ai réussi. Elles questionnent mes mots, et pas seulement mes mots, et pas seulement les miens.

7. *Ne présente jamais le mariage comme un accomplissement.*

Jamais.

8. *Apprends-lui à ne pas se soucier de plaire – être elle-même avant de plaire.*

Ce que j'appelle, en plus intello mais tout pareil par le sens, l'autonormie.

9. *Offre à ton enfant un sentiment d'identité.*

To be !

10. *Pèse soigneusement ta façon d'aborder son apparence physique.*

Je crois qu'un « Tu es parfaite » à la fois neutre et admiratif n'est jamais un « Tu es parfaite » de trop, qu'en pensez-vous ?

11. *Apprends-lui à questionner les normes.*

Hors normes !

12. *Parle-lui de sexe et commence tôt.*

Car les enfants ont un sexe. Et s'interrogent très tôt...

13. *L'amour finira par arriver, alors arrange-toi pour être là.*

Ou pas ?

14. *Fais attention à ne pas faire des opprimés des saints.*

Et notamment, de ne pas faire des opprimées des saintes.

15. *Éduque-la à la différence.*

Naturel.

C'est en intégrant toutes les différences que le féminisme
fera accéder les hommes à leur pleine humanité.

Et que vive le pop !

Féminisme entrepreneurial

L'entreprise est un haut lieu de l'expérimentation pragmatique de ce qu'être femme, ou non, et être féministe, ou non, signifie. Au quotidien.

Le féminisme d'« en haut » de Justin Trudeau

« Avoir un engagement et un regard féministes ou égalitaires, ce n'est pas simplement être du côté de la morale, de l'éthique, de la gentillesse et du politiquement correct. C'est être pragmatique et viser l'efficacité économique, car il se trouve que lorsque les femmes sont sur des conseils d'administration ou dirigent des entreprises, les solutions qu'elles inventent sont plus rassembleuses et souvent meilleures pour le bien-être de la collectivité. Si on veut réussir en tant que société, on a tout intérêt à refuser que la moitié de la population soit laissée sur le côté¹. » Ainsi parle Justin Trudeau, dont Marc-Olivier Bherer, Québécois à Paris, dit qu'il pratique un « féminisme d'en haut ». Non sans préciser toutefois que « le gouvernement canadien est strictement paritaire. En outre, la présentation du budget, en février, a été un grand moment qui devait permettre de présenter le projet féministe de Justin Trudeau. Avec fierté, son gouvernement a souligné avoir employé près de 679 fois le mot “femme” dans le texte présenté par le ministre des

Finances. Les administrations fédérales mettront en place un régime d'équité salariale et un ministère de la Condition féminine a été institué. Un congé de paternité devrait également être créé afin d'inciter les hommes à prendre davantage part à l'accueil d'un nouveau-né », mais en critiquant le fait que le gouvernement canadien semble vouloir « promouvoir la mixité dans les strates plus élevées de l'échelle sociale sans faciliter l'accès aux places les plus enviables aux plus modestes² ».

Formes multiples

Le féminisme entrepreneurial peut prendre de multiples formes, non exclusives d'ailleurs, souvent combinatoires.

LES FEMMES CRÉATRICES D'ENTREPRISE

Amoureuses de leur entreprise comme on peut l'être d'un bébé, souvent elles partagent ce bébé-là avec d'autres femmes. Ce sont en général des PME, voire des microentreprises. Des femmes qui travaillent avec des femmes, « *women friendly* », telles Élise Goldfarb et Julia Layani ou Anne McCabe Triana.

Aujourd'hui, en France, 30 % des entreprises sont créées, puis dirigées, par des femmes. Elles représentent 40 % des créateurs de microentreprises. Le nombre de femmes se lançant dans l'entrepreneuriat a doublé entre 2012 et 2015. À l'échelle mondiale, Paris se situe en sixième position dans le classement des villes dans lesquelles les femmes entreprennent le plus, juste derrière la Silicon Valley et Los Angeles³.

LES ENTREPRISES QUI UTILISENT LE FÉMINISME POUR LEUR MARKETING

Le féminisme, absolument, et non pas seulement *les femmes* qui sont, elles, un vecteur d'incitation universel à l'achat. Ah ! les T-shirts Dior « Nous sommes tous des féministes ». Et tant d'autres : Zara, Stradivarius (non, pas les violons...), Mango, Monoprix⁴... Il existe évidemment aussi des créatrices d'entreprise qui utilisent leur féminisme – ou le simple fait d'être une femme – pour leur marketing⁵.

LES ENTREPRISES QUI FONT TRAVAILLER DES FEMMES

Partout dans le monde, pour n'importe quel type de travail, parfois avec, mais souvent sans considération pour elles – ni pour les hommes d'ailleurs, mais avec cette différence que souvent, les femmes sont plus corvéables.

Fraîches !

Elise Goldfarb et Julia Layani racontent, sur le site des Glorieuses⁶ : « Avant d'arriver chez TF1 pour créer FRAÎCHES, on ne s'était jamais VRAIMENT rendu compte de la nécessité d'être féministes. Nous, tout ce qu'on voulait, c'était parler des femmes sans les réduire aux régimes et aux manucures. Nos parents nous ont élevées dans un monde où les problèmes de sexisme n'existaient pas. À la maison, c'est nos pères qui cuisinaient ; nos frères qui en allant chercher du pain à la boulangerie en profitaient pour passer au Monop' nous acheter nos serviettes hygiéniques ; nos mères, entrepreneuses, qui ramenaient l'argent ; et nous, qui ne foutions pas grand-chose à part laisser traîner nos soutifs par terre dans nos chambres. Pour nous, chacun avait un rôle dans la société : le rôle de son choix. »

« Et puis, un jour, on a fait l'expérience d'un truc un peu “chelou” : le monde en entreprise. C'est en travaillant qu'on a

réalisé que les disparités femmes/hommes étaient réelles. On nous dit tout le temps que pour des meufs, on a “des couilles”. Comme si le courage, l’insolence et la spontanéité n’appartenaient qu’aux hommes. Lors d’une soirée arrosée, un patron nous a glissé à l’oreille : “Bon, les filles, quand vous aurez fini vos histoires d’interviews de pouffiasses, vous viendrez me voir et on fera du vrai business.” Comme si générer des centaines de milliers d’euros de chiffre d’affaires par mois n’était pas digne d’être pris au sérieux⁷ puisque de toute façon, c’était juste pour un média *féminin*. Surtout, nous avons interviewé une bonne centaine de femmes, entrepreneuses ou non, qui nous ont raconté leurs expériences et fait réaliser que SI, en fait, le sexisme, ça existe. C’est comme ça qu’on est devenues “féministes” et c’est pour ça que nous avons quitté FRAÎCHES. Il n’est désormais plus question de prouver que les femmes PEUVENT faire des trucs, mais de montrer à tous que l’avenir, c’est l’égalité réelle, évidente et actée entre les hommes et les femmes. Main dans la main. On pense que c’est possible, que c’est maintenant, et qu’on a toutes et tous un rôle à jouer dedans. C’est d’ailleurs de ce postulat que naîtra bientôt notre nouveau média. Et ça va chier. »

On se réjouit !

Bonus !

Anne McCabe Triana est la fondatrice, la présidente et la P-DG de Curo Private Wealth⁸. Elle a 35 ans, deux garçons de 6 ans et 1 an, un mari entrepreneur lui aussi ; elle est diplômée de la George Mason University et vit et travaille en Virginie, à une quinzaine de minutes de Washington. Elle a créé et dirige sa propre entreprise, Curo Private Wealth. Tous ses collaborateurs sont des collaboratrices. Alors, financière,

entrepreneuse et féministe, est-ce possible ? « Aux aurores de ma carrière, mes mentors m'ont recommandé de jouer au golf. Essentiel pour faire des affaires, paraît-il. J'ai essayé. Pris des cours. Mais sur les pelouses, dans mes vêtements de golf, je ne me sentais pas à ma place. Inauthentique. Je ne veux pas briller en tant que mec d'adoption, mais par ma puissance féminine, telle que je la ressens intimement. Là, sont mes vrais atouts. »

Sa puissance féminine, elle la partage avec ses collaboratrices. L'une d'entre elles a deux enfants, comme elle-même ; une autre est grand-mère et a souvent la charge de ses petits-enfants. Anne McCabe Triana leur offre toute la flexibilité nécessaire en matière d'horaires, de temps de travail, de possibilité de travailler à distance (le télétravail est intégré dans la finance) et, dans la mesure où l'ensemble des tâches professionnelles sont réalisées comme il se doit, elle favorise la meilleure intégration possible de la vie personnelle et professionnelle de ses collaboratrices.

Jusque-là, tout semble au fond presque normal. Mais Anne McCabe Triana a inventé, pour Curo, une manière tout à elle de favoriser l'intégration de la vie personnelle, familiale et professionnelle. Elle distribue une partie des bonus accordés en fonction de la réalisation d'objectifs *personnels*. Du jamais vu. La collaboratrice doit fixer elle-même son objectif personnel pour le prochain trimestre, par exemple, courir un marathon, ou lire ces trois livres qu'elle aimerait tant lire mais qui attendent depuis si longtemps sur la table de nuit. Objectif atteint ? Alors, bonus. Il faut dire encore que le code d'honneur prévaut, la collaboratrice définissant elle-même si oui ou non elle a atteint l'objectif. Qui souhaite travailler avec Anne McCabe Triana ? Moi ! Vous ?

Un autre aspect de son entreprise, peut-être plus « féminin » que féministe, est le sens du *care*. *Curo* en latin signifie : je prends soin de. Il m'importe. Curo propose un conseil financier éthique et à l'écoute. Un *care* humain et humaniste, basé sur la prise en compte des besoins spécifiques et des émotions de chacun, notamment au cours des divorces, qui génèrent des tempêtes émotionnelles avec l'argent comme cause majeure de conflit. Anne McCabe Triana est aussi spécialiste du conseil financier de la préretraite, un autre moment délicat de l'existence où la joie d'exister se mêle souvent de craintes. Régulièrement, dans le cadre de diverses associations de sa communauté, elle offre ses conseils gracieusement. La communauté devient lieu d'échange, de générosité et de valorisation : c'est souvent le cas aux États-Unis, où les communautés, notamment de femmes, sont des espaces forts et riches⁹.

Anne McCabe Triana se veut aussi une inspiration pour les femmes plus jeunes qu'elle. Le prix qu'elle a reçu dont elle est le plus fière (elle en a reçu plusieurs) est le « Investment News 40 under 40 » : elle était enceinte de huit mois, lors de la remise du prix en 2017 et mit un point d'honneur, ce jour-là, à mettre fièrement en avant son ventre ballonné pour bien montrer aux plus jeunes qui se posent si souvent la question du quand, du comment, du si c'est possible, que si elles le souhaitent, elles peuvent allègrement combiner vie maternelle et vie professionnelle. Anne McCabe Triana ne dit pas que c'est facile, mais oui c'est possible. Et « *rewarding* » !

Évidemment, comme dans tout monde professionnel, et peut-être encore plus dans ce bastion retranché, masculin, voire machiste qu'est le monde de la finance, être une femme demande à entendre les échos de ce monde et nécessite le sens de la répartie. Il y a quelques années, Anne McCabe Triana se

trouve parmi les deux cents personnes sélectionnées (sur 16 000 !) sur la base du chiffre d'affaires par collaborateur (pardon, par collaboratrice) pour participer à une conférence de conseil financier. Elle se retrouve seule femme à sa table pour le déjeuner, et plus jeune que tous les autres convives de plusieurs décennies... L'un des vieillards présents lui demande d'abord quelle compagnie d'investissement elle représente¹⁰ puis quand elle lui explique que non, elle ne vend pas des investissements mais fait du conseil financier, lui demande pour qui elle travaille. Il restera bouche bée quand elle lui explique qu'elle est le P-DG de sa propre compagnie et ne travaille pour personne d'autre qu'elle-même. Les vieux stéréotypes ont la vie dure...

L'argent ne fait pas le bonheur

Oui, mais. S'il est vrai que l'argent en tant que tel ne fait pas le bonheur, comme l'affirme le proverbe, diverses études très sérieuses montrent que, d'une part, le manque d'argent rend la vie bien difficile et que, d'autre part, l'argent peut en réalité faire le bonheur à certaines conditions bien précises¹¹ :

- quand on le dépense pour s'acheter du temps libre, et,
- quand on le donne (ou *en* donne, pas besoin de donner le tout).

Quand on le donne, l'argent, source de pouvoir, peut donc se transformer en puissance. Selon un autre proverbe : « Tout ce qui n'est pas donné est perdu. »

Mais, avant d'en donner, ou pour pouvoir le donner, encore faut-il en avoir. Encore faut-il, de préférence, l'avoir gagné. Pour les femmes, la question de l'argent gagné reste absolument prioritaire dans l'indépendance, l'autonomie et l'estime de soi : la possibilité, pour une femme, de partir à tout

moment du « foyer conjugal » est intimement liée à ses possibilités financières de vivre de manière indépendante. Et pourtant personne n'a encore inventé le féminisme financier... peut-être une prochaine entreprise pour Anne McCabe Triana ?

L'argent est aussi l'un des enjeux majeurs de la vie en couple, et un point de frottement crucial qui se révèle de manière dramatique lors des divorces. Lorsque les enfants sont encore petits, les femmes exigent alors, et à juste titre, des pensions alimentaires adéquates. Négociation souvent compliquée. Elles exigent fréquemment aussi (plus rarement les hommes le font, quand ils gagnent moins que leur (ex-)épouse) une compensation financière pour le temps offert, le renoncement à tout ou partie de leur carrière propre au profit de celle du conjoint·e, pour le travail réalisé, souvent peu visible voire invisible, pour l'éducation des enfants, pour la participation aux acquêts. L'amertume liée à l'impression d'avoir donné plus qu'on n'a reçu trouve dans l'obtention d'une compensation financière élevée une compensation plus que financière : une revanche qui peut être source d'apaisement, voire, dans certains cas, de joie.

Il est des revanches nécessaires avant de pouvoir passer à la suite.

À travail égal...

... salaire égal. Plus qu'une revanche et plus que nécessaire.

Les femmes islandaises, il y a presque un demi-siècle, le 24 octobre 1975¹² ont dit « non ». Non, nous ne sommes pas corvéables. Elles ont donc décidé de prouver aux hommes que, sans elles, la vie ne serait pas aussi jolie... et ce 24 octobre-là

est resté dans la mémoire du pays comme The Long Friday. Car non seulement elles ne sont pas allées travailler ce jour-là, mais elles n'ont assumé aucune tâche ménagère ni de *child care*. La grève a été suivie par 90 % des femmes du pays (évidemment aucune comparaison possible avec la France : l'Islande ne comptait alors sur l'ensemble de son territoire que 220 000 âmes). Mais tout de même : 90 % ! Celle qui devint la première femme présidente d'un pays démocratique et ce, pour une durée de seize ans, raconte que ce jour-là – elle était alors directrice du Théâtre national – ses collaboratrices vinrent frapper à sa porte, pour demander si elles pouvaient rejoindre la grève. Vigdis Finnbjörgadóttir leur répondit : « C'est vous qui décidez. Mais moi, j'y vais¹³. » Elles y allèrent toutes ensemble... On dirait un conte de fées.

Quarante et un ans plus tard, toujours un 24 octobre, en 2016 donc, les Islandaises réitèrent et quittent leur job à 14 h 38. Symbolique, puisque d'après les calculs de la petite République, le temps restant à travailler équivalait aux différences salariales entre hommes et femmes à travail égal. C'est ce concept qu'ont repris pour la France les Glorieuses avec le mouvement du 7 novembre 16 h 34 en 2016, puis du 3 novembre 11 h 44 en 2017¹⁴. *Le Point* relate : « #3NOVEMBRE11H44 », le mouvement pour l'égalité salariale en France est l'œuvre d'une newsletter féministe, les Glorieuses, déjà derrière l'initiative de 7 novembre 16 h 34 en 2016. » Vendredi 3 novembre à 11 h 44 et 9 secondes ? C'est à partir de ce moment que les femmes vont travailler, en France, « bénévolement », en raison des écarts de salaires entre les femmes et les hommes.

Pas encore un conte de fées.

Le féminisme qui fait

Le féminisme qui fait ? Un féminisme qui ne s'affirme pas forcément comme tel, qui peut même se dire parfois « antiféministe », mais qui est porté par des femmes aux personnalités tellement fortes qu'elles deviennent forcément de ces *roles models* dont nous avons tant besoin, et qu'elles créent par leur seule manière d'exister et leurs combats individuels pour leur émancipation des conditions de vie meilleures pour les autres femmes, des conditions plus favorables, aussi, à leur propre émancipation.

Je devrais parler ici de milliers, des centaines de millions de féministes « qui font ». Peut-être des milliards. Des femmes qui ne disent pas le féminisme, mais qui le font, qui le vivent et qui nous disent : « Tout est possible » et : « Ne nous taisons pas. »

Le génie féminin

Il est tant d'exemples de féminisme de vie, de féminisme d'action, mais s'il en est un qui m'est cher entre tous, c'est celui de Colette, femme géniale et génie féminin¹. « C'est par son cantique de la jouissance féminine [que Colette] domine la littérature de la première moitié du XX^e siècle. Détestant les féministes, fréquentant les homosexuelles [...], elle impose néanmoins une fierté de femme qui n'est pas étrangère, en

profondeur, à la révolution des mentalités qui verra s'amorcer lentement l'émancipation économique et sexuelle des femmes. Affrontant avec courage la nécessité de gagner sa vie, âpre au gain autant que dépensière, Colette parvient à conquérir son indépendance économique, sachant d'instinct que celle-ci préconditionne toute autre forme de liberté². »

Sybille M., sur le blog de Bruno Rigolt, a publié un article très détaillé sur la question de savoir si Colette était, ou non, féministe, dans lequel elle conclut : « Colette est une féministe sans l'être au sens idéologique du terme. Elle ne se donne point d'étiquette pour revendiquer sa liberté, son émancipation et son indépendance, elle n'a pas besoin d'adhérer à un mouvement pour vivre et agir comme bon lui semble sans craindre les scandales. On peut parler d'un féminisme paradoxal : Colette était une sorte d'hermaphrodite mentale, que ce soit dans son œuvre ou dans sa vie, elle n'était pas féministe mais revendiquait son indépendance, elle n'était pas anticonformiste mais n'était pas non plus conforme [...]. À la fois moderne dans sa manière de vivre, quand elle défendait l'émancipation de la femme comme sujet et non comme objet, et hors de la scène, "étrangère à l'histoire", Colette revendiquait sa liberté en tant qu'individu : elle considérait qu'il ne devait pas y avoir de hiérarchie entre les êtres vivants et s'insurgeait contre les conventions morales et le mariage qui poussent la femme au rang d'objet. De fait, elle luttait contre les stéréotypes et les clichés qui régissaient la vie des femmes³. »

Colette ou la preuve qu'une femme peut faire bouger les curseurs sans se dire militante, aimer les femmes et les hommes, et rester à travers les siècles un modèle de vie – et d'écriture. Je lisais Colette dès mon plus jeune âge (mon exemplaire de *Claudine à Paris* date de 1953...), couchée

dans l’herbe de mon jardin et grâce à elle tentant mes premiers poèmes, tout en la lisant : « Serrer à brassées l’herbe haute et fraîche, m’endormir de fatigue sur un mur bas chauffé de soleil, boire dans les feuilles de capucine où la pluie roule en vif-argent, saccager au bord de l’eau des myosotis pour le plaisir de les laisser faner sur une table, et lécher la sève gommeuse d’une baguette de saule décortiquée ; flûter dans les tuyaux d’herbe, voler des œufs de mésange, et froisser les feuilles odorantes des groseilliers sauvages ; embrasser, embrasser tout cela que j’aime ! Je voudrais embrasser un bel arbre et que le bel arbre me le rendît⁴... »

« Si c’est à la beauté du langage que cela se mesure, Colette est assurément le plus grand écrivain français contemporain, n’en déplaise à ceux de mes confrères qu’une telle affirmation met en rage⁵. »

À Harvard

Alors que j’étais *research fellow* à la Harvard Medical School, je m’intéressais, outre aux effets de la vitamine D sur les cellules immunes, à la manière différente de concilier vie familiale et vie professionnelle en Europe et aux États-Unis. Le professeur qui dirigeait le laboratoire où je travaillais me recommanda d’aller à la rencontre de Laurie Glimcher⁶, qui dirigeait alors un laboratoire à la Harvard School of Public Health et avait trois enfants. Moi aussi. J’arrive devant son bureau, la porte est ouverte (cela a toujours été son style de management : être disponible à chaque instant). Je commence à lui poser mes questions, soigneusement préparées, mais je sens vite qu’elle n’est pas trop intéressée. Un quart d’heure après, elle se met à me parler de ses propres recherches et une demi-heure après je suis installée à une hotte, dans son laboratoire, à réaliser mes premières expériences – depuis ce

jour, j'ai ensuite travaillé dans deux laboratoires en parallèle, pendant deux ans, celui de Stephen Krane au Massachusetts General Hospital et celui de Laurie Glimcher donc, à la Harvard School of Public Health. Moins de deux ans plus tard, j'ai publié mon premier grand papier scientifique dans les *Proceedings of National Academy of Science USA*⁷, et un jour que Laurie devait aller à un congrès, à l'autre bout des États-Unis, à Monterey, présenter nos résultats devant tous les spécialistes du domaine, elle me dit : « Vas-y toi, moi je dois rester ici, j'ai des choses de famille. » Et les spécialistes de mon université à Genève ont découvert mes travaux, grâce à elle, à ce congrès.

Thank you Laurie, I did not forget

Aujourd'hui, Laurie Glimcher dirige le plus que prestigieux Dana Farber Institute, après avoir défriché le terrain pour les femmes doyennes à Harvard, et raconte plus volontiers qu'alors combien c'était difficile de tout équilibrer, ses positions professionnelles et sa vie familiale et combien elle a toujours eu à cœur, au fil de sa carrière, d'être un mentor pour d'autres femmes. « Seule la recherche peut permettre de mettre au point de nouvelles thérapies et une meilleure prise en charge médicale. Et les femmes doivent faire partie de la prochaine génération de médecins-chercheurs qui façonneront la santé et le bien-être de demain. Selon le rapport de la Fondation L'Oréal, si nous parvenions à une parité hommes-femmes dans les disciplines scientifiques, nous disposerions d'environ 300 000 chercheurs supplémentaires chaque année. Je ne soulignerai jamais assez l'importance de soutenir et de guider les jeunes femmes qui embrassent la carrière scientifique, pour qu'elles réussissent dans cette voie mais surtout pour qu'elles repoussent leurs propres limites. Ces

femmes doivent devenir les chefs de file de la science de demain⁸. »

À l'Inra

Muriel Vayssier-Taussat est docteur en microbiologie. J'ai eu la chance de l'avoir en « postdoc » dans le laboratoire que je dirigeais à la faculté Cochin. Nous avons beaucoup ri, parfois pleuré, beaucoup travaillé et beaucoup publié⁹. Muriel Vayssier-Taussat est ensuite partie elle aussi à Harvard pour un deuxième stage postdoctoral, avant de revenir comme chercheuse à l'Inra. Là encore, elle a beaucoup travaillé, beaucoup publié, répondu oui à toutes les sollicitations et toutes les propositions professionnelles. Quand il s'est agi d'avoir son propre groupe, l'Inra a été à l'écoute de ses objectifs et de ses besoins, et Muriel Vayssier-Taussat est devenue une grande spécialiste des tiques (mais pas que...). En 2017, l'Inra lui propose un poste de chef de département. Mais comment fait-on pour diriger et animer le département « Santé animale » à l'Institut national de la recherche agronomique, c'est-à-dire un millier de collaborateurs et de chercheurs répartis en unités dans toute la France, quand on est une femme, qu'on n'a pas de formation en gestion des personnes, mais qu'on a, en revanche, un ex-mari père de ses deux filles, un compagnon également chercheur à l'Inra et un chat noir ? Alors, féministe ? Pas féministe ?

Muriel Vayssier-Taussat explique : « Je suis contente d'être une femme et, de toute ma vie, je n'ai jamais ressenti que c'était un problème que d'être une femme. J'ai été élevée par des femmes, je ne me suis jamais rien interdit, et aussi loin que je me souvienne, ce que je voulais a été possible. Et à l'Inra, je n'ai jamais été considérée comme une femme, mais comme un chercheur et désormais comme un chef de département. Je

bénéficie d'un salaire égal à celui des hommes, de respect et de considération. Et quand cela est nécessaire de soutien – mais encore une fois, pas parce que je suis une femme. »

« Jamais je ne me suis dit “cela va être compliqué parce que je suis une fille” et, pendant longtemps, je ne me suis pas sentie féministe. Et en même temps je suis intrinsèquement féministe : je suis intimement convaincue qu’il n’y a rien, strictement rien qui puisse rendre compte du fait qu’une femme ne puisse pas faire quelque chose qu’elle a envie de faire parce qu’elle est une femme. Donc je suis féministe ! »

Alors, des actions féministes concrètes ?

D’abord, accepter le poste de chef de département, malgré ses hésitations. « Je me suis beaucoup posé la question de ma légitimité, mais finalement, je me suis dit “vas-y !”, même si j’ai eu l’impression de me jeter à l’eau sans savoir nager. »

Paver ainsi la voie pour d’autres femmes.

Ne rien laisser passer. En réunion, récemment, quelqu’un qui était en désaccord avec une de ses propositions l’appelle « ma petite Muriel ». Elle répond sans sourciller qu’elle est prête à discuter de la validité de ses idées, comme de celle des autres, « mais ne m’appellez plus jamais “ma petite Muriel” ». Silence général – et on passe à autre chose. Répondre, calmement, mais avec fermeté, dans ce genre de situations, en public, pave aussi la voie pour plus d’équité dans les relations.

Une jeune collègue, qui rentre de congé maternité, hésite à se présenter à certains concours. Muriel Vayssier-Taussat la convainc de ne pas retarder sa candidature : bébé ou non, elle a toutes ses chances.

Petites actions, effets démultipliés. Cinq cents des mille chercheurs et techniciens du département de Muriel Vayssier-

Taussat sont des femmes.

En prison

Zehra Dogan est née en 1989 au sud de la Turquie. Elle est kurde, artiste (elle dessine merveilleusement) et journaliste. Elle était rédactrice de JINHA, une agence d'information kurde dont la rédaction était entièrement composée de femmes. De sa place à JINHA, Zehra Dogan dit : « Je fais partie de JINHA depuis son premier jour d'existence. J'ai voulu y prendre ma place car je pensais qu'elle était un excellent moyen pour informer des réalités avec une conception de l'information "au travers d'un prisme de femme"¹⁰ ». » Mais l'agence JINHA a été fermée en octobre 2016 par le gouvernement turc et Zehra Dogan est en prison. Özgür Gündem, un journal turco-kurde qui était lu dans la prison des femmes où Zehra Dogan est incarcérée est également fermé en 2016.

« Nous n'avons plus de journal ? Nous allons créer le nôtre. » Et Zehra Dogan de créer un journal entièrement réalisé à la main, illustré de ses dessins, version manuscrite d'Özgür Gündem. Depuis, dans cette prison où elle vit avec un groupe de femmes emprisonnées pour motifs politiques, on lui refuse papier et crayons. Elle continue envers et contre tout ses créations, dessins et écriture : « Pour dessiner, je produis des matériaux avec des aliments et déchets. Je transforme en un travail artistique le sang des règles dont la société a une perception de dégoût. Je produis des peintures avec plein de choses, le vert avec de la roquette, le jaune avec du curcuma, le marron avec le café, le bleu avec le chou rouge, le blanc avec l'aspirine et d'autres couleurs avec la peau des grenades, les déjections d'oiseaux, du dentifrice... Les pages des journaux, vêtements, lingeries deviennent mes toiles. Et mes

pinceaux sont faits de plumes d'oiseaux et de cheveux. Finalement, à l'extérieur, je n'ai jamais eu autant de matériel... Je suis dans l'abondance, je ne souffre pas de manque¹¹. » Elle est pourtant interpellée par les gardien·ne·s et interdite d'utiliser son sang menstruel, car c'est « dégoûtant » et risque de contaminer les gardien·ne·s. Elle n'en a cure et écrit, dans le livre réalisé par Laurence Loutre-Barbier en France grâce à l'évasion concertée de ses dessins et textes : « Je détruirai les prisons avec mon stylo et mon pinceau¹². »

Du livre, Zehra Dogan dit : « C'est un peu de moi qui circule, un peu de moi en liberté. » Parce que « créer, c'est résister et rester libre » et que, selon cette femme qui fait en disant, qui fait en dessinant, qui fait en résistant : « La disparition d'une société qui se tait est inéluctable. “Énoncer les mots” est la plus grande des actions. Parler est l'art d'exprimer la pensée. Ne nous taisons pas. »

Féminisme d'évolution

Un féminisme scientifique est-il possible ?

Une des manières de comprendre d'où nous venons, en matière de féminisme, et où nous allons, peut-être, est d'étudier l'évolution, non pas tant des espèces en l'occurrence que des genres, de leurs comportements, des réponses féministes et masculinistes aux modifications de nos environnements physique, social, économique, politique et des normes domestiques, sexuelles et psychoaffectives. Est-ce que nous nous adaptons aux nouvelles donnees que nous créons (abolition de la chasse, vie sédentaire, intellectualisation maximale des métiers) ou adaptons-nous ces donnees aux modifications intrinsèques que nous créons dans la mosaïque des genres ?

Il est utile, pour réfléchir à ces questions, de se pencher sur les travaux d'Antonello La Vergata¹, qui lui-même s'inspire, entre autres, des textes de Kropotkine et notamment de *L'Entraide, un facteur de l'évolution*². La Vergata arrive à la conclusion imparable que les humains les mieux « adaptés » sont les plus solidaires et non les plus agressifs. Évidemment, hommes et femmes appartiennent par principe à la même espèce, mais il est vrai aussi que l'on semble parfois s'orienter vers une « espèce femme », qui possède désormais la capacité

de se fertiliser elle-même, ou presque, et qui s'oriente vers le rejet de la subordination. Nous sommes dans un moment pivot de nos rapports de genre et le concept de « mutuelle assistance » appliqué à ces rapports pourrait s'avérer un levier particulièrement intéressant pour notre avenir à la fois d'espèce et de genres.

Et si les hommes s'adaptaient aux féminismes ? Et si les hommes comme espèce tout entière, comme genre, tous les hommes et les autres réalisaient que la coopération, la sympathie, la mutuelle assistance sont plus efficaces que la lutte pour le pouvoir, la frustration, les coups ? Et si, emmenées par cette évidence, les femmes faisaient de même, optant à nouveau, après l'avoir fait pendant des millénaires déjà, pour la coopération – mais alors, une coopération profondément renouvelée dans ses concepts, une réelle coopération, écartant définitivement la subordination ?

Évidence de la supériorité de la coopération sur la lutte ? Oui, pour certains chercheurs d'antan : « À la longue, la pratique de la solidarité se révèle bien plus avantageuse pour l'espèce que le développement des individus doués de l'instinct de saccage³. » Darwin avait lui aussi reconnu l'importance, dans la survie, de la coopération et de la sympathie, mais cet aspect de ses travaux se trouva submergé par et noyé dans l'intérêt qu'a suscité et suscite encore son concept de lutte pour la survie. Un concept initialement appliqué par l'auteur aux espèces, mais désormais pris en compte même à l'intérieur de celles-ci.

L'évolution selon Peggy Sastre

Lorsqu'on s'intéresse à la manière de Peggy Sastre⁴ de lier, dans ses travaux, analyse scientifique de l'évolution et féminisme, on serait presque tenté de suggérer l'existence d'un

« féminisme sastrien⁵ ». Les travaux de Peggy Sastre se fondent en effet principalement sur une vision dite « évolutionnaire » des questions de sexe et de genre. Le féminisme d'évolution que Sastre défend est un féminisme où la priorité est donnée à l'analyse ; il ne s'agit pas de proposer un ou des concepts de base forts et fondamentaux auxquels pourraient adhérer un groupe ou un sous-groupe spécifiques, mais plutôt de nous emmener avec elle dans ses réflexions et ses analyses. Chiffres à l'appui : à nous ensuite d'écarter ou d'adhérer aux points de vue proposés. Pour Peggy Sastre, il est « aussi insupportable de guider que de suivre », et son vocabulaire est d'une manière générale dénué d'injonctions. « Je donne des outils, mais je ne donne pas le plan de la maison », aime à dire celle qui dédie son dernier livre au penseur de la liberté que fut le philosophe Ruwen Ogien, dont elle se plaît à suivre la philosophie minimaliste en termes moraux : *primum non nocere*. Ruwen Ogien encore, avec sa liberté d'offenser⁶, l'aura inspirée dans la rédaction de la « Tribune des 100 » et dans son soutien à la liberté d'importuner.

Si les questions de savoir d'où nous venons et où nous allons, dans nos rapports entre genres, sont au cœur du féminisme d'évolution, les actions, elles, devraient découler de la liberté individuelle de chacun, à l'abri des mouvements de foule. Selon Peggy Sastre : « Il est essentiel, globalement et en groupes, de procéder à ces études, à ces évaluations, mais ensuite, en termes d'action, il sera le propre de chaque individu de décider comment, dans sa propre sphère de vie, il ou elle va appliquer les connaissances acquises à améliorer, à libérer, à intensifier sa propre existence d'individu en relation avec les autres individus. » Aristote ne suggérerait-il pas déjà

que la norme morale est à trouver dans la pratique de l'individu évolué, plutôt que dans une théorie du bien ?

Un féminisme libre – un féminisme amoureux ?

« La liberté, dit Peggy Sastre, est une sorte de maladie, que peu de gens attrapent par hasard. Beaucoup d'entre nous n'aiment pas être libres ; la liberté ne va pas de soi et souvent, elle ne semble même pas désirable. Mais l'adaptation, elle, existe, et suggère bel et bien que le pacifisme est un facteur positif de l'évolution de la condition féminine. En étudiant d'un point de vue évolutionnaire les conflits entre les organismes vivants et leur environnement, on peut appliquer un certain nombre d'observations au féminisme. L'évolution choisit la diversité, la fluidité, la concordance ; elle va choisir ce qui "marche le mieux" et même si l'évolution est désinvolte, paresseuse, qu'elle se moque des conséquences, la réalité est là et les organismes comme l'environnement s'adaptent : le monde va mieux quand les femmes sont libres. Globalement, les femmes ont un effet pacificateur ; la paix favorise le développement économique, lequel favorise l'émancipation des femmes et on entre alors dans un cercle qui, s'il reste extraordinairement fragile, n'en est pas moins vertueux. »

Nous souhaitons toutes – du moins je l'espère ! – un monde plus libre, des femmes plus libres. Mais plutôt que de nous donner des « trucs » pour accéder à notre liberté – si ce n'est un soutien absolu et indéfectible de la liberté d'expression –, Peggy Sastre se concentre à mettre en lumière les entraves que nous préférons ignorer : l'amour du foyer, de la maison, de la propreté ; le surinvestissement sentimental, notamment dans les enfants : « Le mariage est un cercueil dont les enfants sont

les clous » ; l'amour en général ou plutôt ce que nous appelons à tort « amour » : la *dépendance*⁷.

L'apprentissage d'un amour qui exclut toute dépendance est un chemin escarpé mais qu'il est indispensable d'arpenter, d'appriivoiser, de connaître pour toute femme qui se veut libre, pour tout féminisme qui se veut de liberté. L'attirance, si ce n'est l'amour, que nous éprouvons pour les *bad boys*, pour certains détenus et autres criminels, en dit long à cet égard. Nous devrions passer tout amour au crible d'un « détecteur de dépendance » : avec cet amour notre dépendance augmente ? On oublie. Elle diminue ? *Go !*

L'amour, celui qui inclut une altérité réciproque vivace en lieu et place de la dépendance, pourrait cependant, selon La Vergata, se révéler comme un processus évolutif central du monde organique : « Nous voyons en effet qu'il est possible d'interpréter les idéaux du progrès éthique à travers l'amour, la socialité et la coopération non comme de pures utopies contredites par l'expérience, mais comme l'expression du processus évolutif central du monde organique. L'idéal de l'évolution est vraiment un éden, et bien que l'on ne puisse entièrement éliminer la concurrence (et ce ne serait même pas souhaitable)... notre histoire naturelle reconnaît que la loi finale de la création n'est pas la lutte mais l'amour⁸. »

*« Rien n'est à craindre, tout
est à comprendre »
(Marie Curie)*

Dans cette perspective, l'un des objectifs des recherches de Peggy Sastre consiste à trouver de nouvelles voies vers la paix des genres, des pistes de solutions non violentes, des évolutions possibles, à l'écart de toute bêtification et

béatification. Comprendre, c'est pouvoir : essayons donc de comprendre, par exemple « pourquoi et comment les mecs qui n'arrivent pas à gérer les frustrations féministes passent à la violence », et comment des choix subjectifs « hors normes » (tels les choix que font tous ceux et celles qui cherchent à s'affranchir, esclaves, femmes...) peuvent moduler l'évolution tant d'un point de vue individuel que d'un point de vue global.

C'est là, comme le dit la philosophe Anne Fagot-Largeault, qu'« une science des fondements biologiques de la morale serait utile, en permettant de démêler parmi les valeurs celles qui gardent aujourd'hui une valeur adaptative (l'injustice ne paie pas, il est dans ton intérêt de coopérer : impératif mammalien) et celles qui sont périmées (certaines réactions agressives pourraient être des restes achaiques de conduites adaptées au milieu où vivaient nos ancêtres chasseurs des ères glaciaires)⁹. »

Un féminisme pro-sexe, encore un

Selon Darwin, la vie, l'évolution vont vers plus de diversité. Or c'est dans la sexualité que les choses sont les plus diversifiées, en formes, en stratégies, en comportements. Rien mieux donc que le sexe pour trouver du « hors normes ». Comment les êtres vivants accèdent-ils aux partenaires, au partenaire d'élection ? Comment naissent et se résolvent les conflits pour l'accès aux partenaires ? Autant de questions dont l'étude montre à quel point la sélection sexuelle module, voire surpasse la sélection naturelle.

L'exemple classique de la queue du paon illustre parfaitement l'importance de la sélection sexuelle dans l'évolution : la queue du paon – sa roue – n'a aucun intérêt en termes naturels : elle est plutôt un handicap. Mais, en termes sexuels, elle est formidable : les femmes paons privilégieront

toujours, pour copuler, les paons avec une très belle queue (cela ne concerne d'ailleurs pas que les femmes paons). Tout ce qui rend la femme sexuellement attirante sera donc également considéré, à la lumière du féminisme évolutif, comme positif.

Un féminisme drôle

Peggy Sastre appelle aussi de ses vœux l'évolution vers un féminisme ludique et drôle. La question reste ouverte, de savoir si c'est l'évolution naturelle qui rend le féminisme drôle (il en aurait bien besoin parfois, d'un peu de drôlerie) ou si c'est l'approche sastrienne. En tout cas, je vous le dis, il y a de la place : vous tapez « féminisme drôle » dans Google, total absolu vingt items, total relatif d'intérêt un. Même l'humoriste Marina Rollman citée plus haut n'apparaît pas (encore). Merci à Anna et Laura¹⁰, que ferions-nous sans vous !

Alors, rions, mes sœurs !

Et les autres

Il existe évidemment bien d'autres féminismes dont je n'ai pas parlé ici. Je n'ai pas abordé de manière spécifique le féminisme de quatrième vague, car cette vague est encore constituée de multiples vaguelettes échevelées qui vont dans tous les sens¹. Je n'ai parlé ni du cyberféminisme, ce « devenir femme de l'humain technologisé² », emmené par Donna Haraway³ ni du xenoféminisme⁴ – un mouvement engagé pour la recherche radicale et critique dans l'art et la technologie, pensé dans le prolongement du cyberféminisme – parce que je ne suis pas certaine de l'avoir parfaitement compris⁵.

Je n'ai pas parlé du « féminisme maternel » qui paraît pourtant essentiel, malgré ou à cause de toutes ses ambiguïtés, mais ce sera l'objet d'un prochain livre tant il y a à en dire. « La femme libre est seulement en train de naître », écrivait Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième Sexe*⁶. Selon Julia Kristeva, « Il n'y aura pas de femme libre tant qu'il nous manque une éthique du maternel. Elle est en train de naître, ce sera une éthique de la reliance⁷. »

Je n'ai pas parlé du, des féminismes masculins, de ceux des hommes, et pourtant ils existent, indubitablement (les hommes et leurs féminismes). Comme je le disais plus haut, les hommes féministes sont la fine fleur de la masculinité. Peut-être un jour créeront-ils leur propre mouvement féministe.

Je n'ai pas parlé de l'antiféminisme, décidant qu'il n'avait pas, ici, à avoir voix au chapitre. Peut-être dire, simplement, que le féminisme qui se dit « conservateur » est presque toujours un antiféminisme⁸.

Je n'ai pas détaillé les étincelles féministes de saint Paul (le même qui ailleurs enterre allègrement toute possibilité d'équité entre hommes et femmes⁹), saint Paul qui dit, dans son épître aux Galates (cité par Nadeja Tolokonnikova), ni plus ni moins : « *Il n'y a plus ni homme ni femme* ; car tous vous êtes un en Jésus Christ. » Il n'y a plus ni hommes ni femmes. Nous sommes tous des humains. Nous sommes tous des féministes.

Et moi ?

Je suis féministe parce que j'aime les femmes – et les hommes, et les autres.

Je suis une féministe qui fait (comme médecin, chercheuse, universitaire, femme politique, auteure, dans le monde de l'art) mais je n'ai pas conduit d'études philosophiques ni historiques sur les féminismes, si ce n'est en autodidacte passionnée et au cours des multiples rencontres que mes activités ont favorisées. En tant que médecin – ce médecin que je suis toujours dans l'âme – j'aime le corps, quelles que soient ses formes, les moyens qu'il se donne et les choix de son habitant-propriétaire intérimaire.

Je suis féministe en ce sens que j'ai œuvré et que j'œuvre pour la liberté, en politique, dans mes vies professionnelle et personnelle et, pour autant qu'il m'en souviene, chaque fois qu'une femme m'a sollicitée, pour un conseil, un éclairage, pour ouvrir des possibles.

En réalité, je suis à la fois féministe et masculiniste, ayant conduit des études et publié des essais sur les femmes comme sur les hommes. Souvent je me suis fait critiquer : pas féministe comme il faut, ou pas féministe du tout, à valoriser les hommes, leur phallus et donc le patriarcat.

Je n'appartiens de par mes engagements à aucun des féminismes précités de manière exclusive, et à beaucoup d'entre eux. Je soutiens chacun des féminismes que j'ai mentionnés, pour autant qu'il œuvre pour plus de liberté, de libertés, pour plus de femmes, et d'hommes, et d'autres. Je suis convaincue que tout gain de liberté d'une femme est un gain de liberté pour les hommes – et un progrès pour toute démocratie digne de ce nom.

Je suis fondamentalement opposée aux dogmes¹⁰, qu'ils soient religieux, philosophiques, théoriques, normatifs, historiques. Si mon objectif est clairement une plus grande liberté, j'hésite souvent sur les meilleurs moyens de réaliser cet objectif ou, de manière plus réaliste, de faire quelques petits pas dans sa direction. La démocratie n'est pas un dogme et c'est là que je voudrais que nous vivions toutes et tous, en démocratie.

Je me souviens, dans l'heure qui suivit mon élection comme membre du Parlement suisse : je me retrouve, toute à la fraîche émotion d'avoir été élue, sur un plateau de télévision avec une collègue politique très expérimentée, elle, membre du Sénat, féministe active et engagée. Et publiquement elle s'adresse à moi, sur le plateau donc – nous n'étions pas du même parti et ne nous étions pas vraiment parlé pendant la campagne – et me dit : « Ah bienvenue, vous allez venir défendre les femmes avec nous sous la coupole maintenant, bravo ! » –, une bienvenue que j'ai ressentie comme une manière de me prendre sous sa coupe. Moi, politiquement, je

voulais surtout ouvrir les prisons, c'était cela mon rêve politique et Franco Basaglia¹¹ mon héros, lui qui, éminent psychiatre, a réussi à faire passer une loi nationale en Italie, en 1978, qui interdit l'internement psychiatrique et abolit les asiles (la loi 180). Certes, mon projet n'était pas encore bien élaboré et d'ailleurs je n'ai même pas réussi, pendant mon mandat, à faire abolir la détention administrative, ni à prévenir l'introduction de la perpétuité, mais mon projet n'était pas d'abord le féminisme, pas son féminisme, pas le féminisme avant tout et elle le savait bien sûr ! Plus tard, nous nous sommes néanmoins retrouvées, côte à côte et main dans la main, pour défendre l'interruption volontaire de grossesse.

Au pouvoir qui prend, ou qui cherche à prendre, à s'imposer, je préfère la puissance qui donne. La troisième partie de cet ouvrage va parler de cette puissance et de la joie, y compris de la joie de séduire ; de la joie de la revanche, aussi ; de la grâce et de la désobéissance ; de la jouissance et de la poésie.

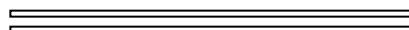
La jouissance et la poésie sont comparables car elles sont toutes deux des activités strictement autotéliques. Elles ne servent à rien d'autre qu'à elles-mêmes. Elles ne confèrent aucune gloire. Elles ne conduisent à aucun gain, aucune dépense, elles sont hors du temps et le temps cède à la jouissance comme il cède à la poésie. Elles sont hors du champ du capitalisme. Elles résistent. Elles sont féministes.

*« We have to free half of the human race, the women,
so that they can help to free the other half. »*

Emmeline Pankhurst¹².

PARTIE III

LA PUISSANCE ET LA JOIE



« Cours, petite sœur, les avant-gardes sont derrière toi. »

Françoise PIC.

« À 4 ans, Nadia déclara, de manière totalement consciente et d'un ton grave et sévère, je ne me rappelle plus à quel propos : “Papa ! Ne m'oblige jamais à rien !”

J'ai tout de suite pris ça comme une déclaration d'indépendance.

Et je ne l'ai jamais “obligée à rien”. Je me suis contenté de la motiver. M'appuyant sur son désir profond de faire des choses, je l'ai cultivée de l'intérieur, comme une fleur de colchique.

Je ne la voyais que l'été. Et je l'arrosais alors pour qu'elle fleurisse à l'automne¹. »

Andreï TOLOKONNIKOV.

La grâce et la désobéissance

J'incarne ma force dans mon corps fragile

Le 24 octobre 2017, j'écrivais sur mon blog¹, sous le titre « Des femmes et des hommes² » : « Oui, la réalité est tenace : tous les deux jours une femme en France meurt de violences domestiques. Oui l'agression sexuelle, quelle qu'elle soit, se perpétue. Oui, il est salutaire que la parole se libère à cet égard, que les femmes et les hommes en parlent. C'est un sujet fondamental de société. Parler davantage de genre et de sexe, abolir les tabous, est l'une des voies incontournables vers la paix des sexes. *Me too.* »

Mais non, on ne règlera rien en « balançant son porc ». « Mon porc » : d'abord cela veut dire qu'il nous appartient, ou qu'on l'a pour le moins laissé devenir nôtre. J'aurais préféré que l'on parle de ma dignité plutôt que de mon porc. Que l'on parle de *moi*. De mon corps et du pouvoir incroyable qu'il exerce sur les hommes. De l'échange de pouvoirs entre nos corps et leur argent ou leur position sociale. De comment transformer le pouvoir qui prend en puissance qui donne. De comment inverser les échanges, grâce à notre autonormie. J'aimerais remplacer balance ton porc par #StrongIsTheNewSexy. Par exemple. Ou mieux, *Yes we can*. Pouvoir dire aux hommes : nous vous aimons et nous aimons

le désir et le respect que nous éveillons en vous. Vous éveillez en nous aussi, désir et respect. *I have this dream* : que notre admiration réciproque assumée, affirmée, abolisse l'agression réciproque. Que la fin des injustices, en l'occurrence, ne nécessite pas forcément de passer par l'avilissement de celui qui prit la position du plus fort pendant si longtemps.



© REUTERS/Jonathan Bachman.

J'aime mon corps de femme. Il mérite mieux que des porcs. Je souhaite utiliser le fait qu'il attire, impressionne, sidère parfois les hommes de manière créative. Comme elle.

Elle³ nous dit : Je suis là. J'incarne ma force dans mon corps fragile. À l'avenir je ne serai plus victime. À l'avenir il n'y aura plus des porcs et des victimes, mais des femmes et des hommes. Différents si différents mais égaux en droits. Nos faiblesses et les leurs, admises et protégées. Notre puissance et leur puissance face à face.

« Symbole de grâce et de désobéissance », ainsi la décrit Charlotte Viguié⁴.

La grâce

Regardons encore cette image iconique. Elle se tient là, les bras entrouverts, la tête haute, le cou long, les épaules basses, le dos droit. On devine son corps nu sous sa robe flottante, les jambes légèrement écartées et les pieds en position ouverte pour élargir ce que l'on appelle le polygone de sustentation, la solidité du corps posé. Elle porte des lunettes, comme pour souligner qu'elle est une tête pensante et non seulement un corps. Elle regarde. Elle est face à une incroyable armada d'hommes en armure dont le corps est oublié, anéanti sous le métal, le cou inamovible sous le casque. Alors ? Ils sont vaincus, ils battent en retraite, ils freinent leur élan martial.

Le pouvoir du corps de la femme est immense. Nous le savons tous et toutes, mais nous le taisons. Nous ne parlons que du pouvoir de l'homme : son pouvoir physique, la force ; son pouvoir phallique, la pénétration ; son pouvoir social, son pouvoir financier, son pouvoir politique, son pouvoir guerrier, que sais-je encore. Mais, comme l'exprime Camille Paglia dans *Wamps & Tramps*⁵, avec cet amour inconditionnel qu'elle porte aux femmes : « Les femmes détiennent quelque chose que les hommes veulent. » Et elle questionne : « Mais en quoi consiste ce “quelque chose” ? »

Moi, je ne me lasse pas de regarder cette image, et j'essaie de trouver réponse à cette question. Elle – la femme, Leshia Evans – seule face à eux tous, qu'a-t-elle ?

Elle a la grâce. Elle a le pouvoir qui ne prend pas : le « pouvoir-du-dedans⁶ », comme l'appelle Starhawk. Elle ne prend rien, elle ne demande rien, elle n'exige rien, elle ne

refuse rien, elle n'a pas peur, elle est. Elle est la vie. Elle est tranquille. Elle fait ce qu'elle a à faire. Elle semble dire : « Je suis fragile ? Oui, bien sûr. Vous aussi. Nous le sommes tous. La vie est fragile. La beauté, c'est d'exister. Je suis une femme, face à vous. Je suis vulnérable. Je suis invulnérable. La vie est invulnérable. »

Elle *est* la grâce.

Le pouvoir du corps de la femme

Revenons au pouvoir du corps de la femme, ce non-dit, ce ridiculement non-dit que nous savons tous, hommes et femmes, mais que nous taisons, de peur de nommer cette chose immense.

Le pouvoir du corps de la femme n'est pas seulement celui de porter l'avenir du monde en lui, filles et garçons ; il n'est pas seulement le pouvoir d'attraction sexuelle (le plus souvent intriqué avec le pouvoir d'enfanter) ; il n'est pas seulement le pouvoir de nourrir – de nourrir de lait et d'amour, de cet amour inconditionnel dont les hommes passent ensuite leur vie entière à tenter de faire le deuil ou qu'ils cherchent à retrouver ; il n'est pas seulement cet extraordinaire pouvoir de marketing, cette capacité inouïe qu'a le corps de la femme de faire vendre tout et n'importe quoi : elle-même d'abord, bien sûr, mais aussi, pêle-mêle, vêtements, bijoux, produits de nettoyage, voyages, cosmétiques, montres, maisons, machines à coudre, piscines, pizzas, hôtels, armes, vacances, clubs en tous genres, retraites écologiques, voitures, motos, nourriture, aspirateurs, réfrigérateurs, poussettes, parfums, fleurs, restauration à domicile, plans financiers – non, le pouvoir du corps de la femme va encore au-delà de tout cela, parce qu'il est tout cela à la fois, agent, cible et moteur de mille créations humaines, monnaie d'échange au prix fort et, en toute

simplicité : la moitié de l'humanité, un peu plus que la moitié même, lorsque les filles ne sont pas systématiquement avortées ou éliminées à la naissance. Nous sommes la mère et la putain. *Wamps & Tramps*⁷. Le pouvoir du corps de la femme est celui, double et éminemment politique, de l'absorption et de l'éjection, de l'inclusion ou du rejet.

Mais si nous ne le disons pas, si nous ne l'analysons pas, si nous n'affirmons pas ce pouvoir du corps de la femme, nous ne pourrons pas avancer dans l'équilibre des forces entre hommes et femmes, car nous continuerons alors de parler du pouvoir de l'homme, au lieu de parler de l'équilibre de nos pouvoirs. Pour maîtriser les forces et les pouvoirs en jeu dans toute relation, il faut d'abord nommer ces forces. Seule la reconnaissance des forces en jeu – de toutes les forces – peut, me semble-t-il, potentiellement écarter les abus. Pour transformer le pouvoir en puissance et en grâce, il faut le reconnaître. Elle – Leshia Evans encore – connaît son pouvoir. Elle n'en abuse pas. D'où sa grâce.

Weinstein et le pouvoir des femmes

Lorsque certaines jeunes femmes, dont je respecte absolument la démarche, décident de monter dans la chambre de Weinstein (Weinstein devient ici une métaphore utile), elles ne pensent qu'à son pouvoir à lui, le pouvoir qu'il a, potentiellement, de leur donner, ou non, ce quelque chose qu'elles désirent par-dessus tout à ce moment-là : ce rôle. Ce job. Je veux ce job. Lui seul peut me le donner. Je vais serrer les dents.

Elles en oublient de penser à leur pouvoir à elles, au pouvoir de leur corps, de leur existence – de penser à leur pouvoir politique. Car le pouvoir de leur corps, ce n'est pas seulement ce qu'elles vont laisser là, en échange de ce job

dont elles rêvent, dans la chambre de Weinstein. Leur pouvoir, *in fine*, c'est LE FILM !

Et ce film, Weinstein le veut, autant qu'elles. Et sans elles, sans leur corps, sans leur image, leurs émotions, leur jeu, leur finesse, leur intelligence, le film n'existe pas. Sans leur corps, Weinstein lui-même n'existe pas. Mais cela, elles ne le réalisent pas, en tout cas pas à ce moment-là et c'est pourquoi, des décennies plus tard, elles se sentent encore victimes. Parce que personne ne leur a parlé, petites filles, de leur pouvoir. Parce que la seule chose qu'on leur ait apprise, c'est que les hommes sont mauvais, dangereux, des porcs en somme. Mais la peur du porc n'a pas suffi, elle ne suffit jamais à protéger les filles. Ce qui pourrait protéger les filles – peut-être –, c'est la conscience de leur propre pouvoir. Un pouvoir à la fois privé et politique, encore une fois. Que trop souvent nous galvaudons, par peur, par manque de discernement, par méconnaissance – par dissensions entre nous, femmes.

Notre puissante existence physique, l'immensité de notre groupe, nos connaissances, nos émotions, notre courage séculaire, notre potentiel de subversion font de nous un groupe POLITIQUE majeur et, en tant que groupe comme en tant qu'individus, un interlocuteur incontournable.

Encore faut-il prendre la parole, en toute conscience de nos forces et de notre pouvoir-du-dedans.

Le pouvoir-du-dedans

*Rêver l'obscur*⁸ : « Le sujet de ce livre, écrit l'auteure, est un appel au pouvoir, un pouvoir basé sur un principe très différent du pouvoir-sur, de la domination. Car le pouvoir-sur est finalement le pouvoir du fusil et de la bombe, le pouvoir d'anéantissement qui soutient toutes les institutions de

domination. » Notre pouvoir, celui que Starhawk appelle de ses vœux, elle l'appelle le pouvoir-du-dedans. C'est ce que je nomme puissance. La langue française jouit en effet d'une richesse sémantique telle qu'elle s'offre à elle-même deux mots distincts : le pouvoir-sur et le pouvoir-du-dedans sont respectivement le pouvoir (qui prend) et la puissance (qui donne et qui se donne). L'anglais, lui, n'a que *power*, et Starhawk a donc inventé ces circonvolutions éclairantes : pouvoir-sur et pouvoir-du-dedans.

Le pouvoir-du-dedans, explique-t-elle, vient de nos vies mêmes. Il est « notre désir passionné pour le corps vivant de l'autre ». Vivant. Alors, si nous voulons survivre – et nous le voulons bien sûr –, la question devient : comment renverserons-nous non pas ceux qui sont actuellement au pouvoir, mais le principe même du pouvoir-sur ?

La panique du « pouvoir-sur »

« Il n'y a pas que du désir dans l'érection du sexe masculin⁹. » L'excitation certes, au début. Mais à un certain moment l'excitation n'est plus l'essentiel. Le sexe devient un combat, non pas avec l'autre corps, mais avec soi-même. L'érection bande de toutes ses forces, en vue de, dans l'attente et l'espoir et l'effroi et la panique de la détumescence du désir.

Ce qui est effrayant, terrifiant pour l'homme, c'est que le désir de la femme ne s'effondre pas avec l'orgasme. Il a beau la faire jouir, elle désire encore. Il est depuis longtemps enseveli dans le sommeil qui est la seule issue possible de son orgasme – la petite mort – ou alors à lutter contre elle de toutes ses forces, qu'elle, la femme, désire encore. Et mieux il la fait jouir, et plus elle le désire. Sans aucune intention de souligner sa supériorité dans le désir, dont le plus souvent elle ne se rend même pas compte, la femme enfonce l'homme dans un abîme

d'impuissance. Non seulement elle l'a mis au monde, non seulement elle mettra au monde ses enfants, mais elle est le miroir de sa puissance comme de son impuissance sexuelle¹⁰ : « Tout garçon devient angoissé de perdre...¹¹ » Contrairement à l'orgasme de l'homme, l'orgasme, les orgasmes de la femme appellent sans délai d'autres jouissances. Alors, pour ne pas s'avouer vaincu, comment tuer le désir de la femme ?

Pour tuer son désir, il faut tuer la femme. Ou l'exciser. Ou la contrôler. L'empêcher d'exister pleinement. La soumettre par une hiérarchie de pure invention, religieuse notamment. Lui faire détester le sexe, en le lui imposant. Ou lui faire des enfants, encore et encore. La frapper. L'emprisonner dans des prisons de toutes sortes, affreuses ou dorées. Laminer le pouvoir-du-dedans par le pouvoir-sur.

Pour échapper à cela, il nous faut donc, ensemble, inverser le système de valeurs. Mettre le désir au centre, sans panique. Valoriser toutes les puissances. Pour que la nécessité du « pouvoir-sur » s'étiole d'elle-même.

Utopie, évidemment. Et pourtant.

Apologie de la désobéissance

Un premier pas pour abolir le pouvoir-sur, c'est de le contourner. Désobéir ! Comme Leshia Evans.

La désobéissance ? C'est l'apprentissage d'être soi. C'est l'indispensable subversion élevée au rang de vertu – comme il se doit.

S'il y a une chose qu'il faut absolument apprendre aux petites filles (qui pourrait, qui devrait devenir la seizième suggestion de Chimamanda ?), c'est de désobéir. Dire non, pas seulement aux méchants messieurs qui vous proposent des bonbons à la sortie de l'école, pas seulement à ceux qui

feraient mine de vous harceler – s’il en est encore qui oseront, quand vous serez grandes –, non, non, dire non à tout. Y compris et surtout à vos parents, qui sont certainement bien intentionnés mais qui n’ont peut-être pas encore lu le *Manifeste pour une éducation féministe* de Chimamanda.

Alors, désobéissez ! Suivez votre voie et non pas celle que l’on vous trace ! Soyez celles que vous êtes et non pas celles que l’on voudrait que vous soyez ! Soyez vous-mêmes et gardez-vous bien d’entrer dans le moule ! Ne jouez pas à la poupée ! Ne mettez pas de jolies robes ! Ne soyez pas sages ! Salissez-vous ! Soyez curieuses, impertinentes, gourmandes, casse-cou, indisciplinées, garçons manqués ! Répondez ! Résistez au pouvoir de la norme, de toutes les normes ! Prenez le pouvoir, puissamment ! Soyez une « aberration » ! Comme le dit encore Chimamanda Ngozi Adichie : « Notre monde est plein d’hommes et de femmes qui n’aiment pas les femmes de pouvoir. Nous avons été tellement conditionnés à considérer le pouvoir comme masculin qu’une femme puissante est une aberration¹². » Soyez cette aberration ! Soyez puissantes et généreuses !

Encore une fois, désobéissez !

La première des vingt leçons que donne Timothy Snyder pour survivre à et pour contrer la tyrannie des temps est : *DO NOT OBEY IN ADVANCE*¹³.

Questionnez tout, toujours.

Aussi bien les contraintes imposées aux femmes que celles imposées aux hommes.

La joie de séduire

La joie de séduire ? J'ose à peine l'écrire. Il semble que rien ne soit plus subversif et condamnable aujourd'hui que de parler de la joie de séduire. Et pourtant... Ah, j'aime la séduction... Que faire ? Comment faire ?

*Ce que vous avez de beau,
montrez-le*

« Et pourquoi pas ? », se demande Valérie Daoust¹. Qui s'exprime « à contre-courant des bien-pensants et des bien-pensantes » et s'interroge : « Mais pourquoi donc, après trente ans de féminisme, le débat actuel sur la sexualité des jeunes filles présente-t-il encore les femmes comme des victimes² ? » Valérie Daoust, en accord avec Camille Paglia, est une adepte du *girl power*³. « Nos filles sont belles, intelligentes, dégourdis. Elles ne sont pas des victimes ! Elles sont puissantes, leur corps est un pouvoir, elles ont maintenant le choix de leurs partenaires. Les femmes sont des objets-sujets. Elles aiment se parer, se maquiller, se faire belles. Et elles en retirent quelque chose. Une femme sexy peut aussi être un sujet. Au fond, la sexualité féminine dérange encore. Elle continue d'être vue comme un désordre social. La jouissance des femmes ne "passe pas". Une femme ne peut toujours pas désirer tout en étant désirable. »

« Ce que le féminisme nous a apporté de plus beau, c'est la vision transmise à nos filles d'une sexualité qui est une communication réciproque et peut se vivre en dehors du mariage et de la prostitution. » Voilà une assertion qui rejoint la volonté des 100 d'« élever nos filles de sorte qu'elles soient suffisamment informées et conscientes pour pouvoir vivre pleinement leur vie sans se laisser intimider ni culpabiliser. »

La joie de séduire, le droit de jouer à séduire, la joie de jouer, de vivre pleinement notre vie, toutes nos vies, les réelles et celles du jeu, du jeu de la séduction notamment, jouir d'une sexualité qui soit une communication réciproque : Joie⁴ !

Conter fleurette ou les délices du flirt

Témoignage d'une jeune Américaine de 40 ans, AS, mariée : « Je déteste l'expression “me faire draguer”, dit-elle. C'est passif. Mais j'aime “flirter”. C'est un verbe actif. Flirter me fait me sentir puissante. »

Puissante vraiment ? Oui, et pour de multiples raisons : « Parce que je flirte quand je veux et je ne flirte pas quand je ne veux pas. Je ne suis pas “flirtée”. Je flirte.

« Parce que je décide que le flirt commence, et quand il se termine. S'il commence et s'il arrive à sa fin. Ce peut être quelqu'un d'autre qui initie le flirt, cela n'a pas d'importance, le résultat est le même : c'est moi qui décide si le flirt commence, ou non.

« Parce que je contrôle pleinement la situation. Jusqu'à ce que je ne veuille plus la contrôler, ce qui peut arriver.

« Parce que c'est un jeu. Dans nos vies d'adultes, nous n'avons pas si souvent l'opportunité de jouer. Le flirt est un jeu amical et inoffensif, lorsqu'il est bien joué.

« Parce que c'est un plaisir et parce que c'est *fun*.

« Parce que le flirt utilise un langage qui n'est pas nécessairement verbal. Le langage du regard : ce que les yeux disent sans dire les mots. Un langage des lèvres et du sourire. Un langage corporel, avec toute sa subtilité que j'adore, un langage si délicat et si sophistiqué à la fois. Je ne flirte qu'avec des hommes qui sont susceptibles de comprendre et de parler ce langage. C'est presque comme un test. S'ils sont délicats et sophistiqués, ils savent comment répondre. Et s'ils ne le sont pas, le jeu se termine avant même d'avoir commencé. S'ils ne comprennent pas le langage du flirt comme je souhaite le "parler", alors ils n'en valent pas la peine.

« Parce que c'est comme une poursuite, comme un sport. *The fun of the hunt*. En tant que femmes, nous n'avons pas souvent l'opportunité de chasser. Chasser, pour une femme, ici, est considéré comme *unwomanly*. Inadéquat. Flirter, c'est une version mondaine et acceptable de la chasse par les femmes. Une chasse délicate et "comme il faut", mais une chasse malgré tout. Et, dans la chasse, il y a la notion de pouvoir : le chasseur et la proie (la chasseuse et la proie).

« Parce que j'aime le concept de *fine line* qui va avec le flirt, cette limite qu'il ne faut pas dépasser. Si tu la dépasses, tu es baisée, au propre et au figuré. Alors tout ce que je viens de décrire s'en va à vau-l'eau. Cette limite, c'est elle qui détermine la puissance et la subtilité du jeu. Oublie les hommes : en fait flirter, c'est flirter avec cette frontière. Où est-elle ? Est-ce toi qui la contrôles, ou elle qui te contrôle ? Jouer avec ce contrôle, c'est jouer avec le pouvoir. Ces deux

émotions, le contrôle et sa perte, le pouvoir et sa maîtrise, sont indissociables pour moi. »

Entre séduction et harcèlement

Voici donc pour les délices du flirt, lequel suppose, comme la séduction, une rencontre et une complicité. On joue « ensemble ». Quelqu'un doit prendre le risque de lancer le jeu. L'autre entre dans le jeu – ou non, et dans ce cas, « le jeu s'arrête avant d'avoir commencé ».

Les distinctions entre séduire, flirter, importuner, offenser et harceler sont aujourd'hui des distinctions essentielles même si particulièrement délicates. Les innombrables controverses souvent stériles autour de la question du harcèlement – est-ce mal de harceler oui ou non ? Évidemment oui ! – procèdent souvent de définitions insuffisantes et de confusions quant aux mots bien plus que quant aux faits ou à leurs interprétations. Le philosophe Jean-Pierre Lalloz propose en ligne⁵ un cours exhaustif en seize leçons sur la philosophie de la séduction et définit la séduction comme un détournement : détournement de la vie réelle vers la « vraie vie » – celle qu'en fait, au fond de nous, nous aimerions, ou aurions aimé, vivre⁶.

Chaque femme, individuellement, connaît intimement les joies et les rêves de ce « détournement », comme elle sait aussi parfaitement faire la différence entre le flirt, un jeu dans lequel elle entre, et le harcèlement, un jeu dans lequel elle a clairement refusé d'entrer mais que l'autre poursuit malgré tout, et surtout malgré elle.

Et la liberté d'importuner, alors ? Soulignons tout d'abord que nous parlons de *liberté*, et non de *droit* d'importuner. Quoi qu'il en soit, au sens où le terme « importuner » est utilisé – peut-être maladroitement – dans la « Tribune des 100 », il se

réfère à la liberté octroyée à quiconque de faire un premier pas, de poser un regard appuyé, d'émettre un sifflement admiratif, mieux, d'oser un premier compliment, une première invite qui, si bienvenus à défaut d'avoir été sollicités, peuvent évoluer en jeu. À ce moment-là l'importun d'un instant devient complice et compagnon de jeu, le jeu devient flirt et il n'y a plus d'importun.

Mais la liberté d'importuner n'est en aucun cas le droit de harceler : il n'existe pas de droit de harceler, ni dans la rue ni ailleurs, ni légalement ni verbalement ni psychologiquement ni physiquement⁷. La liberté d'importuner, si c'est bien son nom, s'arrête avant que ne commence un supposé droit de harceler, lequel n'existe pas. À partir du moment où il est confronté à un refus, l'importuneur (le dragueur), s'il poursuit ses efforts, devient harceleur.

Vous prenez la liberté de m'importuner ? Vous prenez un risque et vous devez en assumer les conséquences. Je dis non, je dis stop, je vous fais comprendre que je ne veux pas entrer dans votre jeu ? Votre liberté d'importuner cesse au moment même où je la réfute. Votre « droit d'importuner » cesse dès que je dis non. Importuner est socialement réprouvé, mais n'est pas légalement puni ; harceler en revanche relève de la loi et ceci, quels que soient le sexe et le genre du harceleur et du harcelé, et que le harcèlement soit physique ou langagier, comme le soulignent les sanctions récentes à l'égard de la professeure Avital Ronell⁸ ou encore l'affaire Asia Argento⁹.

Parmi les nombreuses prises de position publiques de femmes par rapport au harcèlement de rue notamment, on constate une différence sensible du ressenti en fonction de l'âge de la femme interrogée. Les femmes âgées prennent en général le fait d'être harcelées plus à la légère que les jeunes femmes. Il me semble que ce n'est pas tant parce que les

femmes âgées sont moins soumises au harcèlement du fait qu'elles sont moins attrayantes, que parce qu'elles ont développé des stratégies de réponse plus souples et plus efficaces au harcèlement. Il serait intéressant, et utile, d'étudier ces stratégies, d'en parler, de les partager et de les intégrer dans l'éducation des adolescentes – et des adolescents. Les jeux de rôles, classiques ou inversés, pourraient alors devenir une approche utile de l'apprentissage du refus, comme de sa réception.

Une joyeuse revanche

J'ai déjà évoqué certaines revanches personnelles, parfois joyeuses, à propos de l'argent des divorces.

Mais avec #MeToo la revanche est devenue notre pain quotidien. Nous vivons une époque, la nôtre, de l'accusation à large échelle du harcèlement et des compensations enfin reçues, même si elles sont, en l'occurrence, plus sociales que financières. Le harceleur est pointé du doigt, accusé, déshonoré, destitué, démis de ses fonctions. C'est une revanche qui « fait du bien » car il est bel et bien une joie de la revanche. Les sportifs le savent mieux que quiconque. Une joie irréprouvable parfois. Je préfère personnellement la joie de la conquête mais je reconnais la joie de la revanche, surtout quand elle suit de trop longues humiliations. Celui qui humilie, qui blesse, qui détruit (ou qui tout simplement gagne, dans le sport) de quelque manière que ce soit, mais surtout de manière prolongée, répétée, stéréotypée, doit s'attendre un jour ou l'autre à ce que l'humiliée, l'humilié, prenne sa revanche. Et que cette revanche, quand elle finit par arriver, soit une joie.

La revanche peut être pacifique ou non (je préfère pacifique), mais elle advient rarement sans tambours ni trompettes. #MeToo, #BalanceTonPorc, #TaGueule sont les

tambours et les trompettes d'une revanche attendue depuis très longtemps. Alors prenons-les pour ce qu'ils sont, même s'ils résonnent parfois trop fort aux oreilles de certains : un roulement annonciateur d'une paix prochaine.

Éros et liberté : des utopies concrètes

« Descellons nos propres pavés !

Laissons l'utopie devenir un acte sensé. »

Fiorenza MENINI.

Nécessaires utopies

Changer pour la paix, donc.

Mais comment instiller le désir de changer ? Comment faire exister une « scène de la reconnaissance mutuelle¹ » ? Comment faire vivre l'utopie ? Car il nous faut des utopies, comme dit Olivier Roy, cité plus haut : « La lutte contre l'agression sexuelle n'est pas porteuse d'utopie. C'est la demande de suppression d'un mal, pas l'espérance d'un monde nouveau. » Il faut trouver autre chose, pour donner à tous le désir de ce monde nouveau, dans lequel femmes et hommes, toutes différentes qu'elles soient, tout différents qu'ils soient, aient envie de vivre en respect, en équilibre, voire en amour même.

Comment donnons-nous forme à une société fondée sur le principe du pouvoir-du-dedans ? Comment faire en sorte que la puissance prenne le pouvoir ? Comment abolir le pouvoir sans éliminer ceux qui l'exercent ? La révolution symbolique qui vient d'avoir lieu laisse un trou dans la

symbolisation² (de la figuration masculine). Comment mettre à la place de ce trou des figures symboliques qui génèrent un désir partagé ? Comment sortir de la prison des genres ?

« En prison, écrit Starhawk³, nous expérimentons de manière directe les mécanismes de contrôle de notre culture. Nous voyons leurs opérations toutes nues, dépouillées des subtilités habituelles. Le pouvoir-sur est un étau, un crampon, qui nous tient grâce à nos espoirs et nos peurs. Car il y a toujours des privilèges à gagner si on se conduit bien, il y a toujours quelque chose qu'ils peuvent nous prendre ou nous faire, si nous refusons d'être contrôlés. Donc nous sommes pris. » Dans le monde extracarcéral tout autant : « Autour de nous, jour après jour, nous voyons le même système opérer. Partout nous sommes environnés de jolies images de récompenses à gagner. Elles sont affichées sur les murs, annoncées dans les magazines, elles cabriolent à la télévision [et] nous réagissons [...] au sens du statut, à la reconnaissance de notre valeur qu'elles sont censées représenter. »

Le plein de la symbolisation

Pour combler le « trou dans la symbolisation », signalé par Marcel Gauchet et évoqué à l'instant, il nous faut, je crois, pas à pas mais avec constance, promouvoir la puissance, celle qui donne, et mettre en évidence que le partage de la puissance n'affaiblit aucun des joueurs à ce jeu de qui perd gagne. Les hommes, d'ailleurs, sont plus que mûrs pour l'admettre, plus que mûrs pour retirer le manteau de fer qu'ils se sont mis eux-mêmes sur les épaules, le manteau du plus fort, du soi-disant plus fort, avec toutes les responsabilités trop souvent impossibles à assumer qui y sont associées – alors que nous tous, humain·e·s, sommes juste humains, seulement humains, terriblement humains.

Devenir pro-humains, donc. Belle utopie, certes, me direz-vous, mais concrètement ?

Concrètement ?

Quelques pistes parmi tant d'autres...

Concrètement, apprendre aux garçons, depuis le plus jeune âge, que ce qu'ils ont là entre les cuisses et qui les préoccupe est fait pour donner du plaisir, à eux-mêmes d'abord, puis aux autres, femmes et hommes, selon leur goût – et la vie. La vie, jamais la mort. La joie, jamais la mort de l'âme. Le plaisir et la vie, pas nécessairement ensemble, mais possiblement, parfois. Imaginez la fierté alors. Donner le plaisir et la vie : rien à voir avec le patriarcat. Ce que nous appelons patriarcat, c'est le contrôle – et la violence de ce contrôle. C'est la panique, qui ne se trouve d'autre refuge que le contrôle pour se juguler elle-même. Remplacer la panique par la fierté. Le sexe de l'homme, source de vie : non pas une utopie, mais une réalité qui devrait, et pourrait, remplacer la représentation symbolique du sexe de l'homme en arme à feu. Concrètement, cette symbolique du sexe de l'homme devrait être intégrée dans l'Éducation nationale depuis la « maternelle ». Soit dit en passant, on pourrait aussi bien rebaptiser la maternelle en paternelle.

Concrètement, apprendre aux filles qu'elles sont fortes, les informer de la puissance de leur corps, barrer la route d'emblée à toute imagerie victimaire⁴ et leur dire que la plus belle chose qui va leur arriver, à l'orée de l'adolescence, c'est la rencontre de l'autre. Ne plus les élever dans la peur de l'Autre, mais dans la joie de la perspective de tous les jeux possibles avec cet autre. Concrètement, cette manière de parler aux filles (ne plus jamais leur dire « fais attention », mais

réjouis-toi) devrait elle aussi être intégrée dans l'Éducation nationale depuis la paternelle.

Concrètement, partager les enfants. Laisser, donner, partager. Ne pas déléguer une paternité que nous pensons avoir d'abord à définir. Ne rien « déléguer ». Mais partager, réellement. Inventer une nouvelle maternité qui inclue la paternité. Le partage concret et l'une des clés du succès des couples divorcés.

Concrètement, écouter les hommes. Écouter comment ils se définissent, eux-mêmes. Ils ont beaucoup à dire, à nous apprendre sur eux-mêmes. Les laisser se définir eux-mêmes, eux et leurs valeurs, plutôt que de passer notre temps à essayer de les ranger adéquatement dans les manuels de phylogénèse ou les listes de la CITES⁵. Ne serions-nous pas arrivés à un point excessif de définition des hommes par les femmes ? Paul Ardenne⁶, un vrai *French man*, me rendait attentive au fait que si nous n'y portons pas garde, les hommes d'aujourd'hui seront bientôt définis par les femmes comme les juifs l'étaient par les antisémites, ainsi, en plagiant Sartre⁷ : « Les féministes ont raison de dire que l'Homme mange, boit, lit, dort et meurt comme un Homme. Et dès lors qu'il met un pied dehors, dès qu'il rencontre les autres, dans la rue, dans un lieu public, qu'il sent sur lui le regard de ceux qu'un journal féministe nomme "Eux"... : accepte-t-il ou non d'être le personnage qu'on lui fait jouer ? Et s'il accepte, dans quelle mesure ? Et s'il refuse, refuse-t-il toute parenté avec les autres Hommes ? Il peut choisir de tuer les femmes ou de les aimer, mais il ne peut pas choisir de ne pas être un Homme. »

Oui, prenons garde, et écoutons. Selon Paul Ardenne : « L'identité masculine ne peut être définie uniquement de l'extérieur. Elle ne peut être objectivée. Si elle est bien un sujet d'étude, celle-ci ne s'applique pas à un cobaye neutre dont on

peut se passer pour qualifier ce qu'il est. Il ne peut y avoir de féminisme crédible, sur le plan analytique, sans un constant bain dans une masculinité dont il faut écouter ce qu'elle a à dire d'elle-même. »

Concrètement encore : nous devons élire et faire élire des Mandela, au féminin, au masculin, autres, mais qui toutes et tous aient cette extraordinaire inclinaison à la puissance qui donne, partout dans le monde.

Concrètement enfin ? Érotiser le monde. Mettre l'érotisme au centre de notre existence. Vivre dans l'érotisme et dans la poésie. Oui, vous avez bien lu. Érotiser le monde. L'érotisme n'a rien à voir avec le harcèlement, que ce soit dans ce que l'on appelle les « hautes sphères » ou dans la rue (les « basses sphères » ? De grandes questions de sociologie s'ouvrent avec la notion de harcèlement de rue, questions encore inabordées mais qui devront l'être : qui harcèle dans une chambre d'hôtel ? qui harcèle dans la rue ? qui punit-on, pourquoi ?).

L'érotisme donc, comme contre-offre à la culture de la mise à distance. Starhawk propose elle aussi de restaurer l'érotisme comme pouvoir-du-dedans, comme accès au pouvoir : « Notre connaissance érotique nous donne accès au pouvoir, elle devient une lentille à travers laquelle nous scrutons tous les aspects de notre existence⁸... »

Scrutons.

Le modèle Véronique Caye, « Être une femme »

Véronique Caye, diplômée du conservatoire national régional d'art dramatique de Rueil-Malmaison et de l'université Paris-VIII, metteuse en scène, cinéaste et vidéaste, s'inspire d'Anaïs Nin⁹, pour créer le spectacle *Hors du*

*labyrinthe*¹⁰. Anaïs Nin insiste sur la nécessité, pour chaque femme, de créer un modèle individuel, et non un modèle qui vaudrait pour toutes les femmes. « Le titre renvoie donc au labyrinthe intime de la pensée de chaque femme, et particulièrement à la relation qui nous unit toutes à un érotisme des sens, de la création, un érotisme de la vie jusque dans la mort. »

Véronique Caye nous propose un érotisme de la vie, un rapport érotique au monde comme manière de vivre. De vivre en tant que femmes avec les hommes et dans le monde. Une manière d'« exister femme », une plénitude, un féminisme érotique et poétique, poétique et créatif.

Véronique Caye a découvert l'érotisme en étudiant Georges Bataille¹¹ et a fait sienne la phrase de l'écrivain : « L'érotisme est l'approbation de la vie jusque dans la mort. » Bataille qui cite dans ce contexte les premiers vers de « L'Éternité », poème de Rimbaud :

Elle est retrouvée.

Quoi ? – L'Éternité.

C'est la mer allée

Avec le soleil

La poésie lie la mort à l'éternité, elle crée, elle met en mouvement. La poésie, selon Bataille, « mène au même point que chaque forme de l'érotisme, à l'indistinction, à la confusion des objets distincts. Elle nous mène à l'éternité, elle nous mène à la mort, et par la mort, à la continuité : la poésie est *l'éternité. C'est la mer allée avec le soleil* ». Pour Véronique Caye, l'érotisme est à vivre et à créer, telle une œuvre de chaque jour, dans le rapport à l'homme, dans le rapport au monde.

« Dans le rapport à l'homme, il y a ce rapport à la mort, dit-elle ; il y a ce dépassement jusqu'à une limite inacceptable et, au-delà, il y a la rencontre de l'autre, qui devient confrontation et qui n'a rien du conte de fées ; il y a le sale et le sublime, la perversion et la violence, la joie et la lumière. Dans la poésie, l'érotisme est dans chaque pas, dans chaque vers, même quand elle ne parle pas d'érotisme. L'érotisme exacerbé de la relation avec l'homme s'équilibre par l'amour : Dionysos et Apollon, comme une enclume, une bouée, une ancre. Être érotique, c'est un travail, une responsabilité, une construction, l'imaginaire en activité, le fantasme recréé à chaque instant, au quotidien, dans le quotidien même. C'est un dépassement de soi, continu, c'est une manière d'être au monde, de créer une écriture, une lecture poétique du monde, qu'elle soit en mots ou en images. Le rapport érotique au monde est une manière de vivre, constamment dans le mouvement, une manière de se connaître, d'être attentive à tout. C'est un rapport au monde sans étendard, sans slogan, sans dogme (le dogme, toujours, emprisonne l'érotisme), et pourtant nous nous reconnaissons, entre nous, femmes et hommes qui avons ce rapport-là au monde, et nous nous rencontrons, et nous partageons des chemins de vie, hors conflit, dans la joie profonde d'être. Ma mission personnelle, mon chemin, ce n'est pas seulement la création, mais aussi de transmettre cette position au monde, et les deux sont liés : la poétique, comprise comme création, et ce rapport érotique au monde¹². »

Véronique Caye cite encore Adonis¹³, pour qui le poème est le lieu même où la pensée se forme. Elle le rencontre à Paris, il lui dit alors : « Pas de maître, pas d'élève, il n'y a que des rencontres. » Elle sort un livre de son sac et me lit :

Tu m'as posé une question ?

Meurs d'abord ou flambe telle une blessure

Descends dans mes cendres et demande...

Tu me demandes quel est mon pays ?

Mon corps est mon pays.

Elle ne me quitte pas sans me rappeler que : « La liberté, c'est ce qui fait de tout être un "peut-être"¹⁴. »

Peut-être qu'en tant que femmes, et hommes, dans notre rapport érotique au monde pleinement assumé, partagé, créé chaque jour, nous pourrions vivre libres, dans l'indistinction comme dans l'individualité, dans le dépassement et dans la confusion, comme *la mer allée avec le soleil*.

Peut-être.

Le modèle Maïa Mazaurette : une érotique arrogante

Maïa Mazaurette est écrivain¹⁵, chroniqueuse, blogueuse et peintre, et la majeure partie de son travail tant éditorial que fictionnel ou artistique porte sur la répartition des rôles hommes-femmes et la sexualité. Dans l'essai qu'elle est en train de terminer en ce moment¹⁶, elle défend une érotique « solaire et arrogante ». « Pour moi, dit-elle¹⁷, la division en genre nous ampute. Je refuse d'être amputée. Je cherche l'ampleur maximale, plutôt au-delà des hommes et des femmes qu'entre les deux. Je suis intéressée par des identités fluides et modifiables, parce qu'il me semble qu'il se trouve là une formidable force de vie et une formidable force de désir. L'amplitude maximale est atteinte quand on ne cède en rien sur sa dignité. (Ensuite, si les gens sont sincèrement dignes à quatre pattes, amen.) Dans ce paradigme, la sexualité est un outil ET un objectif : elle nous rassemble ET elle se sublime du fait que nous soyons rassemblés (ce rassemblement est

personnel et interpersonnel : le lien avec soi, le lien avec l'autre). »

« Pour l'instant, et c'est notamment le cas dans les féminismes contemporains, je trouve que nous mettons l'accent sur les vulnérabilités. Je note une attirance pour les princesses alors que je demande à être reine, souveraine absolue de mon espace physique et mental. C'est pour ça que je définis mon programme comme celui d'une arrogance revendiquée. Je voudrais que nous cessions d'être humbles, réduites, mignonnes, bonsaïsées. Je voudrais que nous attaquions la vie, et les hommes, avec les dents et avec énergie. Personnellement, je n'ai pas envie que mes modèles soient des victimes (mon modèle est Alexandre le Grand). L'arrogance, c'est la fierté dont on fait des t-shirts de supermarché + une solide dose d'insolence. C'est abrasif, ça ne s'excuse pas, ça ne se laisse pas marcher sur les pieds.

« Cette arrogance se mérite, elle ne tombe pas de nulle part. Elle se mérite en étant à la hauteur des standards élevés qu'on se donne, et qu'on peut en conséquence appliquer à celles et ceux qui partagent notre lit. Elle se mérite en acquérant de la compétence sexuelle, avec des savoirs, des techniques, des idées et de l'inspiration. Elle se mérite en mettant ses actes en accord avec ses principes, son clitoris en accord avec son cœur et son cerveau, en refusant radicalement de souffrir. Elle se mérite en s'aimant, et en aimant ses partenaires à la folie (tout en se donnant à soi-même la priorité en cas de conflit d'intérêts).

« L'arrogance permet une sexualité plus ample, qui ne nous blesse pas, qui ne nous menace pas, qui laisse tomber les timidités et embarras pour atteindre une certaine forme d'innocence. Si cette sexualité est une exploration et une conquête, elle se fait à deux et non sur le corps d'un des

participants. Si cette sexualité accueille notre intégrité, elle dépasse les questions d'appendices, de peaux et de trous, pour appréhender les personnes dans leur entièreté : on fait l'amour avec les os, les muscles, les nerfs, les humeurs, la pluie qui tombe, le passé sexuel des partenaires, les projections fantasmatiques, le futur qu'on espère, le temps qui passe... »

Le plus concrètement du monde : l'exemple du Rwanda

Les observations et propositions ci-dessous, largement publiées¹⁸, sont le fait de la journaliste Céline Zund.

Au Rwanda, en 1994, au lendemain des massacres qui ont fait 800 000 morts et 3,5 millions de déplacés, la population est composée de près de 70 % de femmes. La fin des conflits sera suivie d'un séisme sociétal. Avant 1994, les femmes n'avaient pas le droit d'hériter, de prendre un emploi ou d'ouvrir un compte bancaire sans l'accord de leur époux. Souvent illettrées, elles étaient cantonnées aux tâches domestiques. Mais là, « les femmes sont devenues les hommes de la maison », un processus similaire à celui qui a suivi la Première Guerre mondiale en France, et comparable dans son essence à la séculaire pratique de la pêche en Islande, qui laisse les femmes seules à la maison. Au lendemain de la guerre, la reconstruction du Rwanda repose sur elles. Elles se rassemblent en coopératives, forment des groupes d'entraide pour les veuves et s'emparent peu à peu de métiers jusqu'ici réservés à leurs époux. Elles n'avaient pas le choix : elles ont dû se débarrasser des tabous et du poids de la culture traditionnelle, selon laquelle la femme se tient en retrait. Quant au gouvernement, il n'avait pas les moyens de reconstruire un pays sans la majorité de sa population. Paradoxalement, la vie

est devenue plus facile pour les femmes au Rwanda que dans d'autres pays africains.

Mais, plus intéressant encore, pour ce qui nous concerne ici : « Au Rwanda, le plaisir féminin est le ciment du couple. Dans ce pays, le plaisir féminin est considéré comme la garantie de l'union des foyers. Le kunyaza et le gukuna, deux traditions érotiques, sont transmises de génération en génération. » Ainsi, dit la légende, il y a très longtemps au Rwanda, une reine se languissait de son époux retenu loin d'elle par la guerre. Éperdue de désir, elle ordonne à un esclave de la rejoindre dans sa chambre. L'homme s'exécute, mais il est tétanisé à l'idée du sort qui l'attend, si le roi venait à découvrir l'affaire à son retour. Tremblant de tout son corps, il ne parvient pas à pénétrer la souveraine. Mais son sexe, en frottant contre les lèvres et le clitoris de la reine, provoque un jaillissement de plaisir. On raconte même, au Rwanda, que la reine aurait éjaculé le lac Kivu... C'est sur cette légende que repose la pratique du kunyaza, un acte sexuel voulant que l'homme caresse le sexe de la femme à l'aide de son pénis pour « faire jaillir l'eau », et qui s'enseigne comme l'un des piliers du mariage. Car « le kunyaza, dit-on, unit les familles et chasse le désordre dans les foyers ». Le réalisateur belge Olivier Jourdain, lui, a décidé de tirer de cette légende vivante un documentaire, intitulé *L'Eau sacrée*¹⁹ : « L'eau, c'est la vie, dit-il, c'est ce qui fait pousser les plantes. Le fait d'être fertile parce que la femme est capable "d'avoir de l'eau" renvoie aussi à la toponymie du Rwanda, à sa végétation luxuriante. La pratique est sans doute liée à la géographie du lieu²⁰... »

Innombrables sont ceux qui, sur les ondes de Flash FM, écoutent l'émission de Vestine Dusabe, intitulée *Zirara Zubakwa* : « Construire les ménages pendant la nuit. » Un show devenu, en l'espace d'une quinzaine d'années, un

rendez-vous très populaire au Rwanda. « La semaine, nous parlons de relations, de mariage et luttons contre la violence faite aux femmes. Et tous les vendredis à 1 heure du matin, lorsque les enfants sont couchés, nous aidons les couples à améliorer leur sexualité. Nous leur expliquons, par exemple, comment avoir de bons préliminaires, explique l'animatrice. Tout le Rwanda écoute notre émission. Et pendant que nous parlons de théorie, les couples pratiquent dans leur chambre à coucher. Nous perpétons la tradition du kunyaza pour éviter les infidélités et préserver le couple. »

« Car sans entente sexuelle, pas d'harmonie. »

C'est aussi simple que cela...

Al-hurriya

Concrètement, donc ! L'érotisme offre non seulement une source de plénitude et de force stimulante à la femme qui n'a pas peur de sa révélation, mais aussi le plus beau terrain de rencontre et de jeu et le plus joyeux des champs de bataille entre femmes et hommes. Je relis avec délices *L'Érotisme arabe*²¹ dans lequel Malek Chebel nous transmet monts (de Vénus) et merveilles : « Les érotologues participent au mouvement d'affranchissement des esprits, sans jamais s'opposer au monde de la religion, encore moins s'arroger un magistère de la parole pieuse ou une place dans le système moralisateur dont la mosquée a le secret. Ainsi s'épanouit cette littérature érotique grâce au raffinement des poètes et des prosateurs (le *zarf*), grâce à leur culture (*al-adab*) et grâce à la liberté (*al-hurriya*), qui leur est octroyée par le pouvoir califal. En ce sens, cette littérature est aussi stratégique, car l'appréciation de cet art devient une arme pour l'individu qui cherche à se construire en dehors des idéologies familiales,

claniques et religieuses... lesquelles broient les singularités de chacun et le désir non conformiste. »

« L'amour est liberté et une liberté aussi essentielle ne peut accepter d'être défaite ou minorée. Elle rejailit toujours, y compris de son propre effacement. »

Ils n'auront plus peur du point G

Au ^{XXI}^e siècle, le plaisir féminin reste un véritable « continent noir » de la médecine et la sexualité des femmes très peu étudiée, notamment en France. Ainsi parle la docteur Odile Buisson, en introduction à son livre : *Qui a peur du point G*²² ? « Comme si le sujet n'était pas digne d'intérêt. Comme si l'accès au septième ciel dépendait toujours de la seule qualité d'un amant. Interdits religieux et sociétaux, difficultés technologiques et financières, réticences des milieux scientifiques, les raisons qui expliquent ce manque de savoir sont multiples. Mais elles dissimulent toutes une vérité simple : les hommes, y compris les chercheurs, sont encore terrorisés par la jouissance féminine. » Bon, pas au Rwanda...

Réquisitoire contre « une excision intellectuelle qui pénalise les femmes », *Qui a peur du point G ?* est aussi un plaidoyer jubilatoire en faveur de l'épanouissement sexuel. Adeline Fleury abonde²³. Laure Adler parle d'une même voix : « Ne faudrait-il pas revendiquer que chacun d'entre nous possède les deux parts, peut appartenir aux deux genres, et que la recherche de l'accomplissement de la jouissance sexuelle constitue un élément fondamental de notre identité²⁴ ? »

*Homo sum, humani nihil a me alienum puto*²⁵ (« Je suis Homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger »).

*Un féminisme respectueux,
sans domination*

Emmanuel Macron, le 25 novembre 2017 : « Je ne veux pas que nous tombions dans une société où chaque rapport entre un homme et une femme devient un sujet de domination. » Nous non plus, n'est-ce pas.

Mais nous avons beaucoup à faire encore pour remplacer partout toujours la domination par le respect. Nous ne pouvons pas ignorer les différences des combats à mener en Argentine, en Arabie saoudite, aux États-Unis, au Japon. En revanche, nous pouvons tout à la fois réunir nos forces, nous soutenir même à distance, comprendre et respecter tous les avis contraires lorsqu'ils sont démocratiquement exprimés, et travailler à maximaliser nos libertés autour de nous, là où nous pouvons agir le plus efficacement, et surtout, chacune à sa manière, chacune avec son combat, si modeste soit-il, individuel ou collectif.

Ne critiquons pas celles qui empruntent d'autres chemins que le nôtre et ne nous laissons pas diviser. Que le féminisme, les féminismes se réjouissent du fait que les femmes pensent différemment les unes des autres, plutôt que de revendiquer une pensée unique sous peine de mise au pilori. Notre pluralité est une richesse. Citons une seconde fois Tércence : *Quot homines, tot sententiae*²⁶ (« Autant d'hommes, autant d'avis »). On nous parle de l'incapacité des féministes à avancer unies, noyées dans leur pluralité ? Non ! La pluralité est naturelle. Respectons donc toutes les différences. Respecter : mieux que tolérer.

Un féminisme pluriel, sans leçons à donner

Et quand un Alban Ketelbuters, doctorant en lettres, membre de l'Institut de recherches et d'études féministes de l'Université du Québec, militant du Parti de gauche, s'alarme

de « la formidable régression intellectuelle qui touche le mouvement de libération des femmes » et écrit : « La France n'est pas à l'abri d'une régression accélérée pour les femmes. Il faut en finir avec cet archaïsme et revenir aux principes républicains. Non à ce féminisme qui surtaxe les couches jetables, promeut un modèle unique de mère parfaite, et reste silencieux face à cette politique de la peur s'agissant des pilules contraceptives. C'est un féminisme de conquête qu'il faut bâtir, un féminisme des Lumières, rationaliste et universaliste [...], avec pour fer de lance une offensive pour l'indépendance économique, pour la création d'un véritable service public de la petite enfance, pour la liberté sexuelle (y compris celle de contracter librement avec le client), pour la libre disposition de son corps (mettre un terme à une grossesse avec l'IVG ; être enceinte pour autrui avec la GPA)²⁷ », il donne des leçons, des directives, des injonctions, il dit ce qui est « bien » et ce qui est « mal » en matière de féminisme et favorise dès lors automatiquement les clivages. Aux clivages, préférons les débats, dans une atmosphère de réconciliation qui n'a nul besoin d'être un consensus global. Museler la parole contraire n'est pas libérer la parole.

Rosanna Gangemi, philosophe, chargée de cours à l'université Paris-Est-Marne-la-Vallée, à la question souvent posée et qu'elle réexamine : « Existe-t-il vraiment un féminisme humaniste ? Ou peut-on estimer que cela revient au même ? », répond : « Le féminisme demain prendra en compte les besoins de toutes les femmes, il n'y aura pas un féminisme unique, mais un mouvement inclusif du point de vue de l'ethnie, de la sexualité, de la manière de vivre la féminité, des idéologies... car il y a autant de féminismes qu'il y a de femmes. »

En Europe, aux États-Unis, où les libertés fondamentales sont acquises, même si elles sont toujours fragiles – et surtout parce qu’elles sont toujours fragiles –, le moment n’est pas à la division. Chacune d’entre nous peut faire avancer la cause des femmes à sa manière dans la mesure où elle ne se trompe pas de combat en levant armes et boucliers contre un autre courant féministe. Si nous sommes toutes unies sur la question des droits civiques égaux, sur la libre disposition de notre corps, sur le fait que les libertés de certaines minorités vont de pair avec les nôtres, nous sommes toutes des féministes (de la première, de la deuxième et de la troisième vague), tout en étant plurielles. Et la manière dont va se définir la quatrième vague, plutôt pop, plutôt rue, plutôt cyberféminisme, ne peut que susciter notre intérêt passionné, sans aucune passion négative.

Un féminisme de réconciliation, un humanisme de réconciliation

« En cette fin du XX^e siècle, il reste aux femmes deux tâches à mener de front : achever le processus égalitaire dans leur vie familiale et professionnelle, mais aussi tendre la main aux hommes pour les aider à accéder au nouveau monde. S’il en est ainsi, on peut prendre le pari que le XXI^e siècle ne sera plus l’époque privilégiée d’un sexe ou de l’autre, mais le moment enfin arrivé de l’humanité réconciliée²⁸. » Ainsi écrivait, en 1989, Florence Montreynaud²⁹, historienne, écrivaine, qui préfère « action féministe » à « combat féministe » et qui affirme en souriant : « En tout cas, je ne veux pas la mort du macho³⁰. »

Mais, en 2018, il semble bien que nous ayons encore un peu de travail, pour jouir d’une humanité réconciliée... Quant au macho, la peur d’être excommunié semble quant à elle

générer l'affolement d'une arrière-garde masculine qui, devant la vision de son propre déclin, se presse de réinstaurer des gouvernements d'arrière-droite dans l'espoir de protéger un paléo-machisme pourtant révolu. Faut-il citer des noms ?

Changer le monde

La même Florence Montreynaud, en 2014, se lève chaque matin pour changer le monde³¹. Car le projet féministe n'est rien moins que cela : changer le monde.

En Argentine, le vote de l'été 2018 sur le droit à l'avortement – l'un des éléments essentiels de la deuxième vague – a été rejeté à une courte majorité. Un nombre égal de femmes ont voté oui et ont voté non. On raconte que, dans la rue, la police a dû intervenir pour séparer les tenantes et les opposantes de la légalisation de l'avortement. Et pourtant, l'écoute de ceux qui ont une opinion divergente – surtout quand ce sont des femmes – est une nécessité. Même l'hyperprogressiste Camille Paglia, qui n'a jamais sa langue dans sa poche, le dit : les opposants à l'avortement ne sont pas forcément des « antifemmes ou fanatiques d'extrême droite³² ». Il n'est pas impossible qu'ils, qu'elles aient une éthique différente certes, mais une éthique fondée. Avant d'écarter cette possibilité, examinons-la : cela ne donnera que plus de chances, les années à venir, en Argentine et ailleurs, de gagner cette bataille essentielle pour les femmes dans leur ensemble : le droit à une prise en charge adéquate des interruptions de grossesse volontaires³³. Nous devons gagner cette bataille-là démocratiquement, et dans la durée, pour toutes les femmes qui continuent d'avorter dans des conditions inacceptables. Nous devons changer le monde.

Dois-je rappeler à nouveau que, dans certaines régions d'Afrique notamment, l'excision est une pratique qui se

poursuit allègrement. Une tradition, nous explique-t-on : 200 millions de femmes vivent excisées et, dans certains pays, on continue d'exciser les petites filles. Et que l'on ne cherche pas à nous consoler en disant que l'excision, ce n'est pas grave. Certaines voix s'élèvent pour dire que cette pratique n'empêche pas de jouir, mais moi je rêve que les filles de nos filles puissent jouir plus totalement de leur corps encore que nous, de par le vaste monde. Il faut que le corps exulte, et l'esprit avec lui, et l'être. Et le plaisir de la pensée, comme la pensée du plaisir. Je rêve que les filles de nos filles puissent jouir plus complètement encore que nous de leur être au monde et de leur créativité. Il faut stopper toutes les excisions, qu'elles soient physiques, ou mentales, toute censure, toutes les amputations de nous-mêmes, parce qu'elles représentent toutes une atteinte à la liberté d'expression, de pensée et de vie. Le plaisir se pense et il faut stopper toutes les excisions qui menacent ou minorent le plaisir de vivre, toute minoration des femmes par les femmes, comme par les hommes. Parce que nous sommes tous des féministes. Parce que nous devons changer le monde. Aimer les femmes, les protéger, les valoriser. Les admirer. Les proclamer héros de leur vie et pas seulement « héroïnes » de roman. Comme Jocelyne Saab, héroïne de liberté à sa manière, à qui Wassyla Tamzali, écrivaine et militante féministe algérienne³⁴ écrit : « Tes yeux fouillaient les cœurs et les âmes de ceux que tu croisais, à la découverte de l'alter ego. La première fois que nous nous sommes parlé j'avais compris que comme moi tu croyais qu'on pouvait changer le monde, et que les images, les mots, la poésie, la musique et l'art, étaient la meilleure manière de le faire. »

Chaque jour, nous devrions promouvoir dans nos cœurs et dans nos vies une femme qui change le monde, concrètement.

Comme Jocelyne Saab, Wassyla Tamzali, Florence Montreynaud, Anna Akhmatova. Pour que plus jamais une femme n'ait à dire, comme Anna Akhmatova³⁵ justement : au-delà de l'enfer, il y a nous.

*Demande aux femmes de mon temps,
Bagnardes, « cent-cinq », prisonnières,
Et nous te raconterons tout :
Que la peur nous abrutissait,
Que nous élevions des enfants,
Pour la prison, la torture et la mort.*

*Pinçant nos lèvres bleuies,
Hécubes devenues folles,
Cassandres de Tchoukhloma
Portant des couronnes de honte,
Nous serons un chœur de silence :
« Au-delà de l'enfer, il y a nous. »*

*L'utopie Beauvoir des relations
charnelles et affectives dont nous
n'avons pas idée*

Écoutons à nouveau Belinda Cannone : « Le jour où les femmes se sentiront autorisées à exprimer leur désir, elles ne seront plus des proies. »

Et encore : « Tout le monde gagnerait à une réelle égalité dans l'érotisme, égalité qui passe par la prise d'initiative et de risque, et non par d'improbables “contrats”, très éloignés de

ce qui se joue dans le désir. Chacun, tous genres confondus, étant tour à tour l'invitant ou le destinataire de la proposition, à jeu partagé, les hommes ne seraient plus perpétuellement en situation de chasseurs. Le non des femmes n'étant plus sujet à d'hypocrites interprétations³⁶, il ne serait plus possible de prétexter qu'il est une feinte et les femmes en seraient ainsi mieux protégées. En somme, il ne s'agit pas seulement de réfléchir au consentement, notion qui, dans une certaine mesure, renvoie à une position passive, mais à la transformation en profondeur des comportements et des rôles. » Et Belinda Cannone de conclure en rappelant Simone de Beauvoir : « J'aime la promesse contenue dans la conclusion que Beauvoir a donnée au *Deuxième Sexe*, prédisant que de l'émancipation des femmes naîtrait, entre les deux sexes, non pas l'indifférence, mais "des relations charnelles et affectives dont nous n'avons pas idée". *Nous* n'en avons toujours pas vraiment idée. Et ce n'est pas en condamnant l'expression du désir, mais en assumant pleinement de la partager que les femmes verront leur condition s'améliorer. »

Le sexe est – ou devrait être – une violence sans agresseur ni victime. Je me plais à rêver que la sexualité toujours, si elle ressemble à un champ de bataille, soit un champ de bataille euphorique où chacun exerce sa propre violence et trouve son propre plaisir. Encore une fois : sans agresseur et sans victime, la joie du sexe librement désiré, librement consenti. La réponse à la violence inhérente au sexe serait non pas d'interdire cette violence-là ni d'édulcorer le sexe, mais de vivre cette violence dans le désir, le plaisir, la joie et l'euphorie partagés et réciproques. Des relations charnelles et affectives dont nous n'avons pas encore idée, à construire et à vivre dans l'érotisme du rapport au monde.

Éros et liberté, au-delà des utopies

Affirmer nos désirs et plaisirs de femmes, les vivre et les dire aussi, conquérir le territoire du sexe plutôt que de tenter de le policer, représente une voie essentielle vers la plénitude et la joie de vivre, ensemble. Prendre en considération le pouvoir de notre corps et le transformer en puissance, inventer une nouvelle maternité qui intègre la paternité : au-delà d'une correction des comportements, créer un avenir possible d'alliance amoureuse au niveau sociétal. Pour ne plus parler de porcs et de victimes, mais de femmes et d'hommes dans notre singularité, notre complémentarité, nos désirs partagés et notre amour. Vivre ces relations charnelles et affectives rêvées par Simone de Beauvoir, et en hommage à elle : des relations charnelles, affectives et intellectuelles. Descellons nos propres pavés et laissons l'utopie devenir un acte sensé.

ÉPILOGUE

Poésie féministe, résistance poétique

« Because

I walked across the bridge and was free¹. »

Maggie NELSON.

« Ma chère sœur

Ne lâche pas ma main

Où vais-je finir sans toi ? Où iras-tu sans moi ?

Nous sommes toutes une

Nous sommes les amantes nues de la vie². »

Fiorenza MENINI.

Poser les armes

Que vient faire un épilogue sur la poésie dans un livre sur le nouveau féminisme ? Ma simple conviction, à la fois toute personnelle et largement partagée, que la poésie est une formidable arme de combat, aux côtés de la politique. Une arme puissante : une arme qui donne – jamais une arme de domination. Et qu'elle a été, et qu'elle est, et pourrait être, une arme de combat pour les femmes, une arme du combat des femmes pour exister, une arme aussi féminine que masculine, une arme sans blessures, une possibilité d'un futur féminisme, d'un féminisme futur³.

Ingeborg Bachman écrit cette phrase extraordinaire, dans une des *Leçons de Frankfort*⁴ : « Nous aurions le mot, nous aurions le langage, nous n'aurions pas besoin d'armes. » Nous n'aurions pas besoin d'armes... J'aimerais dire : nous n'aurons plus besoin d'armes : nous avons la poésie. Et avec elle nous pourrions nous parler, de femme à femme, de femme

à homme, de femme à toutes les autres et tous les autres, en toute compréhension et en amour, comme Héloïse parlait à Abélard⁵.

Au début du XII^e siècle, alors qu'elle n'a pas encore 20 ans, Héloïse, première femme connue et reconnue pour avoir suivi un enseignement des « arts libéraux », alors réservé aux hommes, est déjà célèbre pour ses poèmes. De « haute naissance » mais illégitime, sans dot ni biens, elle se refuse à envisager le mariage qu'elle considère – à l'instar d'une Virginie Despentes, neuf siècles plus tard – comme une forme de prostitution. Devenue l'élève puis la maîtresse d'Abélard, un des plus grands intellectuels de son temps, elle entretiendra avec lui une correspondance amoureuse en latin dans laquelle le désir féminin s'exprime peut-être pour la première fois en ces formes avec une telle intensité. Mais Abélard sera châtré, en punition de cet amour fou, et les deux amants prononceront chacun leurs vœux et désormais séparés de corps fonderont l'abbaye du Paraclet, où les filles pourront étudier les écritures saintes, le latin, le grec, l'hébreu mais aussi les plantes médicinales et la saignée. Dans leur longue correspondance, Héloïse, en réponse aux refus du monde, continuera d'évoquer leur amour physique d'autrefois et son désir charnel de femme transformé en passion poétique⁶.

*L'affrontement est partout,
la résistance muette, le futur ouvert
– comme un arbre dans la liberté
du ciel*

Jean Starobinski, dont j'eus l'heur de bénéficier de l'enseignement en linguistique-sémiologie dans le cadre de mes études de médecine, écrit, dans *La Beauté du monde*⁷,

ces lignes inoubliables sur la poésie : « L'affrontement est partout, pour le poète. Autour de lui, à l'intérieur de lui, quelque chose existe qui le réprime ou qui l'étouffe et dont il faut avoir raison. Quelque chose qu'il faut briser, ou charmer, ou encore délivrer. Il y a toujours cet adversaire anonyme qui fait obstacle à la bouche qui prononce, ce vide qui cherche à s'emparer des mots au fur et à mesure qu'ils naissent. Il y a des frontières qui doivent être forcées, des intensités qui doivent être gagnées sur le froid et sur l'indifférence, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur... L'affrontement est partout. »

« Dès l'instant où le poète accueille le premier appel intérieur qui demande à se faire jour en une voix, dès le premier tressaillement de la parole, il doit savoir surmonter toutes les puissances qui répriment la montée du chant, il doit venir à bout de ce mutisme qui s'oppose au jaillissement des mots, délivrer l'essor des images de toutes les inerties qui le freinent. Le chant le plus ingénu, la ligne mélodique la plus humble n'existent jamais qu'au prix d'une victoire toujours menacée sur une "matière" adverse qui lui résiste. Cette résistance muette est l'authentique support du poème... Il y a là le silence que le poème crée pour s'y absorber, ce silence d'après les mots dont nous poursuivons en pensée la victoire... là où le chant s'éteint face à ce qui ne lui appartient plus, là où il rencontre "l'autre" irréductible. Le futur ne demeure-t-il pas ouvert à cette musique qui grandit comme un arbre dans la liberté du ciel ? »

La poésie, résistante et inclusive

La poésie est une résistance qui n'a pas à se dire résistante. Elle parle, au-delà des mots mêmes, au-delà des frontières et des langues. « Ainsi s'effondrent en poésie les frontières entre les nations, et les éléments d'une langue s'entr'appellent avec

ceux d'une autre par-dessus la tête de l'espace et du temps, une fraternité s'affirme en toute liberté dans le patrimoine de chacune d'elles et unit tous les idiomes⁸... »

Alexis Nouss, dans sa réflexion sur la poésie, part de la question posée par Hölderlin en 1800 : « À quoi bon des poètes en des temps de détresse ? » Une question à laquelle il répond, avec beaucoup de poésie : un poème combat en tant que poème et non pour le message qu'il véhicule. « La poésie est l'éclair qui creuse le réel et aide le sujet à y trouver sa position. C'est ce qu'affirme et rappelle la poésie. Dans les temps obscurs qui nient l'humain, elle tient lieu de résistance. La poésie offre le refuge. Poasile. La poésie sert à cela. » Et Alexis Nouss de citer René Char en « Déshérence » :

On ne tue point la rose

Dans les guerres du ciel.

On exile une lyre

« Poasile », donc, mais pas seulement. L'art d'écrire constitue aussi une arme et la parole une action. Une action, une arme, « poélitique », selon le néologisme de Pascal Beausse⁹. Les femmes, ces grandes liseuses, ces écrivaines souvent secrètes, pourraient dès aujourd'hui, grâce à leurs écrits poétiques, jouer un rôle prépondérant dans la création d'un demain poétique, un demain non policé, non prostitué, où prédominent la curiosité et la désobéissance et donc la création, et dans lequel la violence est tout entière vécue de manière créative et non destructive. La poésie est un langage inclusif de toutes les minorités, à la fois de résistance et d'échange, au-delà des langues, des barrières et des frontières. Dans la Grèce antique, dans le langage courant, quand on disait « la poète », il s'agissait de Sapho, quand on disait « le poète », il s'agissait d'Homère. Dans le monde de demain, la

poésie sera pour toutes, pour tous, une manière de communiquer permettant continuellement la mise en forme des conflits intérieurs et de ce fait même la prévention de ceux extérieurs. Car les conflits cèdent à la jouissance, à la poésie et à la joie et « à travers l'arche vide, passe un vent de l'esprit qui souffle avec insistance sur la tête des morts, à la recherche de nouveaux paysages et d'accents ignorés ; un vent qui sent la salive d'enfants, l'herbe écrasée et le voile de la méduse, qui annonce le baptême permanent des choses fraîchement créées¹⁰ ». La jouissance et la poésie, fraîchement créées à chaque instant de notre vie.

Fiorenza Menini, elle, met en parallèle résistance poétique et activisme féministe : « Il y a, dans la poésie, lorsqu'on la crée en tant qu'artiste femme et qu'on la dit hors des sentiers battus, une forte propension à se mettre en opposition au patriarcat ou aux dominances systémiques, même si, dans ma pratique personnelle, il n'y a ni pamphlets ni saphisme, ni seins bandés ni seins nus. Plus efficace, plus important : la pratique de la poésie, sa pratique mentale, physique, émotionnelle ; la mise en danger du corps et de l'esprit et le dépoussiérage des croyances qu'elle réalise ; l'ouverture vers des zones nouvelles. La poésie change nos perceptions : elle peut être une fulgurance, ce pas de côté qui nous apprend à danser¹¹. »

I'm ready to meet males again

La poésie va au-delà des langues et des genres : « Leonie » est l'histoire vraie d'une requine en captivité solitaire qui voulait très fort des bébés. Depuis trop longtemps seule dans son bassin zoologique, elle décida de se faire ses bébés à elle-même.

Je lui dédie ce poème, ainsi qu'à toutes les femmes et à tous les hommes qui, amoureux de la vie, choisissent d'avoir des enfants de manière non conventionnelle.

Je suis désormais prête à de nouvelles rencontres avec les hommes.

Leonie¹²

*I am a shark a female shark
they call me Leonie*

*I am a shark I want a baby
I am captive with no male
I had intercourse years ago
May be centuries
on deep coral reefs and sandy bottoms*

*I am a shark a female shark
they call me Leonie*

*I thought a lot
how I could do it
The delight of babies
Start life again
On deep coral reefs and sandy bottoms*

I'm reshuffling my DNA

Selecting beneficial mutations

I increase my library size

Concentrate on female genes

and mitochondrial DNA

I am a shark a female shark

they call me Leonie

I made love to myself

because puppies need love

If plants can do it

I can do it too

Parthenogenesis

On deep coral reefs and sandy bottoms

We are four of me now

all female sharks

In my female world

I'm ready to meet males again

On deep coral reefs and sandy bottoms

I am a shark a zebra shark

they call me Leonie

And no one understands

Et pour clore ce livre, un poème en cadeau de Frank Smith,
poète, écrivain, réalisateur.

*Ce n'est pas possible de vivre vingt-quatre heures par jour
avec la conscience immédiate du sexe auquel on appartient
advenir
en train
en train de se faire et d'advenir
avec tous les possibles
tous les possibles dedans
et avec tous les impossibles
tous les impossibles dedans
devenir plus grand qu'on était
et devenir plus petit qu'on est maintenant
en même temps
on devient plus grand qu'on était
et en même temps
on se fait plus petit qu'on ne devient
advenir d'aller
n'attribuant pas la naissance d'une chose
d'un corps
ou d'une institution
à son utilité
codage, confinement, limitation
et éradication de l'énergie sociale*

libre

il n'y a pas de sujet du besoin

« femmes toutes mains », « femmes au foyer »

irréversible identité et assignation

identité et conformation

il suffit à chacun, à chacune de s'y couler doucement

ligaturer les énergies créatrices, non

et subversives, non

les contenir pour préserver l'existence

du système, non

les rapports de force et les relations en termes, non

de genre, non

qui en forment le soubassement, non

mais

mais le privé est politique

comment échapper

aux enkystements

aux stérilisations

majoritaires, identitaires et statutaires ?

les femmes sont la moitié du ciel, n'est-ce pas ?

mais chaque point est relié au point dominant

auquel il correspond

on ne peut être à la fois homme et femme, n'est-ce pas ?

on est ou bien homme ou bien femme, c'est ça ?

ou bien enfant ou bien adulte, c'est ça ?

ou bien blanc ou bien noir, ok ?

et ainsi à l'infini

c'est ça ?

NON

qu'en est-il des entre-deux ?

des hybridations, des hésitations, de l'ambivalence ?

qu'en est-il des autres qui nous habitent ?

qu'en est-il de ce qui nous fait désirer ?

*et qu'en est-il de ce qui nous fait résister
aux assignations qui mutilent ?*

qu'est-ce que cela veut dire ? non

qu'est-ce qui se passe ? oui

comment ça marche ? oui

possible libération de forces

de vie, de transformation, de créativité

par le brouillage de pistes, de lignes, oui

par la redéfinition d'enjeux de pouvoir, oui

et se saisir de l'assignation à la minorité, oui

pour en faire proliférer les forces de résistance, oui

devenir-femme, oui

*c'est l'ensemble formé par le tiret, l'infinitif et le nom
qui est premier, oui*

se déployer

se « machiner »

*se bricoler
proliférer et
contaminer le système des identités
assignées
et des comportements
admissibles
le devenir-femme n'est pas femme
échapper aux caractères issus de la distribution des rôles
et des attitudes
constituée par le rapport de domination
travail de déplacement, oui
de détournement
on a à devenir
à échapper à l'assentiment
faire fuir tout ce qui n'existe
pas encore
impensable et impossible
passer « entre », oui
dans une vie « à venir », oui*

Mais pourquoi donc, me demanderez-vous, terminer ce livre qui parle des femmes, de leurs combats et de leurs rêves, par le poème d'un homme ?

Parce que j'aime *la* poésie et *le* poème.

Parce que si le bonheur de l'homme se proportionne à la liberté dont jouissent les femmes (palimpseste, retour à l'avant-propos), la compagnie des hommes est indispensable au bonheur de la femme – en tout cas à mon bonheur très personnel et à mon goût de la diversité. Parce que le devenir-femme n'est pas (que) femme. Parce qu'il s'agit de contaminer le système des identités assignées.

Parce que nous sommes la moitié du ciel. La moitié.

Écrit à Paris, été 2018.

Notes

Avant-propos

1. Ayant choisi l'écriture, après douze années comme élue politique, je préfère donner à penser plutôt que de (tenter de) convaincre, débattre que combattre, suggérer des possibles plutôt que d'assener des certitudes, et partager mes doutes. Et, en termes de résistance politique, je pratique désormais la résistance poétique. Poétique, selon un terme de Pascal Beausse (communication personnelle, lors du colloque intitulé « Le sens de la peine », à Nanterre, le 12 mai 2016).

PARTIE I DE LA CAVERNE À #METOO

1

LA VIOLENCE, HISTOIRE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

1. Laetitia Strauch-Bonart, *Les hommes sont-ils obsolètes ?*, Paris, Fayard, 2018.
2. Elsa Dorlin, *Se défendre. Une philosophie de la violence*, Paris, La Découverte, 2017.
3. Jean-Marie Lacrosse, « Le sexe a-t-il un genre ? », *Le Débat*, 2018, n° 200.
4. Barbara Polla, Dimitris Dimitriadis, *Éloge de l'érection*, Bruxelles, La Mulette/BDL, 2016.
5. Anne Dufourmantelle, *La Sauvagerie maternelle*, Paris, Payot et Rivages, 2016.
6. Il est vrai que la violence, en général, se plaît à se montrer. Elle devient alors une double violence, réelle et visuelle. Sa monstration vise à impressionner, à générer la crainte : « Voyez ce dont je suis, ce dont nous sommes capables. » Mais pourquoi celle-ci ?
7. <https://www.nouvelobs.com/societe/20170901.AFP9606/une-femme-meurt-tous-les-trois-jours-des-violences-de-son-compagnon-ou-ex.html> ;
<https://www.letemps.ch/suisse/mieux-sarmer-face-violence-conjugale>.
8. <http://clairemestredocteurtoutmonde.blogspot.com/2018/04/je-dis-metoo-pour-toutes-les-femmes-les.html>.
9. Marcel Gauchet, « La fin de la domination masculine », *Le Débat*, 2018, n° 200.
10. <https://www.letemps.ch/opinions/tueur-masse-est-il-toujours-un-homme>.
11. Kim Pasche, qui pratique plusieurs mois par année la chasse à l'arc dans le Grand Nord canadien, explique : « Le fusil ne m'intéresse pas. Il ne permet pas

de vivre l'expérience indicible, terrible et merveilleuse que représentent la traque, le pistage et la mise à mort.» Voir Kim Pasche et Bernard Bertrand, *Arts de vie sauvage, gestes premiers*, Toulouse, Terran Éditions, 2013.

12. Françoise Héritier, *Masculin/féminin, II. Dissoudre la hiérarchie*, Paris, Odile Jacob, 2002.

13. Et continuent de la chercher sur terre : voir, entre autres, les multiples entretiens de Bernard Martino, avec de multiples chercheurs, *Enquête d'immortalité. Le rêve du fond des âges à l'épreuve de la science*, Paris, J.-C. Lattès, 1998.

14. Marcel Gauchet, « La fin de la domination masculine », art. cit.

15. https://abonnes.lemonde.fr/idees/article/2018/04/12/elisabeth-badinter-la-sainte-alliance-des-reactionnaires_5284218_3232.html.

2

WEINSTEIN & Co

1. https://fr.wikipedia.org/wiki/Affaire_Harvey_Weinstein.

2. https://en.wikipedia.org/wiki/Harvey_Weinstein.

3. *Ibid.*

4. <https://www.cbsnews.com/news/metoo-more-than-12-million-facebook-posts-comments-reactions-24-hours/> ; <https://www.bustle.com/p/this-is-how-many-people-have-posted-me-too-since-october-according-to-new-data-6753697>.

5. https://www.liberation.fr/planete/2018/01/12/qui-est-tarana-burke-la-femme-a-l-origine-de-metoo_1621704 ; <https://www.humanite.fr/tarana-burkeme-too-cest-elle-651698>.

6. *Le Point*, 18 janvier 2018.

7. <https://www.lesinrocks.com/2018/01/24/actualite/balancetonporc-face-eric-brion-la-justice-tranchera-t-elle-mieux-que-les-reseaux-sociaux-111037555/> ; <http://madame.lefigaro.fr/societe/balance-ton-porc-sandra-muller-eric-brion-assignation-en-diffamation-180118-146508>.

8. Le journaliste et écrivain Aymeric Caron, également militant des droits des animaux, regrette l'utilisation négative du mot « porc », considérée comme spéciste. Il propose les expressions alternatives #balancetonharceleur ou #balancetonweinstein.

9. https://abonnes.lemonde.fr/idees/article/2017/12/30/sandra-muller-la-blague-lourdingue-cet-argument-qui-excuse-tout_5235930_3232.html.

10. Marianne Grosjean, journaliste, communication personnelle (voir aussi note 9, partie I, chapitre 3).

11. Le texte : https://abonnes.lemonde.fr/idees/article/2018/01/09/nous-defendons-une-liberte-d-importuner-indispensable-a-la-liberte-sexuelle_5239134_3232.html. Les rédactrices de ce texte sont : Sarah Chiche (écrivaine, psychologue clinicienne et psychanalyste), Catherine Millet

(critique d'art, écrivaine), Catherine Robbe-Grillet (comédienne et écrivaine), Peggy Sastre (auteure, journaliste et traductrice), Abnousse Shalmani (écrivaine et journaliste). Adhèrent également à cette tribune : Kathy Alliou (curatrice), Marie-Laure Bernadac (conservateur général honoraire), Stéphanie Blake (auteure de livres pour enfants), Ingrid Caven (actrice et chanteuse), Catherine Deneuve (actrice), Gloria Friedmann (artiste plasticienne), Cécile Guilbert (écrivain), Brigitte Jaques-Wajeman (metteuse en scène), Claudine Junien (généticienne), Brigitte Lahaie (actrice et présentatrice radio), Élisabeth Lévy (directrice de la rédaction de *Causeur*), Joëlle Losfeld (éditrice), Sophie de Menthon (présidente du mouvement ETHIC), Marie Sellier (auteure, présidente de la Société des gens de lettres). Les noms de l'ensemble des signataires : <https://yetiblog.org/exces-amoureux-econduit-harceleur-sexuel/>.

12. Ruwen Ogien, *La Liberté d'offenser. Le sexe, l'art et la morale*, Paris, La Musardine, 2007.

13. <http://www.slate.fr/story/145098/ruwen-ogien> ;
<https://barbarapolla.files.wordpress.com/2011/04/barbara.pdf>.

14. https://abonnes.lemonde.fr/idees/article/2018/01/09/le-jour-ou-les-femmes-se-sentiront-autorisees-a-exprimer-leur-desir-elles-ne-seront-plus-des-proies_5239102_3232.html.

15. https://abonnes.lemonde.fr/idees/article/2018/01/09/olivier-roy-de-quoi-le-cochon-est-il-le-nom_5239199_3232.html.

16. <https://www.courrierinternational.com/article/vu-du-monde-arabe-le-debat-feministe-transatlantique-est-reserve-une-elite>.

17. <https://www.courrierinternational.com/article/washington-metoo-fait-enfin-tomber-des-hommes-politiques> ;
<https://www.courrierinternational.com/article/apres-weinstein-pourquoi-pas-trump>.

18. Voir plus loin pour la définition d'intersectionnel. En deux mots ici : un mouvement qui veut défendre toutes les minorités et tous les opprimés à la fois, que ce soit en raison de leur sexe, de leur ethnie, de leurs croyances, de leurs préférences de genre, de leur communauté, ou autres.

19. Marcel Gauchet, « La fin de la domination masculine », art. cit.

20. *Ibid.*

21. <http://time.com/5361122/women-congress-2018-elections-record/>.

3

QUEL·LE FÉMINISTE ÊTES-VOUS — OU N'ÊTES-VOUS PAS ?

1. Line Cottegnies (dir. et trad.), *Mary Astel et le féminisme en Angleterre au XVII^e siècle*, Paris, ENS Éditions, 2008.

2. <http://francoisepicq.fr/>.

3. <https://www.anef.org/>.

4. <http://francoisepicq.fr/categorie/ouvrages/livres/>.
5. Françoise Picq, *Féministe encore et toujours*, Montpellier, Indigène Éditions, 2012.
6. Pour une histoire exhaustive du féminisme, se référer, notamment, à Séverine Auffert, *Une histoire du féminisme de l'Antiquité à nos jours*, Paris, L'Observatoire, 2018.
7. Maggie Nelson, *The Argonauts*, Graywolf Press, 2015 ; traduction française : *Les Argonautes*, Paris, Éditions du sous-sol, 2018.
8. <https://journals.openedition.org/gss/378>.
9. Le questionnaire, les détails et les résultats sont à retrouver sur le site de la *Tribune de Genève* : https://www.tdg.ch/extern/interactive_wch/tdg/2018/feminisme/ et l'article de commentaires ici : <https://www.tdg.ch/geneve/actu-genevoise/feminismes-doux-seduisent-internautes/story/26108936>.

PARTIE II

UNE GALAXIE EN EXPANSION

1. Le morcellement porte en effet en lui le risque que des dissensions internes nous écartent du but commun et que pendant que nous luttons les unes contre les autres, les hommes nous oublient, nous et nos revendications.
2. Chimamanda Ngozi Adichie, *Nous sommes tous des féministes*, Paris, Gallimard, « Folio », 2015.

1

FÉMINISME DIFFÉRENCIALISTE : NOUS SOMMES DIFFÉRENT•E•S

1. Antoinette Fouque (1936-2014) : https://fr.wikipedia.org/wiki/Antoinette_Fouque.
2. Bibia Pavad, *Les Éditions des femmes. Histoire des premières années, 1972-1979*, Paris, L'Harmattan, 2005.
3. <http://valentinasalonna.com/>.
4. <https://symptothermie.com/>.
5. Elise Thiébaud, *Ceci est mon sang. Petite histoire des règles, de celles qui les ont et de ceux qui les font*, Paris, La Découverte, 2017.
6. Olivia Gazalé, *Le Mythe de la virilité, un piège pour les deux sexes*, Paris, Robert Laffont, 2017.

2

FÉMINISME PRO-SEXE ET PRO-DÉSIR

1. Ellen Willis, « Lust horizons : Is the women's movement po-sex ? », *No More Nice Girls : Countercultural Essays*, University of Minnesota Press, 1982.
2. https://en.wikipedia.org/wiki/Ethel_Person.
3. Traduction libre par l'auteure.
4. Jean Revillard, <http://www.boutographies.com/expo/sarah-on-the-bridge.html>.
5. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Ovidie>.
6. Brigitte Lahaie, *Moi, la scandaleuse*, Paris, J'ai lu, 1999.
7. https://fr.wikipedia.org/wiki/Gris%C3%A9lidis_R%C3%A9al ; Grisélidis Réal, *La Passe imaginaire*, Vevey, Éditions de l'Aire/Manya, 1992 ; Paris, Verticales, 2006 ; <http://www.slate.fr/story/165137/griselidis-real-pute-lutte-contre-misere-sexuelle-ecrivaine-peintre-prostituee-revoltee>.
8. Barbara Polla, Dimitris Dimitriadis, *Éloge de l'érection*, *op. cit.*
9. Belinda Cannone, *Petit éloge du désir*, Paris, Gallimard, « Folio », 2013.
10. L'interlocuteur est une fiction, mais néanmoins une fiction.
11. Belinda Cannone, *La Tentation de Pénélope*, Paris, Stock, 2010.
12. Virginie Despentes, *King Kong Théorie*, Paris, Grasset, 2006.
13. <https://jesuisfeministe.com/category/sexualite/> ; <https://jesuisfeministe.com/2018/05/17/ma-chatte-nest-pas-gratuite-mais-elle-nest-pas-esclave/> ; <https://jesuisfeministe.com/2018/05/04/pricey-pussy-message-dune-prostituee-impenitente-en-quete-de-droits/>.
14. Gudrún Jonsdóttir, interview par Stav Dimitropoulos, *Womankind*, 2018, n° 16.
15. https://abonnes.lemonde.fr/europe/article/2012/07/04/l-islande-est-elle-vraiment-le-paradis-des-femmes_1728455_3214.html ; Vigdis Finnbogadóttir, « The world's first female head of State », interview par Stav Dimitropoulos, *Womankind*, 2018, n° 16.
16. Guillaume de Sardes, *Bimbo*, vidéo, <http://www.cubania.com/blog/cubania-2/post/guillaume-de-sardes-a-cuba-779>.

3

FÉMINISME UNIVERSALISTE — ET UNIVERSEL ?

1. Le même Jean-Jacques Rousseau, dans *L'Émile ou De l'éducation* (1762), précise que : « Toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce : voilà les devoirs des femmes dans tous les temps, et ce qu'on doit leur apprendre dès l'enfance. » Si nous nous accordons à Jean-Jacques Rousseau pour la laïcité de la république, nous rejetons en revanche globalement et avec fermeté toutes ses positions d'arrière-garde sur l'éducation des femmes.

2. Entre autres publications, d'Elisabeth Badinter, voir : *L'Un est l'Autre*, Paris, Odile Jacob, 1986 ; *Condorcet. Un intellectuel en politique*, 1988, avec Robert Badinter, Fayard 2014 ; *Fausse route. Réflexions sur trente années de féminisme*, Paris, Odile Jacob, 2003 ; *Le Conflit, la Femme et la Mère*, Paris, Le Livre de Poche, 2011.
3. Fatiha Agag-Boudjahlat, *Le Grand Détournement. Féminisme, tolérance, racisme, culture*, Paris, Éditions du Cerf, 2017.
4. Marlène Schiappa, Jérémie Peltier, *Laïcité, point !*, Montpellier, Éditions de l'Aube, 2018.
5. Emma Goldman, *La Tragédie de l'émancipation féminine suivi de Du mariage et de l'amour*, Paris, Syros, 1980.
6. Fatiha Agag-Boudjahlat, *Le Grand Détournement, op. cit.*
7. « Nous subissons une injonction permanente à la tolérance, présentée comme la vertu sociale par excellence », écrit non sans raison Fatiha Agag-Boudjahlat, *Le Grand Détournement, op. cit.*
8. *Ibid.*
9. http://www.sciencespo-toulouse.fr/medias/fichier/leres-victor-duruy-me-too_1522414543235-pdf.
10. <https://www.youtube.com/watch?v=cX-7X1HZDQ>.
11. Barbara Polla, *Femmes hors normes*, Odile Jacob, 2017.
12. <https://www.unicef.fr/dossier/excision-et-mutilations-genitales-feminines>.
13. http://www.lemonde.fr/demographie/article/2016/02/05/l-onu-denombre-200-millions-de-victimes-de-mutilations-genitales-dans-le-monde_4859796_1652705.html.
14. http://www.unicef.org/french/education/57929_69881.html.
15. Communication personnelle ; pour en savoir davantage sur Jocelyne Saab, voir le dossier Jocelyne Saab par Nicole Brenez et Olivier Hadouchi (dir.), *La Furia Umana*, 2015, n° 7.
16. Fatiha Boudjahlat, *Le Grand Détournement, op. cit.*

4

FÉMINISME PRO-CHOIX

1. <http://www.lallab.org/>.
2. <https://womensensetour.com/>.
3. https://www.lemonde.fr/afrique/article/2017/05/09/lallab-le-nouveau-visage-du-feminisme-musulman_5124926_3212.html.
4. Également coauteure, avec Julia Tissier de *La Génération Y par elle-même. Quand les 18-30 ans réinventent la vie*, Paris, François Bourin Éditeur, 2012.
5. cheekmagazine.fr/societe/lallab-sarah-zouak-feministe-musulmane/.

6. <https://lesglorieuses.fr/>, Rebecca Amsellem, *Les Glorieuses. Chroniques d'une féministe*, illustrations de Clémentine de Pontavice, Paris, Hoëbeke, 2018.
7. <https://www.marieclaire.fr/rebecca-amsellem-les-glorieuses-livre-feministe,1265409.asp>.
8. https://www.lexpress.fr/actualite/societe/1968-2018-le-feminisme-des-mlf-aux-twittoridiennes_1973179.html.
9. <https://www.tapage-mag.com/offers/1705>.
10. *My Body, My Rules*, film d'Émilie Juvet (2017). Éloigné des diktats de la beauté actuelle, ce film-performance s'intéresse à ces autres corps, ceux qui prennent de la place, ceux qui tachent, ceux qui piquent, ceux qui dévorent, ceux qui jouissent comme bon leur semble, ceux qui vieillissent et ceux qui s'autotransforment... Il a été récompensé du prix du meilleur documentaire au Festival Chéries-Chéris de Paris en 2017 et du deuxième prix long métrage au Porn Film Festival de Berlin, en 2017, « parce qu'il célèbre le corps féminin sous toutes ses facettes et ouvre pour les femmes un espace défini, dans lequel elles peuvent maximaliser le vécu de leur corporéité » (traduction libre de l'auteure), et a reçu une mention spéciale du jury au Hacker Porn Film Festival de Rome, 2018.
11. <https://blogs.mediapart.fr/elodie-dapremont-rossi/blog/121117/entretien-avec-emilie-juvet-realisatrice-du-film-my-body-my-rules>. Pour regarder la bande-annonce, voir à la fin de l'entretien.
12. <https://www.franceinter.fr/culture/trois-conseils-culturels-droles-et-feministes-d-emma-thompson>.
13. Paul Ricœur, *Le Volontaire et l'Involontaire*, Aubier, 1950.
14. <https://www.cairn.info/revue-philosophique-2010-4-page-479.htm>.

5

FÉMINISME INTERSECTIONNEL OU LA CONVERGENCE DES LUTTES

1. Hourya Bentouhamiet, Mathias Möschel (dir.), *Critical Race Theory. Une introduction aux grands textes fondateurs*, Paris, Dalloz, 2017.
2. <https://bibliobs.nouvelobs.com/idees/20190109.OBS8245/kimberle-crenshaw-la-juriste-qui-a-invente-l-intersectionnalite.html>.
3. <https://bibliobs.nouvelobs.com/idees/20190109.OBS8245/kimberle-crenshaw-la-juriste-qui-a-invente-l-intersectionnalite.html> ;
<https://blogs.mediapart.fr/jean-marc-b/blog/311017/une-defense-marxiste-de-l-intersectionnalite> ; <https://lesourcesaplumes.info/2017/09/19/pourquoi-notre-feminisme-doit-il-etre-intersectionnel-et-3-facons-de-le-pratiquer/>.
4. bell hooks, née Gloria Jean Watkins, choisit comme pseudonyme le nom de sa grand-mère maternelle, connue pour son franc-parler, en l'écrivant avec des minuscules pour mettre l'accent sur son travail plutôt que sur sa personne. À

travers ses actions et son œuvre, elle explore les liens entre les oppressions de sexe, de race et de classe.

5. bell hooks, *Ne suis-je pas une femme ? Femmes noires et féminismes*, Paris, Cambourakis, 2015 (texte original anglais, *Ain't I a Woman ? : Black Women and Feminism*, South End Press, 1981).

6. [https://fr.wikipedia.org/wiki/Marche_des_femmes_\(2017\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Marche_des_femmes_(2017)).

7. Christine Delphy, voir, entre autres, <https://christinedelphy.wordpress.com>.

8. <https://www.franceculture.fr/emissions/les-nouvelles-de-leco/les-nouvelles-de-leco-du-jeudi-10-mai-2018>.

9. <https://blogs.mediapart.fr/espritrebelle/blog/020117/ce-que-le-mot-racise-e-exprime-et-ce-qu'il-masque>.

10. <https://www.franceculture.fr/conferences/palais-de-la-decouverte-et-cite-des-sciences-et-de-lindustrie/peut-souffrir-des> ; <http://ibdp.fr/les-traumatismes-sinscrivent-dans-ladn-mais-cette-trace-peut-etre-effacee-reportage/>.

6

AFROFÉMINISME

1. Amandine Gay, « Lâche le micro ! 150 ans de luttes des femmes noires pour le droit à l'autodétermination », préface, in bell hooks, *Ne suis-je pas une femme ?*, op. cit.

2. <https://www.uj.ac.za/contact/Pages/Liza-Bornman.aspx> ; <https://www.uj.ac.za/faculties/science/biochemistry/Pages/HumanGeneticsandInfectiousDisease.aspx>. Le mois d'août est le mois des femmes en Afrique du Sud, voir : <https://www.news24.com/SouthAfrica/News/protests-over-violence-to-mark-the-start-of-womens-month-20180801> ; <https://feministsouthafrica.com/>, géré par le blog d'une afroféministe non afrodescendante, Jen Thorpe : <https://jen-thorpe.com/>.

3. Parmi les publications qui ont émané de cette collaboration, on peut citer : L. Bornman, H. Rossouw, G. S. Gericke, B. S. Polla : « Effects of iron deprivation on the pathology and stress protein expression in murine X-linked muscular dystrophy », *Biochemical Pharmacology*, 1998, 56 (6), p. 751-757 ; L. Bornman, C. M. L. Steinmann, G. S. Gericke, B. S. Polla, « In vivo heat shock protects rat myocardial mitochondria », *Biochemical and Biophysical Research Communications*, 1998, 246 (3), p. 836-840 ; L. Bornman, S. Baladi, M. J. Richard, B. S. Polla, « Differential regulation and expression of stress proteins and ferritin in human monocytes », *Journal of Cellular Physiology*, 1999, 178 (1), p. 1-8.

4. Personne chargée de défendre les droits des citoyens face aux pouvoirs publics.

5. https://www.youtube.com/watch?v=2Fck1c_1d1w.

6. Qui compte aussi, entre autres, le très beau *Rêver l'obscur*, de Starhawk.

7. bell hooks, *Ne suis-je pas une femme ?*, op. cit.

8. Version originale en anglais publiée en 1981 aux États-Unis.
9. Traduction de Jules Falquet, *Les Cahiers du Cedref*, 2006, 14 ; note de la traductrice Olga Potot.
10. Dans ces quelques lignes consacrées ici à l'afroféminisme, je fais le choix, délibérément, de ne pas prendre en compte la question du féminisme musulman, qui concerne pourtant également les femmes noires. Mais les antagonismes parfois violents que génère la question du féminisme musulman, de la validité de son existence entre valeurs républicaines, islamophobie, laïcité d'État et libre choix individuel me semblent aujourd'hui peu porteurs de progrès pour les femmes et leur position dans la société, à moins que d'en faire le sujet d'une analyse et d'une thèse exhaustives.
11. https://fr.wikipedia.org/wiki/Amandine_Gay.
12. *Ouvrir la voix* est le titre du premier film d'Amandine Gay, un film « construit sur une grille afroféministe ou plus exactement sur une grille intersectionnelle », selon la réalisatrice ; voir https://www.lemonde.fr/afrique/article/2016/12/07/amandine-gay-porte-voix-afro-feministe_5045147_3212.html et <https://ouvrirelavoixlefilm.fr/>.
13. Amandine Gay, « Lâche le micro ! 150 ans de luttes des femmes noires pour le droit à l'autodétermination », art. cit.
14. https://abonnes.lemonde.fr/m-actu/article/2018/01/12/rokhaya-diallo-l-antiraciste-qui-divise_5240701_4497186.html.
15. <http://www.rokmyworld.fr/mon-intervention-au-college-de-france-formuler-la-question-noire-dans-les-medias/>.
16. <https://www.lesinrocks.com/2017/01/08/actualite/on-a-parle-feminisme-rokhaya-diallo-11899247/>.
17. <http://ours-mag.com>.
18. Lami Damachi, Atona Damachi, « Sexuality, Editor's note », *OURS* (Genève, Lagos, Londres), 2017 (traduction par l'auteure).
19. Conversation personnelle.
20. <http://www.tabitarezaire.com/>.
21. <https://vimeo.com/168357831>.
22. <http://cheese.konbini.com/photos/tabita-rezaire-lartiste-qui-veut-saffranchir-de-lheritage-du-colonialisme/>.
23. <http://www.goodman-gallery.com/> ; <http://www.goodman-gallery.com/artists/tabitarezaire>.
24. <https://www.radio.cz/fr/rubrique/faits/la-videaste-engagee-tabita-rezaire-questionne-le-web>.
25. <http://www.likealittledisaster.com/projects/seminal-bricolage-first-attempt/47-2>.

LGBTIQA+

1. Lesbienne, gay, bi, trans, intersexe, queer, a-genre et autres.
2. https://abonnes.lemonde.fr/europe/article/2013/08/19/l-allemande-premier-pays-europeen-a-reconnaitre-un-troisieme-genre_3463053_3214.html.
3. Barbara Polla, *Tout à fait homme*, Paris, Odile Jacob, 2014 ; *Femmes hors normes*, op. cit.
4. https://fr.wikipedia.org/wiki/Paul_B._Preciado.
5. http://www.liberation.fr/chroniques/2014/11/21/le-courage-d-etre-soi_1147950.
6. <http://yagg.com/2015/07/07/paul-b-preciado-la-joie-detre-soi-meme-le-temps/#UhVm8qfyp4p7VRfm.99>.
7. https://www.huffpostmaghreb.com/2013/08/26/albanie-photos-coutume-vi_n_3805644.html.
8. Barbara Polla, *Ivory Honey*, New River Press, 2018.
9. Judith Butler, *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte, 2006 (publié aux États-Unis en 1990 sous le titre *Trouble Gender*).
10. Judith Butler, *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du sexe*, Paris, Éditions Amsterdam, 2009 ; voir aussi Theresa de Lauretis, *Théories queer et cultures populaires. De Foucault à Cronenberg*, Paris, La Dispute, 2007.
11. Kate Bornstein, *Gender Outlaw : On Men, Women, and the Rest of Us*, Vintage, 2016.

7 +

1. Barbara Polla, Olivier Zahm, Luigi Polla, *Incertaine identité*, Genève, Georg, 1994.
2. <http://www.skynet.be/lili-fr/people/dossier/667556/les-cougars-sont-critiquees-par-les-feministes>.
3. Barbara Polla, Dimitris Dimitriadis, *Éloge de l'érection*, op. cit.
4. Agnès Giard, *Un désir d'humain. Les « love dolls » au Japon*, Paris, Les Belles Lettres, « collection Japon », 2016.
5. <https://vimeo.com/134180997>.
6. Véronique Buyer, « Les écrans blancs : silences, glissements et contretemps dans le cinéma de Michelangelo Antonioni et quelques œuvres d'art vidéo », *Fabula*, Les colloques : *L'Art, machine à voyager dans le temps*, <http://www.fabula.org/colloques/document4703.php>.
7. Marcel Gauchet, « La fin de la domination masculine », art. cit.
8. <https://www.franceculture.fr/emissions/paso-doble-le-grand-entretien-de-lactualite-culturelle/agnes-giard-les-gens-qui-achetent>.

9. <https://creators.vice.com/fr/article/pgq7yy/muxes-documentary-mexicos-third-gender>.
10. <http://sexecology.org/research-writing/ecosex-manifesto/> : « We make love with the Earth ».

8

ÉCOFÉMINISME

1. Françoise d'Eaubonne, *Écologie et féminisme. Révolution ou mutation ?*, préface de Serge Latouche, postface de Caroline Goldblum, Libre et solidaire, 2018 (initialement publié en 1978).
2. https://fr.wikipedia.org/wiki/Vandana_Shiva.
3. https://fr.wikipedia.org/wiki/Hypoth%C3%A8se_Ga%C3%A0.
4. *Reconstructing Eden*, exposition réalisée par Barbara Polla et Paul Ardenne, été 2018 à Szentendre en Hongrie, dans l'Art Mill ; <https://vimeo.com/280560349>.
5. https://fr.wikipedia.org/wiki/Maria_Mies.
6. Catherine Larrère, « La nature a-t-elle un genre ? Variétés d'écoféminisme », *Cahiers du genre*, 2015/2, n° 59, p. 103-125.
7. Traduit au mieux par « sollicitude » (ou « soin mutuel »), mais le plus souvent non traduit dans la mesure où *care* est à la fois substantif et action.
8. Carol Gilligan, *Une voix différente. Pour une éthique du care*, Flammarion 2008. Dans cet ouvrage, au-delà du *care*, Gilligan pose la question du sexe de la morale – si tant est qu'il en soit un.
9. Agata Zielinski, « L'éthique du *care*. Une nouvelle façon de prendre soin », *Études*, vol. 413, n° 12, 2010, p. 631-641, ou <https://www.cairn.info/revue-etudes-2010-12-page-631.htm>.
10. Joan Toronto, *Un monde vulnérable. Pour une politique du care*, Paris, La Découverte, 2009.
11. Karen J. Warren, *Ecofeminist Philosophy, A Western Perspective on What it is and Why it Matters*, Rowman & Littlefield, 2000.
12. *Ibid.*
13. À cette question, Catherine Larrère répond, en partie et par la négative, dans un autre article intitulé « L'écoféminisme. Féminisme écologique ou écologie féministe », *Tracés. Revue de sciences humaines*, <http://traces.revues.org/5454>, en citant Karen Warren : « Dans l'article pilote où, en 1990, elle présente "le pouvoir et la promesse du féminisme écologique", Karen J. Warren insiste sur les apports croisés de sa démarche : importance du féminisme pour l'éthique environnementale, mais, tout autant, importance de l'environnementalisme pour le féminisme. La cause de la nature est partie intégrante de la cause des femmes (Warren, 1998). De fait, l'écoféminisme ne s'est véritablement développé que dans la première direction : il apparaît beaucoup plus comme un courant féministe au sein des

éthiques environnementales qu'il ne représente une forme de féminisme – de type écologique – au sein des multiples tendances féministes. »

14. Barbara Polla, *Warning Shot*, Paris, La Manufacture de l'image, 2017.

15. <http://www.janetlaurence.com/>.

16. <https://climacts.org.au/paris-images/>.

17. Paul Ardenne, *Un art écologique. Création plasticienne et anthropocène*, Bruxelles, La Mulette/BDL, 2018. Plus de 300 écoartistes, parmi lesquels de nombreuses femmes, sont répertoriés dans cet ouvrage encyclopédique, dont la couverture montre Ágnes Dénes dans le champ de blé qu'elle avait planté sur deux hectares au sud de Manhattan en 1982.

18. Citée par Paul Ardenne, *Un art écologique*, *op. cit.*

19. Paul Ardenne, *Un art écologique*, *op. cit.*

20. Rachel Carson, *Printemps silencieux*, préface d'Al Gore, Wildproject Éditions, 3^e édition 2014 ; initialement publié aux États-Unis en 1962.

21. En étudiant l'impact des pesticides sur le monde vivant, du sol aux rivières, des plantes aux animaux, et jusqu'à l'ADN, ce livre constitue l'exposition limpide, abordable par tous, d'une vision écologique du monde.

22. Starhawk, *Rêver l'obscur. Femmes, magie et politique*, Paris, Cambourakis, collection « Sorcières », 2015 (*Dreaming the Dark. Magic Sex and Politics*, 1982). Notez que cette édition contient en annexe une formidable « Chronologie du mouvement écoféministe nord-américain suivie d'une bibliographie » avec plus de 50 références clés.

23. Créatrice dans les années 1990 du premier programme Environnement & Santé de la faculté de médecine de l'Université de Genève, j'ai travaillé en étroite collaboration avec le Centre universitaire d'écologie humaine, aux côtés de Marika Bakonyi et en collaboration avec Ewa Mariéthoz. Il me semblait alors, et il me semble toujours, que l'écologie en effet ne pouvait qu'être « humaine ».

9

ANTISPÉCISME

1. Emily Gaader, *Women and the Animal Rights Movement*, Rutgers University Press, 2011.

2. <https://jesuisfeministe.com/2017/04/24/vers-un-feminisme-antispeciste/>.

3. Carol A. Adams, *La Politique sexuelle de la viande. Une théorie critique féministe et végétarienne*, Québec, L'Âge d'homme, 2016 (première édition américaine, 1990).

4. Carol A. Adams citant bell hooks, in *La Politique sexuelle de la viande*, *op. cit.*

5. Carol A. Adams, *La Politique sexuelle de la Viande*, *op. cit.*

6. Aymeric Caron, *Antispéciste. Réconcilier l'humain, l'animal, la nature*, Paris, Don Quichotte, 2016.

7. <https://ondeejeune.wordpress.com/2014/09/16/les-veganestm-ces-antispecistes-qui-nous-les-brisent/>.

10

FÉMINISMES D'ARTISTES

1. Judy Chicago, *Women and Art : Contested Territory*, Watson Guptill, 1999 ; Judy Chicago, *Through The Flower, mon combat d'artiste femme*, Dijon, Les Presses du Réel, 2018 ; Linda Nochlin, *Femmes, art et pouvoir*, Paris, Jacqueline Chambon, 1993 ; Camille Morineau (dir.), *Nicki de Saint Phalle 1930-2002*, Grand Palais-Musées nationaux, 2014 ; Uta Frosenick (dir.), *Women Artists, Femmes artistes du XX^e et du XXI^e siècle*, Taschen, 2005 (de Marina Abramovic à Kara Walker) ; Valie Export : *Ob/De+Con(Struction)*, Goldie Paley Gallery, 2000 ; voir aussi <https://www.ensabourges.fr/index.php/fr/259-pedagogie/modules/5132-pourquoi-n-y-a-t-il-pas-eu-de-grands-artistes-femmes-histoire-de-l-art-genre-feminisme>, ainsi que la bibliographie proposée par Giovanna Zapperi, notamment Anne Creissels, *Prêter son corps au mythe. Le féminin et l'art contemporain*, Éditions du Félin, 2009, et Fabienne Dumont, *La Rébellion du deuxième sexe. L'histoire de l'art au crible des théories féministes anglo-américaines (1970-2000)*, Dijon, Les Presses du Réel, 2011 ; Laura Cottingham, *Seeing Through the Seventies : Essays on Feminism and Art*, G+B Arts, 2000 ; *Orlan en Capitales*, Maison européenne de la Photographie, Skira 2017 ; collectif : *Féminisme, art et histoire de l'art*, Paris, Espaces de l'art, ENSBA, 1994.

2. Éric Zemmour, *Le Premier Sexe*, Paris, Denoël, 2006.

3. <https://barbarapolla.wordpress.com/2014/10/14/tracey-emin-everything-is-possible-and-art-is-a-freedom/>.

4. Lettre personnelle adressée à l'auteure.

5. Céline Cadaureille et Emma Viguié (dir.), *La Dynamique du mou*, Presses universitaires du Midi, 2017.

6. <https://www.instagram.com/oltaikata/?hl=hu>.

7. <https://www.facebook.com/FERifeministagaleri/> ; <https://artportal.hu/magazin/all-for-one-grassroots-art-scene-in-budapest/>.

8. <http://editandras.arthistorian.hu/>.

9. Au Ludwig, Kata Oltai a notamment été curatrice de l'exposition de Rita Ackermann, <https://www.ludwigmuseum.hu/en/exhibition/bakos-rita-ackermann>. Elle a aussi été commissaire d'expositions abordant des sujets hypersensibles, comme l'identité adolescente ou l'identité en général, avec *Second Skin* (2014) et *Golden Boundaries* (2017).

10. <http://abrideabattue.blogspot.com/2018/05/talking-about-revolution-au-22-visconti.html>.

11. <https://www.rts.ch/play/tv/12h45/video/linvite-culturel-alain-margot-presente-son-nouveau-film-je-suis-femen?id=5805842&station=a9e7621504c6959e35c3ecbe7f6bed0446cdf8da>.
12. <http://www.martinique.fr/oksana-chatchko-premiere-des-femen-et-peintres-dicnes-orthodoxes/>.
13. Nadeja Tolokonnikova (des Pussy Riot), *Désir de révolution*, Paris, Flammarion, 2016.
14. https://fr.wikipedia.org/wiki/Pussy_Riot ; Nadeja Tolokonnikova, *Désir de révolution*, op. cit.
15. *Ibid.*
16. Extrait de la dernière déclaration de Nadeja Tolokonnikova au procès des Pussy Riot, le 8 août 2012. Je me retrouve dans cette déclaration : les expositions que je propose depuis 2011 sur le thème « Art et prison », même si elles sont bien plus discrètes que les concerts des Pussy Riot, répondent à un concept similaire : de l'art d'opposition contre le système carcéral – une opposition visant, avant tout, à opposer, sur le sujet carcéral, au « vide de la pensée » (selon Hannah Arendt), un art « de pensée ».

11

NÉOFÉMINISME, ART ET RECHERCHE :

UN LABORATOIRE, UNE RÉSIDENCE

1. <https://www.centrepompadour.com/fran%C3%A7ais/>.
2. Le président de la République d'Autriche, en janvier 2019, a proposé de remettre à Mme Michaela Spiegel la médaille d'or de cette même République en signe de reconnaissance pour le travail réalisé grâce à la création du Centre Pompadour au château d'Ercourt et pour l'enrichissement culturel global en résultant.
3. <https://www.centre-pompadour.fr/2017-1/>.
4. Michaela Spiegel, *Institutsbuch : des Instituts für Heil und Sonderpädagogik*, Schlebrügge Editor, 2002.
5. https://de.wikipedia.org/wiki/Gery_Keszler.
6. <https://reuters.screenocean.com/record/656324>.
7. Une des formes de solidarité d'homme à femme que Michaela Spiegel appelle de ses vœux est la contribution active, responsable et assumée des hommes à la contraception, à savoir le développement de méthodes de contraception masculines notamment pour les hommes au-delà de 40 ans.
8. Le *safe space* ou « espace sécurisé » permet aux personnes habituellement marginalisées, à cause d'une ou plusieurs appartenances à certains groupes sociaux, de se réunir afin de communiquer en toute sécurité autour de leurs expériences.
9. L'Aufklärung allemande du XVIII^e siècle est un mouvement rationaliste, équivalent des Lumières, qui promeut la tolérance religieuse, la liberté de

pensée et de controverse, la lutte contre l'autorité traditionnelle et les préjugés ainsi que l'abolition de la torture.

12

POP !

1. <http://blog.univ-angers.fr/dictionnairefeministes/2017/01/30/pop-feminisme/>.
2. https://www.tdg.ch/extern/interactive_wch/tdg/2018/feminisme/pop.html.
3. <http://madame.lefigaro.fr/societe/chimamanda-ngozi-adichie-auteure-et-feministe-pop-050917-133804>.
4. Chimamanda Ngozi Adichie, *Nous sommes tous des féministes*, op. cit.
5. <https://www.vanityfair.fr/pouvoir/medias/story/marina-rollman-meilleur-espoir-feminin-de-france-inter/1752#-un-spectacle-drole-3>.
6. <http://osezlefeminisme.fr/>.
7. Chimamanda Ngozi Adichie, *Chère Ijeawele ou Un manifeste pour une éducation féministe*, Paris, Gallimard, 2017.
8. Marlène Schiappa, *Maman travaille*, Paris, First, 2011.

13

FÉMINISME ENTREPRENEURIAL

1. https://abonnes.lemonde.fr/ameriques/article/2018/04/22/justin-trudeau-je-suis-feministe-et-fier-de-l-etre_5288876_3222.html.
2. https://abonnes.lemonde.fr/idees/article/2018/06/07/le-feminisme-d-en-haut-de-justin-trudeau_5311028_3232.html.
3. <https://www.anaxago.com/actualites/article/les-chiffres-cles-de-lentrepreneuriat-au-feminin>.
4. https://www.huffingtonpost.fr/2018/03/07/journee-internationale-des-droits-des-femmes-les-t-shirts-feministes-a-la-mode-peuvent-ils-etre-sinceres_a_23367616/.
5. Elise Goldfarb et Julia Layani : « C'est peut être justement ça le problème : aujourd'hui, à force de vouloir le définir et de le conceptualiser, plus qu'une évidence, le féminisme est un peu devenu un outil marketing pour les marques comme pour les médias. Depuis que nous avons lancé FRAICHES, nous avons vu pléthore de magazines féminins se lancer, nous assurant tous, à en voir leurs vidéos, que si si, on vous assure, une femme peut monter une boîte ou faire le tour du monde à vélo. Comme si c'était hyper rare, voire impossible. On a vu des femmes devenir des stars, juste parce que leur entreprise ou les médias avaient besoin d'une représentante pour leur *pinkwashing*. On a vu pas mal de grosses marques se lancer dans des campagnes féministes qui n'avaient qu'une couleur : parce que OK, on veut bien mettre le *girl power* à l'honneur, mais à condition qu'il soit représenté par une femme blanche. Faut pas pousser, non plus. » Voir <https://lesglorieuses.fr/maintenant/>.

6. Pour lire le texte en entier : <https://lesglorieuses.fr/maintenant/>.
7. 1,7 million d'abonnés et 100 millions de vues en 2018.
8. <http://www.curoprivatewealth.com/>.
9. Starhawk, *Rêver l'obscur*, op. cit.
10. « *In our industry, m'explique-t-elle, we have "wholesalers" whose job is to represent investment companies. It's a known fact that female wholesalers are for the most part young and attractive.* »
11. <https://www.sciencealert.com/study-shows-money-really-can-buy-you-happiness-if-you-buy-free-time> ;
<https://www.nouvelobs.com/economie/20170921.OBS4988/l-argent-fait-le-bonheur-surtout-si-vous-achetez-du-temps-libre.html>.
12. Clarissa-Sebag Montefiore, « The day women walked out », *Womankind*, 2018, n° 16.
13. Stav Dimitropoulos, « Vigdis Finnbogadóttir : The world's first female head of State », art. cit.
14. http://www.lepoint.fr/societe/3-novembre-11-h-44-quand-les-femmes-travaillent-gratuitement-02-11-2017-2169425_23.php. Pour leurs calculs, Les Glorieuses (toujours selon *Le Point*) ont utilisé les chiffres d'Eurostat, organisme de statistiques de l'Union européenne, sur l'écart salarial entre les hommes et les femmes, tous secteurs économiques confondus ; cet écart rapporté au nombre de jours ouvrés permet d'arriver à la date donnée. Selon les commentaires du même article du *Point*, il semble que l'initiative ne fut pas appréciée de tous : un signe d'efficacité potentielle ?

14

LE FÉMINISME QUI FAIT

1. Le terme « génie » se retrouve aussi bien attribué, à propos de Colette, à Marcel Proust, qui aurait dit, alors qu'il reçoit la Légion d'honneur aux côtés de Colette, être « fier d'être décoré en même temps que l'auteure du génial *Chéri* », qu'à Montherlant qui aurait dit de Colette : « C'est la seule femme à propos de qui j'ai parlé de génie. »
2. Julia Kristeva, *Le Génie féminin*, t. III : *Colette*, Paris, Fayard 2002.
3. Sybille M., mars 2014 (Classe de première S2, promotion 2013-2014), Espace pédagogique contributif/Lycée en Forêt (Montargis, France). Relecture du manuscrit et ajouts éventuels : Bruno Rigolt ; <http://brunorigolt.blog.lemonde.fr/2014/03/08/colette-ou-le-feminisme-humaniste-par-sybille-m/> ; voir aussi <https://communaute.ricaud.com/t5/Forum-Lifestyle/COLETTE-OU-LE-FEMINISME-HUMANISTE/td-p/2225>.
4. Colette, de l'Académie Goncourt, *Claudine à Paris*, Paris, Albin Michel, 1953.
5. Louis Aragon, cité par Pierre Juquin, *Aragon. Un destin français, 1897-1939*, Paris, La Martinière, 2012.

6. <https://www.dana-farber.org/about-us/leadership/laurie-glimcher/>.
7. B. S. Polla, A. Poljak, S. G. Geier, S. G. Nathensen, J. Ohara, W. E. Paul, L. H. Glimcher, « Three distinct signals can induce class II gene expression in a murine pre-B cell line », *Proc. Natl. Acad. Sci. USA*, 1986, 833 (13), p. 4878-4882.
8. https://www.huffingtonpost.fr/laurie-glimcher/pourquoi-nous-avons-besoin-des-femmes-science_b_5070212.html.
9. C'était un bonheur de travailler avec Muriel Vayssier-Taussat. De moi, elle se souvient que je lui appris à écrire (des papiers scientifiques), à penser à l'envers, et que tout est possible (ce qu'elle savait déjà). L'Inra, dans le portrait qu'elle lui consacre, explique que « la rencontre avec Barbara Polla, une femme de science plutôt atypique, médecin, artiste, écrivain et femme politique, lui offrira une ouverture scientifique empreinte de liberté, de recherche d'objectivité, et un premier contrat postdoctoral à l'hôpital Cochin ». <http://www.jouy.inra.fr/Toutes-les-actualites/Portrait-Vayssier-Taussat>.
10. <https://fr-fr.facebook.com/FreeKedistan/posts/1117257021698793>.
11. <http://www.kedistan.net/2018/07/21/zehra-dogan-cree-detruisent-recommence/>.
12. Zehra Dogan, *Les Yeux grands ouverts. Journal d'une condamnation, chronique d'une exposition*, réalisé et présenté par Laurence Loutre-Barbier, Lyon, Fage Éditions, 2017.

15

FÉMINISME D'ÉVOLUTION

1. Antonello La Vergata, « Les bases biologiques de la solidarité », in Patrick Tort (dir.), *Darwinisme et société*, Paris, PUF, 1992.
2. Kropotkine, *L'Entraide, un facteur de l'évolution*, traduction L. Bréal, Paris, Hachette, 1904.
3. Kropotkine, 1902, cité in La Vergara, « Les bases biologiques de la solidarité », art. cit.
4. Docteure en philosophie, journaliste scientifique, essayiste, blogueuse et traductrice, auteure, entre autres de : *La domination masculine n'existe pas*, Paris, Anne Carrière, 2015 ; *Ex utero. Pour en finir avec le féminisme*, Paris, La Musardine, 2009.
5. À ne pas confondre avec « sartrien ». Mais Peggy Sastre n'est pas du genre gourou, elle se méfie du militantisme féministe suractif du moment. Aux joutes oratoires et à l'action de terrain, elle préfère l'analyse et l'écriture, de préférence en solitaire. Ce n'est pas pour rien qu'elle a quitté Paris pour l'orée du Morvan.
6. Ruwen Ogien, *La Liberté d'offenser*, op. cit.
7. Peggy Sastre, *Comment l'amour empoisonne les femmes. Du surinvestissement sentimental et des moyens d'y remédier*, Paris, Anne Carrière, 2018, un livre nourri de plus de 250 ouvrages et textes de référence.

8. Geddes et Thomson, 1889, cités par La Vergata, « Les bases biologiques de la solidarité », art. cit.
9. Anne Fagot-Largeault, *L'Homme bio-éthique. Pour une déontologie de la recherche sur le vivant*, Paris, Maloine, collection « Recherches interdisciplinaires », 1985.
10. <https://www.lesinrocks.com/inrocks.tv/anna-laura-chaine-youtube-rend-feminisme-drole/>.

ET LES AUTRES

1. Pour rappel, la première vague féministe est celle qui a emmené le droit de vote ; la deuxième, le droit de disposer de son corps ; la troisième s'est concentrée sur l'inclusion à la bataille féministe de toute une série de minorités. <https://paris-luttes.info/petite-histoire-du-feminisme?lang=fr> : cet article de 2012, publié en ligne sur paris-luttes.info en 2018, illustre la rapidité des évolutions. Paul Preciado, notamment, y est encore cité comme Beatriz Preciado.
2. <https://www.franceculture.fr/emissions/la-vie-numerique/etre-dans-le-corps-dune-femme-renouveau-du-cyberfeminisme>.
3. <https://www.lesinrocks.com/2016/01/31/actualite/qui-est-donna-haraway-la-pionniere-du-cyberfeminisme-11800683/>.
4. <https://conversations.e-flux.com/t/new-stabilized-version-of-the-xenofeminist-manifesto-uncovered/4380>.
5. <https://conversations.e-flux.com/t/new-stabilized-version-of-the-xenofeminist-manifesto-uncovered/4380>. Traduction Nicolas Ethenagucia : « Le xénoféminisme a une ambition illimitée. Le xénoféminisme vise à construire un nouveau langage dans l'optique de créer une dimension politique nouvelle : un langage explicite qui serait capable de saisir *en lui-même* ses propres méthodes et de s'enraciner dans l'existence. Les problèmes auxquels nous sommes confrontés sont systémiques et interconnectés. Dès lors, la meilleure chance de succès de notre entreprise dépend de la contamination des compétences et des contextes globaux selon le protocole du xénoféminisme. Notre transformation relève à la fois de l'infusion lente mais directe du concept de subsumption et du renversement brutal. C'est une construction délibérée qui submerge ainsi le patriarcat capitaliste et suprématiste blanc dans un océan de procédures qui craquellent sa coquille et démantèlent ses défenses. Tout cela afin de construire un monde nouveau à partir des déchets de l'ancien monde. »
6. Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe* (t. I : *Les Faits et les Mythes* ; t. II : *L'Expérience vécue*), Paris, Gallimard, collection « Soleil », 1961.
7. Il nous revient encore, écrit Kristeva, de créer de nouveaux concepts pour « l'élucidation et l'accompagnement de *l'érotisme maternel dans sa spécificité*. Sans quoi l'émancipation du sujet femme est vouée à n'être qu'une idéologie sans éthique. Car si l'amour est (selon Spinoza) la face intime de l'éthique, l'érotisme maternel nous apparaît comme une HÉRÉTHIQUE de l'amour... » Pour lire le texte de Kristeva en entier : <http://www.kristeva.fr/reliance.html> ;

Julia Kristeva a également réalisé un film sur ce sujet : http://www.kristeva.fr/reliance_film_galabov.html.

8. <https://www.youtube.com/watch?v=-IK-SdaQL3A> ; Madame « Girls » : https://www.youtube.com/watch?v=BrZ7rk55s8c#o_paris ; <https://www.youtube.com/watch?v=QRaNizIe3aU> ; et même une conférence TED, regrettant le silence imposé aux hommes : <https://www.youtube.com/watch?v=3WMuzhQXJoY>.

9. I Corinthiens 11 : « L'homme ne doit pas se voiler la tête puisqu'il est l'image et la gloire de Dieu, tandis que la femme est la gloire de l'homme, / L'homme n'a pas été tiré de la femme mais la femme a été tirée de l'homme ; et l'homme n'a pas été créé à cause de la femme mais la femme à cause de l'homme. »

10. Camille Paglia termine souvent ses conférences en recommandant aux étudiants de faire leurs ces principes : « Haïssez les dogmes. Ayez le goût d'apprendre. Aimez l'art. »

11. <https://www.cairn.info/revue-cahiers-critiques-de-therapie-familiale-2002-2-page-257.html>. Luigi Onnis, lui aussi psychiatre, parle dans ce très bel article de ce que fut la « bataille de civilisation » de toute la vie de Franco Basaglia. L'article contient les références essentielles aux travaux de Basaglia comme de l'auteur et cite aussi Primo Levi, *Si c'est un homme*.

12. Femme politique britannique féministe et, selon le *Time*, l'une des cent personnalités les plus importantes, les plus influentes du XX^e siècle, aux côtés de Rachel Carlson.

PARTIE III

LA PUISSANCE ET LA JOIE

1. À 4 ans, moi, j'ai ouvert le portail, non sans avoir vérifié que personne ne me voyait, et je suis sortie du jardin familial. Je suis partie à la découverte, sur mes petites jambes de 4 ans. On m'a retrouvée au village. Ma déclaration d'indépendance ne fut pas clairement comprise, je l'ai réitérée plus tard. Partie durablement, je me suis arrosée toute seule. (Voir aussi [note 13](#), [partie II](#), [chapitre 10](#).)

1

LA GRÂCE ET LA DÉSOBÉISSANCE

1. <https://barbarapolla.wordpress.com/>.

2. <https://barbarapolla.wordpress.com/2017/10/24/des-femmes-et-des-hommes/>.

3. Leshia Evans, 28 ans, venue manifester et interpellée à Baton Rouge, en juillet 2016.

4. <http://mashable.france24.com/monde/20160711-photo-femme-baton-rouge-manifestation-ieshia-evans>.

5. Camille Paglia, *Wamps & Tramps. Une théorie païenne de la sexualité*, Paris, Denoël, 2009 ; version originale en anglais : Virginia Books, New York, 1994.
6. Starhawk, *Rêver l'obscur*, op. cit.
7. *Ibid.*
8. *Ibid.*
9. Pascal Quignard, *La Nuit sexuelle*, Paris, Flammarion, 2007.
10. « Le crime sexuel est une vengeance contre les femmes, conçues comme une entité abstraite, visant à réparer des traumatismes déjà subis par tous les hommes indifféremment : le traumatisme de la naissance et les liens de dépendance exaspérants qu'il entraîne nécessairement. » Camille Paglia, *Wamps & Tramps*, op. cit.
11. Pascal Quignard, *La Nuit sexuelle*, op. cit.
12. Chimamanda Ngozi Adichie, *Chère Ijeawele*, op. cit.
13. Timothy Snyder, *On Tyranny. Twenty Lessons from the Twentieth Century*, Tim Duggan Books, 2017.

2

LA JOIE DE SÉDUIRE

1. Valérie Daoust, professeure de philosophie à l'Université d'Ottawa ; Monique Durand, « Hypersexualisation des filles – échec du féminisme ? », *Gazette des femmes*, magazine intelligent et féministe, 2005, <https://www.gazettedesfemmes.ca/2816/hypersexualisation-des-filles-echec-du-feminisme/> ; Valérie Daoust, *De la sexualité en démocratie. L'individu libre et ses espaces identitaires*, Paris, PUF, 2005.
2. Des victimes, alternativement, selon Daoust, d'un manque de liberté sexuelle ou d'une trop grande liberté sexuelle.
3. 30 millions d'items sur Google pour *girl power* et en bonus une sélection des meilleures chansons : <https://www.youtube.com/watch?v=52v5-cgSYxM>.
4. En cherchant sur Google « la joie du féminisme » et « le féminisme de la joie », on trouve zéro item. Il y a certes quelques « rabat-joie »... L'avenir de la joie est à nous !
5. <http://www.philosophie-en-ligne.com/seduction.htm>.
6. En résumé, selon Laloz, être séduit, c'est être détourné, de la vie qu'on était destiné à mener. Le détournement a forcément lieu vers une autre vie dont un certain objet, séduisant ou séducteur, a fait miroiter la possibilité. La séduction est une adresse à un soi plus ancien que sa propre histoire. Séduire est une joie et être séduit un bonheur, mais la séduction est aussi une souffrance dans la mesure où elle indique que la « vraie vie » n'a pas encore été vécue.
7. Quant à la liberté d'offenser (liberté et non pas droit), défendue notamment par le philosophe Ruwen Ogien, plusieurs fois cité plus haut, elle n'est pas directement l'objet de cet ouvrage.

8. <https://www.nytimes.com/2018/08/13/nyregion/sexual-harassment-nyu-female-professor.html> ; lire aussi l'excellent article de Robert Maggiori sur la question du langage du harcèlement : http://www.liberation.fr/debats/2018/08/28/harcelement-avital-ronell-et-la-question-du-langage_1675044.
9. <https://www.nytimes.com/2018/08/19/us/asia-argento-assault-jimmy-bennett.html> ; https://abonnes.lemonde.fr/societe/article/2018/08/20/asia-argento-figure-du-mouvement-metoo-a-payee-un-homme-qui-l-accuse-d-agression-sexuelle_5344086_3224.html.

3

ÉROS ET LIBERTÉ : DES UTOPIES CONCRÈTES

1. Marcel Gauchet, « La fin de la domination masculine », art. cit.
2. *Ibid.*
3. Satrhawk, *Rêver l'obscur*, op. cit., p 156-157.
4. « La victimisation est une impasse. » Camille Paglia, *Wamps & Tramps*, op. cit. Une affirmation étayée sur plus de 500 pages. Voir aussi, plus loin, Valérie Daoust.
5. CITES : Convention sur le commerce international des espèces de faune et de flore sauvages menacées d'extinction.
6. Conversation personnelle, été 2018 ; Paul Ardenne, écrivain et historien de l'art, est notamment l'auteur de plusieurs ouvrages consacrés aux représentations du corps (*L'Image Corps*, Paris, Éditions du Regard, 2001) et de la violence (*Extrême*, Paris, Flammarion, 2006) (ainsi que sur l'art écologique, voir [note 17](#), [partie II](#), [chapitre 8](#)).
7. Jean-Paul Sartre, *Réflexions sur la question juive*, Paris, Gallimard, 1985.
8. Starhawk, *Rêver l'obscur*, op. cit.
9. Anaïs Nin, *Être une femme*, Paris, Stock, 1978 ; lire aussi Clémentine Billé, « Anaïs Nin ou la libération individuelle par le sexe », <http://www.slate.fr/story/164849/anais-nin-liberation-individuelle-par-sexe-droit-femme-plaisir-ecrivaine-libre>.
10. <https://www.journal-laterrasse.fr/focus/veronique-caye/>.
11. Georges Bataille, *L'Érotisme*, Paris, Paris, Éditions de Minuit, 2011 ; Georges Bataille, *La Littérature et le Mal*, Paris, Gallimard, « Folio », 1990.
12. Communication personnelle.
13. Adonis, *Mémoire du vent. Poèmes 1957-1990*, Paris, Gallimard, 2002, préface et choix d'André Velter, qui écrit : « Il va au cœur du chant, dilapidant les héritages, effaçant les frontières, écoutant le soleil, caressant l'ombre, accueillant la lumière des nuits et s'arrêtant pour renaître au bord d'une source de sang. »
14. Jean-Yves Leloup, *Qohélet. Le Livre de l'ecclésiaste*, Paris, Albin Michel, 2018.

15. Maïa Mazaurette a notamment publié *La Revanche du clitoris* (Paris, La Musardine, 2008 ; réédition en 2016), un essai réalisé en collaboration avec le docteur Damien Mascaret.
16. Maïa Mazaurette, *Sortir du trou*, Paris, Anne Carrière, 2019 (à paraître).
17. Communication personnelle.
18. https://www.lemonde.fr/afrique/article/2018/05/15/au-rwanda-des-hommes-enseignent-la-masculinite-positive_5299312_3212.html ; <https://www.letemps.ch/monde/rwanda-plaisir-feminin-ciment-couple> <https://information.tv5monde.com/terriennes/pionnier-en-matiere-de-parite-le-rwanda-veut-amplifier-le-mouvement-avec-la-masculinite>.
19. <https://vimeo.com/ondemand/sacredwater>.
20. <http://www.slate.fr/story/157474/rwanda-ejaculation-feminine-kunyaza-tradition-ancestrale>.
21. Malek Chebel, *L'Érotisme arabe*, Paris, Robert Laffont, 2014.
22. Odile Buisson, avec Pierre Foldès, *Qui a peur du point G ? Le plaisir féminin, une angoisse masculine*, Paris, Jean-Claude Gawsewitch, 2011.
23. Adeline Fleury, *Petit éloge de la jouissance féminine*, Paris, La Musardine, 2018.
24. Laure Adler, *Manifeste féministe*, Paris, Autrement, 2011.
25. Térence, *Heautontimoroumenos*, v. 77.
26. Térence, *Phormion*, v. 454.
27. <https://blogs.mediapart.fr/edition/les-batailles-de-legalite/article/110213/non-ce-feminisme-reactionnaire-galopant>.
28. Florence Montreynaud, *Le XX^e Siècle des femmes*, avec la collaboration de Françoise Audé, Caroline Helfter, Laurence Kjelman, Monique Perrot-Lanaud, préface d'Elisabeth Badinter, Paris, Nathan, 1989.
29. Florence Montreynaud qui lance le 8 mars 1999 le manifeste de Chiennes de garde dont elle est la cheffe de meute.
30. <https://www.youtube.com/watch?v=tqChzxiJtdY> (voir 20-30 secondes).
31. Florence Montreynaud, *Chaque matin je me lève pour changer le monde. Du MLF aux chiennes de garde : 40 ans de féminisme*, Paris, Eyrolles, 2014.
32. Camille Paglia, *Wamps & Tramps*, op. cit.
33. « Cessation » de grossesse et non « interruption », si l'on en suit Florence Montreynaud.
34. Pour laquelle « le voile n'est pas un choix mais un consentement » et qui définit la sexualité comme un champ de bataille essentiel du combat féministe. La lettre complète de Wassyla Tamzali est incluse dans le dossier Joceylne Saab, op. cit., voir [note 15](#), [partie II](#), [chapitre 3](#).
35. Anna Akhmatova, *Poème sans héros (1940-1965)*, Visan, Harpo, 2009.

36. Du style de : « Quand une femme du monde dit “non”, cela veut dire “peut-être” ; quand elle dit “peut-être”, cela veut dire “oui” ; et quand elle dit “oui”, ce n’est pas une femme du monde » (George Bernard Shaw).

Épilogue

Poésie féministe, résistance poétique

1. Maggie Nelson, « Afterword (or, the Bridge) », in *Something Bright, Then Holes*, New York, Soft Skull, 2017.
2. Fiorenza Menini, *Ma chère sœur*, lecture performance, 2016-2017, extrait ; <https://www.fiorenza-menini.com/>.
3. Et ce même si Alexis Nouss, dans son très bel article sur la poésie en des temps obscurs, ne cite qu’une seule femme poète, Anna Akhmatova, aux côtés de René Char, Ossip Mandelstam et Gherasim Luca, Hölderlin, Brecht, Essenine, Dante, Lorca, Villon, Verlaine, et quelques autres... <https://aoc.media/critique/2018/03/26/poesie-temps-obscurs/>.
4. Ingeborg Bachmann, *Leçons de Frankfort*, in *Œuvres*, Arles, Actes Sud, 2009.
5. François Villon, *Ballade des dames du temps Jadis* : « Où est la très sage Héloïse / Pour qui fut châtré et puis moine / Pierre Abélard à Saint-Denis ? / Pour son amour eut cette essoine. [...] Mais où sont les neiges d’antan ? »
6. *Abélard et Héloïse. Correspondance*, édité par Édouard Bouyé, préface d’Étienne Gilson, Paris, Gallimard, « Folio Classique », 2000.
7. Jean Starobinski, *La Beauté du monde. La littérature et les arts*, édité par Martin Rueff, Paris, Gallimard, 2016.
8. Mandelstam, cité par Alexis Nouss, <https://aoc.media/critique/2018/03/26/poesie-temps-obscurs/>.
9. Voir note 1 de l’avant-propos.
10. Federico Garcia Lorca, *Jeu et théorie du Duende*, Paris, Allia, 2012.
11. Échange personnel, été 2018.
12. Barbara Polla, « Leonie », in *Ivory Honey*, op. cit.

Remerciements

L'auteur remercie pour les échanges passionnants et leurs contributions diverses au nouveau féminisme en général et à cet ouvrage en particulier :

Rebecca Amsellem

Paul Ardenne

AS

Ronald Asmar et Romain Jordan

Liza Bornman

Carine Bovey

Céline Cadaureille

Véronique Caye

Atona Damachi

Rosanna Gangemi

Agnès Giard

Shaun Gladwell

Marianne Grosjean

Dana Hoey

Isadora

Janet Laurence

Émilie Juvet

Eva Magyarosi

Maïa Mazaurette

Anne **McCabe** Triana

Fiorenza **Menini**

Kata **Oltai**

Ada **Polla**

Rachel **Polla**

Jean **Revillard**

Caroline **Rolland**

Salomé

Guillaume de Sardes

Peggy **Sastre**

Julien **Serve**

Frank **Smith**

Michaela **Spiegel**

Eszter **Szilágyi**

Élise **Thiébaud**

Hillary **Thompson**

Muriel **Vayssier-Taussat**

TABLE

Avant-propos

PARTIE I - DE LA CAVERNE À #METOO

1 - La violence, histoire d'hier et d'aujourd'hui

L'histoire est irrévocable

Le ver dans le fruit

La violence des unes

Et la violence des autres

Violence « compensatoire » ?

Maîtriser la vie en jouant avec la mort – et avec le pouvoir

Le pouvoir de prendre contre la puissance de donner

Mais comment échapper vraiment à la finitude humaine ?

2 - Weinstein & Co

Harvey Weinstein, le déclencheur

#MeToo, par Alyssa Milano

#BalanceTonPorc, #MeToo version française

To be #MeToo – or not to be ?

« Libérer la parole », c'est rejeter ce manteau

Une réplique française : les 100

« De quoi le cochon est-il le nom ? »

La réaction de Diana Mouqallad

Aparté politique

Pourquoi maintenant, et pourquoi cette ampleur ?

Le temps des citoyen-ne-s

3 - Quel·le féministe êtes-vous – ou n'êtes-vous pas ?

Féministe – ouvertement déclarée ou non ?

Non déclarées comme telles mais néanmoins féministes

Alors, qui se dit féministe ? Comment savoir quel-le féministe je suis ?

Femme, féministe ou non

Et les hommes, féministes ?

PARTIE II - UNE GALAXIE EN EXPANSION

1 - Féminisme différencialiste : nous sommes différent·e·s

Envie d'utérus contre envie de pénis

Notre cycle

Et après ?

Gynocentrisme ?

2 - Féminisme pro-sexe et pro-désir

Scepticisme de rigueur

Déconstruction des stéréotypes

Anti-sexe ?

Pro-désir·s

Nous aimons et désirons les hommes

Trafic vs travail

3 - Féminisme universaliste – et universel ?

« Il n'y a pas de féminisme sans laïcité »

Confusion, détournement, des choix et des mots

Les intérêts des femmes, identiques dans tout l'univers ?

Et le corps

Les conflits

4 - Féminisme pro-choix

Lallab

Les Glorieuses

Le choix d'être amicale : tendre le micro et allumer l'ampli

Le choix de chacune

Tous les choix, y compris celui de l'hésitation

5 - Féminisme intersectionnel ou la convergence des luttes

Équité et justice sociale pour toutes et tous

Le temps de la convergence des luttes

Comment lutter contre toutes les discriminations à la fois sans en créer de nouvelles ?

Racisé·e·s

6 - Afroféminisme

En Afrique du Sud

Femmes noires et féminisme

Afroféminisme en France : l'exemple d'Amandine Gay

Noires, féministes, mais pas afroféministes

Afro-cyber-résistance et twerk, ou quand l'art s'en mêle

7 - LGBTIQA+

Indétermination et fluidité

Les hommes, les femmes et les autres

7 +

C comme Cougar

Et puis, CQALP

La crise japonaise

Conformisme parodique

8 - Écoféminisme

La nature a-t-elle un genre ?

Les risques de l'écoféminisme

Écoféminisme artistique

Quand l'éco-art devient intersectionnel : l'œuvre d'Agnes Dénes

Silent Spring

L'écoféminisme spiritualiste ou néopaïen de Starhawk

9 - Antispécisme

On n'est pas des bêtes

Politique sexuelle de la viande

Un zoo égaré au milieu de nulle part

10 - Féminismes d'artistes

Femme, artiste et mère ?

Céline Cadaureille, les tours de force de la sculptrice

Kata Oltai, le courage de l'indépendance

Oksana Chatchko, Paris, hommage à une Femen disparue

Émeutes de chattes, en Russie et ailleurs

11 - Néoféminisme, art et recherche : un laboratoire, une résidence

La première résidence féministe en Europe

Émancipation et néoféminisme

Féminisme et solidarité

Surmonter la peur

Paroles de résidentes, 2018

12 - Pop !

Le pop fait la mode !

Manifeste pour une éducation féministe

13 - Féminisme entrepreneurial

Le féminisme d'« en haut » de Justin Trudeau

Formes multiples

Fraîches !

Bonus !

L'argent ne fait pas le bonheur

À travail égal...

14 - Le féminisme qui fait

Le génie féminin

À Harvard

Thank you Laurie, I did not forget

À l'Inra

En prison

15 - Féminisme d'évolution

Un féminisme scientifique est-il possible ?

L'évolution selon Peggy Sastre

Un féminisme libre – un féminisme amoureux ?

« Rien n'est à craindre, tout est à comprendre » (Marie Curie)

Un féminisme pro-sexe, encore un

Un féminisme drôle

Et les autres

Et moi ?

PARTIE III - LA PUISSANCE ET LA JOIE

1 - La grâce et la désobéissance

J'incarne ma force dans mon corps fragile

La grâce

Le pouvoir du corps de la femme

Weinstein et le pouvoir des femmes

Le pouvoir-du-dedans

La panique du « pouvoir-sur »

Apologie de la désobéissance

2 - La joie de séduire

Ce que vous avez de beau, montrez-le

Conter fleurette ou les délices du flirt

Entre séduction et harcèlement

Une joyeuse revanche

3 - Éros et liberté : des utopies concrètes

Nécessaires utopies

Le plein de la symbolisation

Concrètement ?

Le modèle Véronique Caye, « Être une femme »

Le modèle Maïa Mazaurette : une érotique arrogante

Le plus concrètement du monde : l'exemple du Rwanda

Al-hurriya

Ils n'auront plus peur du point G

Un féminisme respectueux, sans domination

Un féminisme pluriel, sans leçons à donner

Un féminisme de réconciliation, un humanisme de réconciliation

Changer le monde

L'utopie Beauvoir des relations charnelles et affectives dont nous n'avons pas idée

Éros et liberté, au-delà des utopies

Poésie féministe, résistance poétique

Poser les armes

L'affrontement est partout, la résistance muette, le futur ouvert – comme un arbre dans la liberté du ciel

La poésie, résistante et inclusive

I'm ready to meet males again

Notes

Remerciements

du même auteur chez Odile Jacob

Du même auteur

DU MÊME AUTEUR
CHEZ ODILE JACOB

Femmes hors normes, 2017.

Tout à fait homme, 2014.

Tout à fait femme, 2012.

Inscrivez-vous à notre newsletter !

Vous serez ainsi régulièrement informé(e)
de nos nouvelles parutions et de nos actualité

<https://www.odilejacob.fr/newsletter>

